



OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES.

TOME QUATORZIE'ME.



A PARIS,

Chez Chaubert, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXCVI.



rimer, Mon- rin & Fran- *Collection* Pour cet r

Projet de la nouvelle Collection des Historiens de France.

portant recüeil fera peut-être naître à quelque excellent Ecrivain le desir de composer une Histoire de France, plus exacte & plus curieuse que celles que nous avons eues jusqu'à present.

La premiere idée de réunir en un seul corps les Historiens de France, soit imprimés, soit manuscrits, est venuë au célébre Pierre Pithou, qui en 1588 & en 1596 publia tout ce qu'il avoit rassemblé. Les Etats voisins animés par son exemple firent de pareilles collections; mais les François négligerent durant quelque tems de donner un nouvel éclat à celle de Pithou, en suppleant à ce qu'il avoit omis, & en continuant ce qu'il avoit commencé. La gloire de perfectionner ce premier travail étoit réservée à André du Chesne, digne par tant de titres d'être appellé Pere de notre Histoire. En 1635 il imprima le plan d'une nouvelle Collection, plus étendue & plus ample que la précédente. Au lieu que celle-ci, composée seulement de deux volumes, l'un *in-8°*, l'autre *in-folio*, se terminoit à l'année 1285; celle-là devoit contenir en quatorze volumes *in-folio* toute la suite des anciens monumens de l'Histoire générale de la Monarchie, depuis son origine jusqu'à la mort de Henri II. Les deux

premiers furent mis au jour en 1636; mais pendant que le troisiéme & le quatriéme étoient sous la presse, un accident funeste enleva l'Auteur, dans un âge où il pouvoit espérer de joüir de la gloire de ses travaux. Ces deux volumes parurent en 1641, par les soins de son fils, qui donna de plus en 1649 un cinquiéme volume, le dernier du Recüeil le plus complet que nous ayons eu sur cette matiere.

Pithou & du Chesne se livrerent à ce travail, entraînés par la noble passion de servir leur Patrie, & de bien mériter de la République des Lettres. Mais en 1676 ce travail réveilla l'attention de M. Colbert, ce zélé protecteur des Sciences & des beaux Arts, dont les vûës supérieures s'étendoient à tout ce qui pouvoit augmenter la gloire & le bien de l'Etat. Il invita plusieurs Sçavans assemblés chez lui, à conferer en sa présence sur les moyens de perfectionner le projet d'André du Chesne. » Par quelle fatalité faut-il, dit-» on ici, que la présomption & la » jalousie soient si souvent compagnes » de la Science, dans des hommes mê-» més qui sembloient devoir être le » moins susceptibles de l'une & de l'au-» tre, & que les Gens de Lettres ne

» sçachent ni soutenir leurs avis sans » passion, ni attaquer sans aigreur ce» lui des autres? « L'inflexible opiniatreté de M. du Cange, qui préféra son propre sentiment à la décision commune, rendit inutiles les favorables dispositions du Ministre. Il y a lieu de croire qu'il vouloit charger ce Sçavant d'exécuter ce projet. Les efforts de M. le Tellier Archevêque de Reims, soutenus du crédit de M. de Louvois, n'eurent pas, mais par un principe different, un plus heureux succès. Le célébre P. Mabillon, par un excès de modestie & de défiance, résista aux sollicitations de ce Prélat, & se refusa à une entreprise que lui seul pouvoit peut-être conduire à sa perfection.

Dès que M. Daguesseau fut nommé Chancelier de France, les Sçavans prirent part à son élévation, & sentirent renaître leurs forces & leurs esperances. Pour ne pas laisser refroidir leur ardeur, ce grand Magistrat leur proposa la collection des Historiens de France, comme un ouvrage digne de leurs travaux. Dans des Assemblées où il présidoit, on délibera sur la maniere de l'exécuter, & l'on convint d'un nouveau plan, qui étoit le résultat de plusieurs Mémoires dressés par des person-

nes choisies. L'exécution en fut confiée au laborieux & Sçavant P. le Long de l'Oratoire ; mais tandis qu'il étoit appliqué à rassembler des piéces, il mourut en 1721.

Voila cet important projet encore une fois abandonné. En 1723 D. Denys de Sainte Marthe fit agréer au Ministere, que la Congrégation de S. Maur, dont il étoit Superieur Général, s'en saisît : & dès l'année 1723, il jetta les yeux sur les sçavans Benedictins, qui depuis ce tems se sont appliqués sans relache à cet Ouvrage, devenu l'objet de toutes leurs études. Ils nous apprennent que le premier volume est déja imprimé, & que le second le sera dans quelques mois.

Dans les Conférences tenuës, tant chez M. Colbert que chez M. le Chancelier Daguesseau, les Sçavans qui y avoient été appellés, convenoient qu'il falloit donner à la tête du Recüeil, une parfaite connoissance des Gaulois avant l'établissement des François dans les Gaules. M. du Cange, ajoutent les sçavans Benedictins, vouloit pour cela qu'on réimprimât la premiere partie de l'Histoire de France de Dupleix, après l'avoir traduite en Latin ; mais ils n'en ont pas une idée aussi avantageuse que

lui ; d'ailleurs, selon la réflexion de M. l'Abbé Gallois, il ne s'agit pas ici de donner une Histoire, mais d'en rassembler les matériaux. Dans cette vûë, les doctes Compilateurs ont pris le parti de donner des extraits de tout ce qui se trouve dans les Auteurs Grecs & Latins touchant les Gaulois, en mettant à côté du texte Grec une Traduction Latine. Ils seront par là dispensés d'imprimer les Traités de quelques Modernes sur l'origine, les mœurs, &c. des Gaulois; mais ils en tireront tout ce qui peut servir à éclaircir le texte des anciens Auteurs. Les Commentaires de Cesar sur la Guerre des Gaules leur ont paru dignes d'entrer dans leur Recüeil; ils n'oublieront pas sans doute de faire voir que Cesar, suivant la coutume des Romains éblouïs de leur grandeur, avilit & dégrade les Gaulois. M. du Cange vouloit qu'on imprimât aussi la Traduction Gréque de Planudes (ou plûtôt de Gaza) avec tous les Commentateurs de Jungerman, & les autres que Jungerman n'avoit pas vûs. On ne peut que loüer le bon goût de nos sçavans Benedictins, qui ont méprisé ce faste d'érudition, aussi inutile que fastidieux.

M. du Cange & l'Abbé des Thuille-

nes étoient d'avis de repreſenter en differentes planches les monumens des anciens Gaulois, comme les Amphithéatres, les Aquéducs, les Arcs de triomphe, les Bains, les Obelisques, les Tombeaux, les Inſcriptions, les Médailles : la choſe ſeroit d'autant plus facile, qu'on trouve la plûpart de ces monumens fort bien gravés dans les Antiquités de D. Bernard de Montfaucon. Mais comme ils ſont partie de l'Hiſtoire des Provinces où ils ſe trouvent, nos doctes Compilateurs les renvoyent aux actes de l'Hiſtoire particuliere. Ils mettront à la tête une Carte Géographique des Gaules Ciſalpine & Tranſalpine, dreſſée ſur les deſcriptions des Anciens, tant Hiſtoriens que Géographes. Ils feront graver la partie de la Carte de Peutinger qui regarde la Gaule, & ils la placeront dans l'endroit convenable. Le volume ſera accompagné de quatre Tables ; la premiere contiendra les noms des Villes, des Lieux & des Peuples ; ils mettront dans la ſeconde les noms François des Villes, avec les noms Latins ; la troiſiéme ſera pour les noms des Perſonnes ; la quatriéme pour les matieres. On trouvera des Notes Critiques & Chronologiques dans les endroits qui en auront beſoin. Ils avertiſ-

ſent qu'ils compteront les années depuis la Fondation de Rome, ſuivant le calcul de Verrius Flaccus, Auteur des Faſtes Capitolins; que dans la Préface ils traiteront pluſieurs queſtions concernant les Gaulois, & qu'ils y joindront des Annales Gauloiſes & Françoiſes, qui contiendront par ordre des tems les principaux faits épars dans le volume.

Après avoir ainſi expoſé ce qu'ils ont cru devoir précéder le Recüeil des Actes de l'Hiſtoire de France, ils viennent au Recüeil même. La Collection de du Cheſne finit au régne de Philippe le Bel, & eſt très-défectueuſe dans ce qu'elle contient; pour la rendre parfaite & la continuer juſqu'au régne de François I. ils ont profité des utiles compilations des PP. Labbe, d'Achery, Mabillon & Martene, des Bollandiſtes, & de Baluze; & ils ont heureuſement découvert, par eux-mêmes ou par leurs amis, des Manuſcrits que les Editeurs n'avoient point conſultés, & des Ouvrages qui n'ont jamais été imprimés. Nos ſçavans Benedictins ont travaillé avec tant d'ardeur, que les materiaux de l'Hiſtoire des deux premieres Races ſont prêts à être donnés au Public, & que la collection de ceux qui concernent la troiſiéme

Race eſt aſſez avancée, pour qu'ils oſent eſperer de pouvoir la conduire juſqu'à l'époque qu'ils ont fixée, pourvû que Dieu n'abrege pas leurs jours. Ce qui donne un nouveau relief à cet Ouvrage, c'eſt la protection dont l'a honoré Monſeigneur le Chancelier. Il a formé une aſſemblée de Sçavans pour l'examen du Projet; & par ſes lumieres ſupérieures il a marqué la route qu'il falloit ſuivre.

Les Sçavans ſont partagés ſur l'uſage des Chroniques, qui repetent certains faits conſignés dans des Chroniques plus anciennes; les uns voudroient qu'on les donnât toutes entieres: d'autres ſoutiennent qu'il n'en faut prendre que ce en quoi elles different. Nos doctes Compilateurs adoptent ce dernier ſentiment, comme étant le meilleur, en marquant ſeulement au bas des pages de ces Annales, les differentes Leçons qu'on y trouve. Pourquoi, diſent-ils, donner au Public des piéces qui n'apprennent rien de nouveau, & qui ne font que groſſir le volume? Mais ils ſont moins ſévéres à l'égard de deux Abbréviateurs de Gregoire de Tours & de Fredegaire, parce qu'ils ſont imprimés dans le du Cheſne, & que d'ailleurs nous avons peu d'Actes pour la

premiere Race de nos Rois. Il me semble que ces raisons sont foibles : dès qu'ils n'apprennent rien de nouveau, & qu'ils ne font que grossir le volume, pourquoi, dirai-je à mon tour, les donner au Public ?

L'ordre qu'on doit garder dans l'impression de ces Chroniques, fait encore la matiere d'un Probléme. Les uns veulent qu'on les imprime tout de suite sous les Régnes où elles finissent ; d'autres approuvent la méthode de du Chesne, qui a coupé plusieurs de ses Chroniques, selon les differens Regnes ausquels elles convenoient. Nos sçavans Benedictins, en se conformant au goût de du Chesne, coupent les Chroniques, mais moins fréquemment que lui. Ils prennent d'abord tout ce qui regarde la premiere Race, ensuite ce qui concerne la seconde. Pour ce qui regarde la troisiéme, ils fixeront les époques ausquelles ils couperont les Chroniques. Dès qu'il est permis d'en retrancher les faits étrangers, pourquoi seroit-il défendu de diviser ces piéces ? Ils imprimeront les Chroniques Françoises de S. Denys à côté des Auteurs dont elles contiennent la traduction.

Il y aura quatre Appendices à la fin

de la premiere & de la ſeconde Race ; & dans la troiſiéme à la fin de chaque époque. Le premier contiendra des Extraits des Vies des Saints, dans leſquelles on trouve une infinité de bonnes choſes pour notre Hiſtoire, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. On donnera en entier les Vies du Roi Sigebert, du Duc Pepin, de S. Leger, & quelques autres Vies qui concernent directement l'Hiſtoire. Le ſecond ſera pour les Lettres Hiſtoriques des Rois, des Papes, des Evêques, des Abbés, &c. Le troiſiéme comprendra les Loix, les Formules, les Conſtitutions des Rois, des Extraits des Conciles & des Capitulaires qui auront rapport à l'Hiſtoire & aux Coutumes. Dans la premiere Race on ne donnera que les Loix Saliques & celles des Ripuaires : on omettra celles des Bourguignons & des Viſigots. Ils mettront dans le quatriéme Appendice les Diplomes de nos Rois, juſqu'à Philippe-Auguſte incluſivement. A l'égard des Chartres des Rois ſuivans, ils ſe borneront à celles qui ſont les plus conſidérables & qui regardent l'Hiſtoire. J'omets le détail qu'ils en font, & les raiſons qu'ils expoſent pour placer à la fin de chaque Race ces Diplomes, qui paroiſſent appartenir plûtôt au Re-

cueil des Actes de l'Histoire particuliere des Provinces. A l'égard des Diplomes donnés dans des Pays qui ne font plus partie de la Monarchie Françoise, on n'en rapportera que l'inscription & la souscription.

Chaque volume sera orné de Préfaces, de notes Critiques & de Tables. On marquera à la marge les années, quand elles ne seront pas énoncées dans le texte ; & on les rectifiera, quand il y aura faute. Tout cela manque à l'Edition de M. Duchesne ; à l'exception pourtant des Tables, que les connoisseurs trouvent mal construites. Nos Sçavans Bénédictins insinuent qu'ils pourront ajouter deux Tables particulieres ; l'une seroit pour les mots barbares, dont on donneroit l'explication ; l'autre pour les Généalogies des Princes & autres Grands du Roïaume, telles qu'elles se voient prouvées par les Actes du volume. Il est à souhaiter qu'ils executent un projet qu'ils ne semblent qu'annoncer d'une maniere vague. Enfin, au commencement de chaque race, il y aura une Carte Géographique, pour réprésenter les Etats que nos Rois possédoient. Pour la commodité de certains Lecteurs, on imprimera en Latin & en François, le titre de

l'Ouvrage, les Préfaces, les Annales & les Tables Chronologiques & quelques autres morceaux.

Les Actes des Guerres Saintes, entreprises en differens tems par les François, sont devenus si nombreux par les recherches des Sçavans Bénédictins, qu'ils composent quatre ou cinq volumes. Ils sont resolus de les donner tous ensemble, pour qu'ils ne fassent qu'un même corps. Mais puisque de leur propre aveu, ils entrent d'eux-mêmes dans l'Histoire Générale, pourquoi ne pas les placer suivant l'ordre des tems? Il faudroit, disent-ils, les séparer: où est l'inconvenient? N'est-il pas plus commode pour le Lecteur d'avoir sous les yeux tout ce qui a rapport au même régne? A prendre à la rigueur le raisonnement des Auteurs du Projet, on diroit que tous les Actes, qui regardent l'Histoire des Croisades, doivent être lûs de suite. Je vous avoüe que je ne goûte point cet arrangement.

C'est avec raison qu'ils se dispensent d'orner leur Recueil des monumens de la Monarchie Françoise; il suffit de renvoyer les Lecteurs aux cinq volumes *in-fol.* de D. Bernard de Montfaucon, qui les a recueillis avec soin. Enfin ils invitent les Sçavans à leur faire

part de leurs lumiéres, à les aider de leurs conseils, & à leur communiquer ce qu'ils auroient de particulier concernant leur dessein. Ils ajoutent qu'ils l'attendent de leur amour pour les Lettres, & de leur zele pour la gloire de nos Rois & de la Nation Françoise. Il me semble que les laborieux Compilateurs, pour profiter des lumiéres des Sçavans, auroient dû imprimer à la suite du projet, un Catalogue exact de toutes les piéces qu'ils ont ramassées, & y joindre une notice de chacune. C'est ainsi qu'en usa du Chesne, & telle est la methode de tous ceux qui entreprennent des compilations. Par l'inspection de ce Catalogue, les Sçavans auroient été à portée de juger solidement du fond de l'Ouvrage, & de contribuer à le rendre plus complet & plus exact. Car enfin je veux que nos sçavans Compilateurs ayent employé toute leur sagacité, tout leur zéle, pour déterrer de nouvelles piéces, ne peut-il pas se faire qu'il leur soit échapé quelque Manuscrit ou quelque Imprimé? Ils sçavent mieux que moi, que de pareils écrits ne se trouvent pas toujours dans les grandes Bibliothéques, & qu'il s'en trouve souvent entre les mains des particuliers: Ainsi il étoit

d'une néceſſité indiſpenſable de publier ce Catalogue, qui auroit peut-être donné lieu de communiquer des piéces, deſtinées ſans cette précaution à reſter dans l'obſcurité, parce qu'on les préſume connues des Editeurs. Il paroit que nos doctes Bénédictins n'ont encore ramaſſé que les Actes des deux premieres races. Ils auroient pû en publier le Catalogue, & donner enſuite celui de la troiſiéme, lorſqu'ils auroient épuisé leurs recherches. Je prens la liberté de les inviter à ne nous pas priver de ces Catalogues.

Les éloges, qu'ils donnent aux Libraires aſſociez pour l'impreſſion de cette belle Collection, me paroiſſent très-juſtes. J'ai jetté les yeux ſur le premier volume, qui m'a paru bien executé. Beauté de papier, netteté de caracteres, rien n'y manque. Ce magnifique Ouvrage fera également honneur à l'Imprimerie & à la Littérature de la France.

Le nombre des volumes n'eſt pas encore déterminé; mais chacun aura au moins deux cens feüilles d'impreſſion, des mêmes caracteres & papier que l'on préſente au Public; & l'on promet la même correction & la même exactitude pour la ſuite. On payera

trente livres pour chaque volume ; mais à mesure qu'on recevra un volume on donnera d'avance le prix du suivant. Le grand papier coutera le double. Comme l'Ouvrage s'imprime seulement au nombre de cinq cens exemplaires, tant en petit qu'en grand papier, & qu'il y en a plusieurs retenus pour le Roi, le Public est averti que l'on ne recevra des Souscriptions que pour trois cens Exemplaires. Le premier volume se distribuera dans le mois d'Août prochain, le second à la fin de l'année, & les suivans s'imprimeront consecutivement sans interruption. Les Souscripteurs pourront s'adresser à Paris chez G. Martin, Coignard, Mariette, & les Freres Guerin.

Suite des Leçons de Physique.

Vous avez vû dans l'Extrait que nous avons donné * des deux premieres Leçons de Physique de M. de Molieres, que cet Auteur, pour découvrir la propriété du tourbillon, le transformoit de cilindrique en sphérique. Il faut voir dans son Livre la façon dont il explique le mouvement dans les tourbillons sphériques : la briéveté que nous nous sommes proposée, ne nous permet pas d'entrer dans ce détail ; il nous suffit

* V. la Lettre CXCIII. p. 305. & suiv.

d'avoir dit, qu'il en déduisoit naturellement la grande regle de Kepler, en appliquant à ses globules le rapport des distances au Soleil, que Kepler attribue aux Planetes ; sçavoir que dans le plan de l'Equateur & dans les superficies coniques, ces distances sont entre elles comme les racines cubiques des quarrés de leurs révolutions, réduites en tems. Notre Physicien conclut avec raison que le systême de Descartes, qui veut que le tourbillon soit le principe du mouvement des Planetes, ne renferme rien de contraire en ce point aux loix de la Mécanique, qu'au contraire il confirme la certitude de ses principes, qui n'auroient pû le conduire à un point si éloigné, s'ils n'étoient pas en effet les Loix de la nature ; qu'enfin la maniere simple dont il a formé le tourbillon, en donnant d'abord à tous ses points une égale vitesse, est celle qu'il convient de supposer dans tous les mouvemens celestes, puisque c'est d'elle seule que peuvent émaner les loix astronomiques.

Passons à la troisiéme Leçon où M. de M. parle des tourbillons comparés entre eux & des tourbillons composés. Il fait voir d'abord qu'il n'est pas possible d'admettre dans le systême du plein

un mouvement auſſi confus que celui de Deſcartes, ſans concevoir en même tems qu'il ne peut être que de peu de durée : mais que d'un autre côté il n'eſt nullement néceſſaire d'avoir recours au vide, pour introduire ou conſerver le mouvement en tourbillon. Car on ne peut refuſer à un ou pluſieurs globes un mouvement ſur quelqu'un de leurs diametres, dans un eſpace impénétrable. De cette ſimple idée naiſſent une infinité de petits tourbillons, dont les grands ſont compoſés.

On s'étoit imaginé que le tourbillon n'avoit pas autant de force pour ſe défendre du côté des Poles, que du côté de l'Equateur. Cette difficulté que l'on faiſoit contre le ſyſtême des tourbillons, le ruinoit totalement : mais notre Auteur a trouvé le moyen de la réſoudre, en approfondiſſant le mouvement circulaire, bien mieux qu'on ne l'avoit fait juſqu'à preſent ; il met les tourbillons en ſureté, en démontrant qu'ils ont une égale force de toutes parts, comme nous avons vû dans l'examen de la ſeconde Leçon. Il s'enſuit de-là, 1°. *Que des tourbillons ſphériques égaux & ſemblables ſubſiſteront dans un même eſpace.* 2°. *Qu'il y pourront conſerver leur ſphericité.* 3°. *Que ſi un des tour-*

billons contenu dans cet eſpace a plus de force centrale que ceux qui l'environnent, il s'étendra aux dépens de ſes voiſins, juſqu'à ce que ſa force centrale devienne égale à celle des autres. 4°. *Que dans cet agrandiſſement, la quantité du mouvement contenu, tant dans ce tourbillon, que dans les tourbillons qui l'environnent, demeurera toujours la même.* De-là il eſt démontré encore, que les tourbillons, & un milieu qui en eſt rempli, ſont des corps ſouples & élaſtiques; c'eſt-à-dire, des corps, qui ayant été contraints de changer de figure, par quelque cauſe que ce puiſſe être, la reprennent auſſi-tôt que cette cauſe ceſſe d'agir. Juſqu'à preſent M. de M. a ſuivi l'hypotheſe des petits globules durs; mais il ne l'a fait que pour ne pas trop embraſſer de difficultés à la fois, & pour faire comprendre comment les points qui compoſent un tourbillon pouvoient conſerver dans leurs mouvemens la forme ſphérique : car il détruit l'hypotheſe de la dureté des globules admiſe par Deſcartes, qui eſt incompatible avec les loix mécaniques du tourbillon.

Après les Propoſitions précédentes, il eſt aiſé de former le tourbillon compoſé de pluſieurs autres. Car ſi on transforme les globules d'un tourbillon ſim-

ple en petits tourbillons, on trouvera plus de force centrale dans chaque point du tourbillon ainsi transformé. On conçoit par là, que dans le tourbillon simple les centres des globules compris dans un de ses raïons tendront bien à s'écarter du centre commun; mais que loin de tendre à s'écarter l'un de l'autre, ils tendront à s'aprocher mutuellement. Au contraire dans le tourbillon composé, les centres des globules changés en petits tourbillons, tendront, non-seulement à s'écarter du centre commun, mais encore à s'éloigner les uns des autres, à cause des forces centrales *particulieres*, que leur procure le mouvement circulaire, que les points dont ces petits tourbillons sont composés ont autour de leurs propres centres. Il faudra donc distinguer deux sortes de forces centrales, une *commune* qui procéde du mouvement circulaire de ces petits tourbillons dans une surface du grand: l'autre *particuliere*, qui vient du mouvement circulaire des points qui tournent autour du centre de chaque petit tourbillon. Et en approfondissant cette idée, on verra que si la vitesse avec laquelle les petits tourbillons supérieurs circulent autour de leurs propres centres, est plus grande par rapport à celle des in-

férieurs qu'elle ne doit l'être, la viteſſe des ſuperieurs paſſera aux inférieurs, & ſe tranſmettra de la ſuperficie au centre, & du centre dans toutes les couches du grand tourbillon juſqu'à la ſuperficie. Il ſuit de là que la viteſſe des points du tourbillon compoſé peut également paſſer de la ſuperficie au centre, comme du centre à la ſuperficie; & du grand tourbillon dans les petits, comme des petits dans le grand : & que les points qui le compoſent, étant eux-mêmes de petits tourbillons, peuvent promptement ſe mettre en équilibre, ſans qu'il ſoit néceſſaire que le tourbillon s'agrandiſſe.

On reconnoît ici un des grands avantages des petits tourbillons, qui ayant toute la ſoupleſſe poſſible pour ſe prêter au moindre effort, font que les frottemens qui ſont ſi fort à craindre dans l'hypotheſe des globules durs, n'ont pas lieu dans le tourbillon compoſé de petits tourbillons élaſtiques. Ce qu'il y a encore de plus remarquable entre leurs autres propriétés, c'eſt que dans un tourbillon compoſé, le mouvement pouvant également paſſer de la ſuperficie au centre, comme du centre à la ſuperficie, & du grand tourbillon dans les petits, comme des petits tourbillons dans le grand; c'eſt une né

ceſſité que l'effort des petits centres pour s'écarter du centre commun, procédant en partie de l'effort qu'ils font pour s'écarter l'un de l'autre, la force centrale de chaque point du tourbillon composé ſoit égale à la ſomme de ces deux efforts, & que ces deux efforts ſoient égaux. D'où il s'enſuit que cette ſomme eſt double de l'effort d'un point correſpondant du tourbillon ſimple; que dans un tourbillon composé, les petits tourbillons qui ſont à une égale diſtance du grand tourbillon ſont egaux; enfin que plus les petits tourbillons ſeront éloignés du centre du grand tourbillon, plus ils ſeront grands, & que leurs raïons ſeront entr'eux comme leurs diſtances au centre du grand tourbillon.

M. de M. finit ſa Leçon, en établiſſant dans un tourbillon elliptique un ſaſſement & un reſſaſſement perpetuel de la matiere de ce tourbillon, & des petits tourbillons qui le compoſent: c'eſt-à-dire, que les petits tourbillons dont un grand tourbillon ovale eſt formé, en conſéquence de leur paſſage continuel d'un milieu, où ils trouvent beaucoup de réſiſtance, dans un autre où ils en trouvent moins, étant contraints à tout moment de ſe charger & décharger d'une partie de la matiere dont ils ſont formés; il y aura dans toute l'étendue du grand tourbillon un nombre innombrable de petits points de matiere, qui paſſeront & repaſſeront ſans ceſſe & très-promptement d'un petit tourbillon dans l'autre, par un mouvement rebrouſſé. Tout cela n'eſt pas difficile à entendre. Je ſuis, &c. *Ce 5 Juillet 1738.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES

LETTRE CXCVII.

Discours Académiques de M. Turretin.

LE Recüeil des Ouvrages Latins de M. Alphonse Turretin, Professeur de l'Académie de Genéve, que je vous ai annoncé, Monsieur, est composé de Discours Académiques, & de Dissertations Théologiques. Je me propose de vous parler aujourd'hui des premiers, & je me bornerai à ceux qui ont pour objet la Littérature. Le reste ne pouvant intéresser que les Protestans, nous est étranger, & ne mérite pas que je m'y arrête. Je commence donc par le Discours sur les progrès des Sciences & des Lettres durant le dix-septiéme siécle, & sur les dangers qui les menacent. Les Sciences comme les autres choses, ont été exposées à différentes revolu-

tions ; elles ont eû des tems lumineux & obſcurs ; tantôt en honneur, tantôt dans le mépris. De l'Orient elles ont ſucceſſivement paſſé dans la Grece & dans l'Italie; & ce n'a été qu'après une longue ſuite de ſiécles ténébreux & barbares, que la lumiére des Sciences a éclairé l'Occident.

Dans les premiers tems, toute l'érudition conſiſtoit en des monumens hiſtoriques, fort groſſiers. Les Egyptiens ſe plûrent enſuite à cacher ſous l'écorce des Fables, & ſous des Symboles Hieroglyphiques, une Philoſophie impénétrable ; ſource de mille autres fables pour les Poëtes Grecs. Enfin on inventa diverſes manieres de Philoſopher ; & le regne de celles de Platon & d'Ariſtote fut le plus long. La Poëſie a été tantôt groſſiere, tantôt polie & ornée ; l'éloquence, tour à tour obſcurcie & brillante. Enfin il y a toujours eu un flux & reflux de lumiere & de ténébres, de ſçavoir & d'ignorance, de groſſiéreté & d'urbanité. Parmi les ſiécles les plus heureux pour les Lettres & les Sciences, le dix ſeptiéme tient juſtement un rang illuſtre. » * Le ſiécle précédent, dit

* *Prior quidem ætas tenebras diſpulerat : At iſta, de qua dicimus, lumen longè lateque ex-*

» l'Orateur, avoit à la vérité dissipé
» les ténébres, mais le suivant a éten-
» du au loin la lumiere : dans l'un on
» a arraché les épines, on a coupé les
» buissons, on a hercé la terre, & jet-
» té les semences; mais dans l'autre,
» ces sémences ont poussé, & ont pro-
» duit une abondante recolte. » Il rappelle à ce sujet les progrès qu'on a faits dans la Philologie, la Philosophie, l'Histoire, la Chronologie, les Antiquités, le droit Civil, la Théologie. De-là il entre dans quelques détails, & prononce l'Eloge des Sçavans les plus illustres. M. Turretin, dans l'article de la Philologie, a parlé d'une maniere vague, de nos poëtes & de nos Orateurs. Cependant Corneille, Racine, la Fontaine, Despréaux, le célébre Rousseau, le grand Bossuet, le P. Bourdalouë, M. Flechier, M. Massillon, plusieurs Avocats célébres, divers Ecrivains polémiques, & nos ingénieux Romanciers méritoient bien d'exercer l'esprit de notre Orateur; ces portraits, suscepti-

pandit. Priori Sæculo spinæ avulsæ, cæsa dumeta, occata tellus, & bonarum Litterarum semina ingeniis quasi commendata: At proximo demùm sæculo semina illa pullularunt, & uberrima messis collecta.

bles de toutes les beautés de l'Eloquence, n'auroient pas été le moindre ornement de son Discours.

Les heureux progrès de la Philosophie, ignorée dans le siécle précédent, qui s'étoit dévoué à l'étude des Langues & aux éditions des anciens Auteurs, ont principalement attiré l'attention de l'Orateur. Après avoir tracé en peu de mots le contraste de l'ancienne & de la nouvelle Philosophie, il fait l'énumeration des personnes qui ont contribué à l'épurer & à l'enrichir, tels que Copernic, Tycho-Brahé, Galilée, Gassendi. * » Après eux, ajoute-» t-il a paru un génie plus hardi & » plus heureux, René Descartes : il » se mit à étudier la nature avec au-» tant de soin, que si elle n'eût pas » encore été l'objet de la curiosité hu-» maine ; & il s'appliqua avec autant

* *Post hos, majori ausu & felicioribus auspiciis, exortus est* Renatus Cartesius, *qui ita cœpit naturam rimari, quasi nemo antea quicquam tentasset qui eo mentis acumine, ea judicii soliditate, eo labore, ea industria, novæ adornandæ Philosophiæ incubuit, ut palmam omnibus qui antecesserant præripuisse videatur; quem denique, sicubi erravit, ut errare humanum est, & sicubi multa ignoravit, quæ mentis est imbecillitas, certè ad seipsum emendandum, ad seipsum superandum, viam munivisse negari non potest.*

» de ſagacité, de ſolidité d'eſprit, &
» de ſuccès à orner la nouvelle Philoſo-
» phie, qu'il a effacé entierement tous
» ceux qui l'ont précédé. Et ſi par une
» fatalité attachée à notre nature & à
» la foibleſſe de l'eſprit humain, il
» s'eſt trompé quelquefois, & a igno-
» ré bien des choſes, il faut avoüer
» qu'il a frayé la voye pour le corri-
» ger lui-même, & pour aller en-
» core plus loin qu'il n'eſt allé. » Ainſi Déſcartes a fait tous les Philoſophes qui ſont venus après lui. Je veux que quelques uns ayent enrichi la Phyſique, les Mathématiques ; mais tout cela n'eſt-il pas dû à la méthode de raiſonner, conſignée pour la premiere fois dans les Ecrits de notre grand Philoſophe. Il a donc la primauté, qui en fait de génie décide de la ſupériorité. Comment caractériſer un aveugle enthouſiaſme, qui voit dans le Pere de tous les modernes Philoſophes un eſprit nourri de chiméres.

L'Orateur expoſe enſuite l'excellence de la nouvelle Philoſophie, & ſur-tout de la Phyſique. Il indique quelques découvertes Aſtronomiques & Mathématiques, mais trop connuës pour les repréſenter ici. Les progrès qu'on a faits dans la Medécine,

la Botanique, la Chymie, la Chronologie, l'Histoire, le droit Civil, la Théologie ; les Eloges donnés à leurs promoteurs, enfin l'établissement des Bibliothéques, achevent le tableau du dix-septieme siécle, si brillant par la lumiere des Sciences.

Dès l'année 1704, où ce discours fut prononcé, M. Turretin se plaignoit de la grande diminution de cette lumiére. L'expérience, dit-il, fait voir évidemment que les esprits sont plongés dans la léthargie, que les Belles-Lettres sont négligées, que personne n'approche de loin les Scaligers, les Grotius, les Saumaises ; que l'étude de la Philosophie est languissante, que la lumiére de l'Histoire est obscurcie, qu'on ne fait point de nouvelles découvertes, qu'on laisse périr plusieurs inventions heureuses, & qu'enfin, à l'exception d'un trés-petit nombre de Sçavans, tout le reste n'a qu'une vaine apparence de sçavoir, & ne produit rien de nouveau, de grand & d'excellent. Ces maux dont l'Orateur augure l'accroissement, naissent de differentes causes, que je vais exposer en peu de mots.

On ne peut se dissimuler le dégoût & l'éloignement du siécle pour les Lettres. Les Gentilshommes ne ref-

oirent que la guerre, la chaſſe, & les frivoles amuſemens : le commerce ou les plaiſirs ſont l'occupation de la plûpart des hommes. Les Gens de Lettres ſont en petit nombre. Et que ſe propoſent-ils ordinairement ? la fumée des applaudiſſemens ; de réuſſir à noüer des intrigues politiques & domeſtiques ; de mener une vie molle & pareſſeuſe, ſans ſe mettre en peine de hâter le progrès des Sciences. Que les mouvemens des eſprits furent bien differens à la renaiſſance des Lettres, & au milieu du dernier ſiécle ! Quelle ardeur ! quelle émulation ! Eſt-il étonnant que dans cet aſſoupiſſement les Sciences reculent au lieu d'avancer ?

La principale cauſe de leur décadence eſt le peu de récompenſe, la diſette des Mécénes, & la malheureuſe ſituation des Sçavans. Les autres profeſſions procurent les dignités ou les richeſſes; le mépris * & la pauvreté ſont le partage des Lettres. On n'ignore pas cependant que la gloire & les récompenſes nourriſſent les Arts : la tranquillité ne leur eſt pas moins néceſſaire : comment pourra-t'elle ſe trouver avec le triſte ſentiment de la mauvaiſe fortune ? D'ailleurs, ſans

* Pour *le mépris* l'Orateur ſe trompe.

des encouragemens il eſt impoſſible d'entreprendre certains travaux. Athénes & Rome ont été redevables de leurs grands Poëtes, & de leurs grands Orateurs, à la haute conſidération dont ils joüiſſoient : Et c'eſt par les libéralités de François I. & des autres Princes, que les Lettres ont été floriſſantes dans l'Occident. Telle a été encore, dans le dernier ſiécle fécond en Mécénes, l'origine des découvertes philoſophiques, & du progrès des autres Sciences.* » Mais aujourd'hui, ajoûte l'Orateur, que » ces Mécénes ſon rares ! que les ré» compenſes ſont minces ! il y a mê» me des pays où l'on n'en donne au» cune... S'il y a quelques places » dans l'Egliſe, à la Cour, dans les » Académies, ce n'eſt point au ſça» voir, à l'eſprit & aux ſervices ren» dus à la Republique des Lettres » qu'elles ſont ordinairement accor» dées, mais au crédit & à l'impu» dence. »

* *Nunc, quàm rari illi Mæcenates! quàm parca Doctorum præmia! ... Etſi quæ ſint tum in Eccleſiis, tum in Academiis, tum in Aulis, decernenda munia, illa ut plurimum, non eruditioni, non ingenio, non meritis, ſed gratiæ, ſed fautoribus, ſed impudentiæ, ſæpe conceduntur.*

Un autre cause de la décadence des ettres, est le peu de choix qu'on fait es esprits. C'est le hasard, la volonté es parens, ou la témérité, qui tournent s jeunes gens du côté des sciences. Il rive delà que les plus ineptes s'y lonnent, & que des esprits prores à certaines études embrassent elles qui sont opposées à leur talent; esordre qui retarde extrêmement le progrès des Lettres. N'est-ce pas enore une chose insuportable, pourfuit l'Orateur, qu'on employe tant de ems à une étude superficielle des Langues, nécessaires à la vérité pour avoir la connoissance des choses, mais qui ne méritent pas d'emporter la plus grande partie de la jeunesse. Il est persuadé qu'à force de lire & de parler, on les apprendroit en peu de tems, comme on apprend les Languès vivantes. La demangeaison de lire une infinité de Livres modernes, qui ne sont que des copies seches & informes, l'intemperance de curiosité qui fait effleurer toutes les sciences, & enfin le goût trop commun pour la Prédication, lui paroissent avec raison des obstacles à l'accroissement des Lettres & des Sciences.

Deux autres maladies aſſez générales ne leur nuiſent pas moins ; l'une eſt l'amour de la nouveauté, & l'autre, le reſpect aveugle pour les anciens. N'eſt-ce pas, dit-il, aux Novateurs une entrepriſe peu digne d'une tête bien organiſée, de tout renverſer ? Quelle ſageſſe peut conſeiller d'abandonner les traces des anciens, lorſqu'ils nous ont montré le bon chemin ? Quelle folle ambition de vouloir dominer, & de chercher le neuf en dépit du bon ſens ! Le reſpect exceſſif pour les Anciens ne produit pas moins de maux : il tient l'eſprit enchainé, l'empêche de faire d'heureuſes découvertes, & le borne à une timide crédulité. * » J'avoüe que les An-» ciens méritent de grandes loüanges,

* *Fateor equidem, magnam iis qui anteceſſerunt, imo maximam laudem deberi*, neque ego illis detrahere auſim hærentem capiti multâ cum laude coronam. *Verum, etſi multùm fecerunt, non ideo tamen perfecere ; nec, ſi penes illos inventionis gloria, nobis idcirco inventis addendi vel emendandi jus negabitur. Fuerint illi oculatiores ; At, plures oculi acutius cernunt. Vicerint doctrina pondere ; At vel minimum granulum ponderi additum lancem deprimit. Gigantes ſint, nos pumiliones ; At pumilio giganti impoſitus ipſo gigante longiùs videt.*

» & je ne ſuis pas aſſez téméraire pour
» leur enlever la couronne qu'ils ſont
» ſi dignes de porter ; mais quoiqu'ils
» ayent beaucoup fait, ils n'ont pas
» pourtant tout achevé. S'ils ont la
» gloire de l'invention, nous avons
» le droit d'ajoûter & de perfection-
» ner. Je veux qu'ils ayent été plus
» clairvoyans ; mais un plus grand
» nombre d'yeux voit plus de choſes,
» & les voit mieux. Je veux que leur
» ſcavoir bien peſé l'emporte ſur le
» nôtre, mais le plus petit grain ajou-
» té au poids fait pancher la balance.
» Regardons-les, ſi l'on veut, com-
» me des géans, & ne ſoyons que
» des nains ; mais un nain monté
» ſur un géant voit plus loin que le
» géant. » Il cite enſuite quelques
textes de Senéque, de Pline le jeune,
de Quintilien, & d'Horace, qui dépo-
ſent contre l'admiration aveugle de
l'antiquité.

Après avoir déclaré la guerre à ces
préjugés, l'Orateur s'éleve contre la ty-
rannie, & contre l'eſprit perſécuteur, ſi
funeſte aux Lettres. Mais il abuſe dans
ce même endroit de la Liberté, dont il
prononce l'éloge. Je conviens avec
lui qu'elle augmente la vigueur & la

force de l'eſprit ; mais c'eſt une erreur groſſiere de penſer qu'elle ne doit pas être renfermée dans certaines bornes. Il eſt pourtant vrai, comme il l'obſerve, que la ſervitude, oppoſée à une ſage liberté, étouffe les bons eſprits, dans quelques pays méridionaux, & les empêche de produire d'excellens ouvrages ; & que la liberté a fait éclore dans certaines regions du Nord pluſieurs rares productions de l'eſprit humain. L'étude des ſçavantes bagatelles abatardit encore les Lettres & les Sciences. Sans rapeller ici les chimériques ſpéculations de certains Métaphiſiciens, quoi de plus frivole que ces petites corrections de mots & de ſyllabes, qui ſont le partage éternel de l'orgüeilleux Scholiaſte? Quoi de plus puéril que cette Moſaïque Grecque & Latine, d'ont il orne ſes Commentaires?

Enfin les Lettres ſont deshonorées & avilies par les défauts de ceux qui les cultivent. * » Combien y en a-

* *Quanta eorum pars magnifica loquitur, indigna agit, & affectuum impotentiâ, in Studiorum curriculo ſibi ipſi obices ponit? Crederes liberalium Artium diſciplinam ad emolliendos mores valere : Nihil ruſticius Doctorum vulgo.*

'il qui prêchent la plus belle Morale & font les actions les plus basses, emportés par leurs passions qui les empêchent d'avancer dans la carriére des Lettres ? On croiroit que les beaux Arts servent à former les mœurs : rien de plus grossier que les Sçavans. Qui ne penseroit que les Lettres humaines inspirent l'humanité, la candeur, la douceur? Cependant rien de plus colere, de plus déraisonnable, & de plus dur que ce genre d'hommes. Le sentiment de notre foiblesse, fruit du sçavoir le plus borné, abbat sans doute leur arrogance & leur orgüeil ; non, rien

'xistimares eas Litteras quæ ab humanitate nomen sortiuntur, humanitatem, candorem, mansuetudinem ingenerare : Nihil iracundius, nihil iniquius, nihil acerbius isto hominum ordine. Di-eres propriæ tenuitatis sensum, quô non potest non affici qui vel tantillum res explorârit, omne supercilium, superbiam omnem depressurum : nihil tumentius, nihil superbius istis hominibus. . . urares gratias dextris implexas & Palladis leâ redimitas nihil nisi concordiam ac pacem spirare : Falleris ; nil nisi odia, convitia, suspiciones, de minimis rebus dissidia, bella plusquàm civilia, ac nunquam inter-moritura, inter Litterarum cultores occurrit. Quæ quidem postes dum grassari pergent, quid nisi majorem in dies Litterarum contemptum ac detrimentum portendere liceat?

» n'eſt plus enflé ni plus ſuperbe que
» nos érudits. Vous jureriés que
» les Graces ſe tenant par la main, &
» couronnées de l'Olivier de Minerve,
» ne reſpirent que la paix & la con-
» corde : vous vous trompez. On ne
» voit parmi les perſonnes dévoüées
» aux Lettres, que haines, qu'outra-
» ges, que ſoupçons, que frivoles diſ-
» putes, que guerres implacables.
» Tandis que ces maux continueront,
» ajoute l'Orateur, que peut-on pré-
» dire aux Lettres, que plus de mé-
» pris, & une plus prompte déca-
» dence. »

Le zéle de M. Turretin n'éclate pas moins dans le Diſcours, où il ſe propoſe de reformer & de perfectionner les études. Il fait voir en peu de mots l'excellence de l'eſprit humain, qui a beſoin cependant de préceptes & d'inſtruction, à cauſe de l'empire qu'ont ſur lui les choſes corporelles, les préjugés, les paſſions. Il faut que l'Art vienne au ſecours de la nature. L'Orateur, à l'exemple de Quintilien, recommande de cultiver la raiſon des enfans, de les accoutumer à ſe conduire par les régles du bon ſens, & de ne pas remplir leur

agination de fables & de chimé-
;. Il préfere l'éducation des Colle-
s à la domestique. 1°. Parce qu'il
-difficile de trouver un assez grand
›mbre d'excellens Maîtres, 2°. à
use de l'émulation toujours vive
.rmi un grand nombre d'enfans.
'. Parce qu'ils prennent l'esprit de
ciété, & qu'ils n'ont point cet or-
ieil ordinaire à ceux qui ne se com-
ırent à personne.

Pour rendre ces études plus profi-
bles, il voudroit que les Maîtres
ıssent plus attentifs à donner à leurs
sciples le vrai goût des Lettres &
: la vertu; qu'ils leur enseignassent en
eu de tems le Latin & le Grec, com-
ıe on apprend les Langues vivan-
s; qu'ils leur dévelopassent les beau-
:s & les défauts des Auteurs, & qu'en
ıemin faisant ils leur donnassent une
:inture de la Physique, de l'Histoire,
e la Géographie &c. Il voudroit en-
›re que les jeunes gens fissent ensuite
: plus grands efforts, & qu'ils em-
loyassent une année entiere à lire les
oëtes, les Historiens, les Critiques,
nsi qu'on le pratique dans l'Aca-
émie de Genéve. Il expose les avan-
ıges de cette étude, également utile

& agréable dans tous les états de la vie.

Il recommande encore la philoſophie moderne, auſſi propre à orner la raiſon & à donner de l'ouverture pour les Sciences, que l'ancienne l'étoit peu. Il ſouhaite qu'on banniſſe certaines ſubtilités logiques.* » Quels » ſecours peut-on tirer, dit-il, de tant » de queſtions ſur les *Univerſaux*, les » *Prédicamens*, les *Catégories?* A quoi » ſervent ces préceptes ſubtils & in- » génieux, ſur *l'Argumentation*, & les » *Figures des Syllogiſmes*... Voulez- » vous d'excellentes regles pour rai- » ſonner avec juſteſſe, liſez ce court, » mais admirable Diſcours de Deſcar- » tes ſur la méthode; & ſi vous n'en » retirés pas plus de profit, ajoute-t'il, » que de toutes les ſpéculations de

* *Quid juvant tot de* Univerſalibus, *de* Prædicamentis, *de* Categoriis, *aliiſque quæſtiones? Imò quid juvant acuta quidem & ingeniosè excogitata*, *de* Argumentatione, *&* Figuris Syllogismorum.... *Vis optima rationis præcepta? Lege brevem illam quidem, ſed eximiam, ſed incomparabilem, ſed auream Carteſii, de* Methodo *diſſertationem; & niſi plus inde frugis, quàm ex omnibus Logicæ vulgaris ſpeculationibus percipias, equidem cauſâ cadere ac pipulo differri non renuam.*

Logique vulgaire, je consens de erdre ma cause & d'être hué & siflé. » Il conseille encore l'étude la Géometrie & des Mathémati- :s, pour exercer l'esprit & le ren- attentif à la recherche de la ité.

Comme il eût été trop long de par- arir toutes les sciences, l'Orateur rû devoir se borner à décrire les ncipales qualités d'un homme de ttres ; sçavoir, la solidité de l'esr, un jugement fin & sûr, l'a- our de la vérité, & de la simpli- é, & la noble passion de contribuer progrès des Sciences, sans aucun pect superstitieux pour les Anciens. s'étend beaucoup sur ces deux ints, & fait même des digressions iéologiques. Il exige qu'un homme Lettres étudie avec méthode, qu'il sse des choses claires à celles qui le sont pas, & des choses connuës x inconnuës; & que pour l'Histoire il serve l'ordre des tems : il lui permet lire, mais avec modération, les au- es Livres qui peuvent l'instruire soli- ment ; il veut que sans embrasser nt de choses, il s'exerce à traiter s sujets neufs ; qu'il ne s'amuse pas

à bâtir des ſyſtêmes, content d'amaſſer d'utiles matériaux. Il lui conſeille encore d'ignorer une infinité de choſes inutiles, d'éviter les diſputes de mots, de ſe défendre des mouvemens de la jalouſie, de la partialité, de l'orgüeil, de l'envie, de l'ambition, de l'eſprit de diſpute & de domination. Ces paſſions, dont l'Orateur fait un tableau vif & reſſemblant, ont toujours été fatales aux Lettres. Mais je ſuis étonné qu'il ait oublié ces Litterateurs, ſouvent agitez en même-tems de toutes ces paſſions. Je parle de ces écrivains orgüeilleux, qui ne peuvent ſouffrir la Critique. Amoureux de leurs productions, ils les regardent comme des chef-d'œuvres de l'eſprit humain; ils s'attribuent une infaillibilité de goût; & comme ils épuiſent ſur eux-mêmes tous leurs ſentimens d'eſtime, il n'ont que du mépris pour les autres; où pour mieux dire, ils ſe regardent comme les ſeuls beaux eſprits, & les ſeuls connoiſſeurs. Si un Critique les vient troubler dans le plaiſir que leur cauſe cette ſorte d'admiration, ils lui jurent une haine irreconciliable; ils empoiſonnent les procédés les plus innocens, ils déclament

tre lui, & lui disputent presque
sentimens d'honneur & de probité.
ır leur plaire, il faudroit s'écrier
out moment : que cela est bien
rné ! que cela est beau ! que cela
divin ! Encore croiroient-ils qu'on
eur rend pas tout-à-fait justice,
ıu'un Journaliste est trop honoré
es loüer. Cet orgüeil domine forte-
nt dans quelques écrivains de no-
tems. Mais leur ressentiment ne
t jamais empêcher un Critique
pprétier équitablement leur travail.

.'Histoire de *Scipion l'Africain*, * Histoire de Scipion.
M. l'Abbé de la Tour, est un Ou-
.ge, auquel il seroit difficile de re-
er des éloges. Le dessein seul qu'il
onçu, de donner en notre Langue,
'imitation de Plutarque, & sui-
ıt les vuës de M. l'Abbé de Saint
:rre, les vies de plusieurs hommes
ıstres de l'Antiquité, lui fait beau-
up d'honneur. Il promet dans sa Pré-
:e de publier bien-tôt la vie d'*Epa-
ıondas*. Seroit-ce le conseil de M.
bbé de S. Pierre, qui auroit aussi
t naître à un autre jeune Ecrivain,
nnu & estimé d'un grand nombre

A Paris chez Didot, *in-12*.

de Gens de Lettres, l'idée de composer l'*Histoire des Hommes Célébres de la France*, dont les cinq premiers volumes paroîtront incessamment ? Voilà peut-être ce qu'a produit, non-seulement l'exhortation du Philosophe dont je viens de parler, mais plus encore le zéle éclairé du respectable Magistrat, qui préside à notre Littérature, par la sage proscription de tous les Livres frivoles. Plaise au Ciel, que nous ayons en leur place des Histoires intéressantes & fidéles, où la vérité soit moins, s'il se peut, mal traitée, que la vraisemblance & le bon sens ne l'ont été dans tant de Romans informes, dont nous sommes heureusement délivrés.

Pour revenir à l'*Histoire de Scipion*, qui vient de paroître, on trouve à la tête une belle Epitre Dédicatoire au Roi, suivie d'une Préface qui pouroit être comparée à celle de la *Guerre Jugurthine* par Saluste. Pour ce qui est du corps de l'Histoire, dont le sujet est si connu & si grand, il paroît qu'elle a été écrite avec tout le soin dont l'Auteur est capable. Mais on sent que son talent n'est pas un talent assez exercé. Son stile semble quelquefois dur & contraint; & il lui arrive de tom-

per assez souvent dans des fautes de Langue, toujours pardonnables dans un premier Ouvrage, & qu'il auroit aisément évitées, s'il eût pris la précaution de communiquer prudemment son travail à des Connoisseurs. Ce que j'en dis, ne doit pas rabaisser considérablement aux yeux des personnes équitables, soit l'ouvrage, soit l'Auteur, dont je crois qu'il y a beaucoup à esperer. Car si l'obligation que j'ai contractée avec le Public, de dire sincerement & honnêtement ce que je pense des Livres nouveaux, ne me permet pas de dissimuler que le style de M. l'Abbé de la Tour est peu correct, je ne puis me dispenser d'ajouter en même-tems, qu'il est facile de devenir bon Grammairien, & d'apprendre à écrire exactement. Mais ce que l'on n'apprend jamais, parce que l'Art ne l'enseigne point, c'est à écrire avec feu, & avec justesse, c'est à peindre & à penser. Il me semble donc que, quoique l'Auteur blesse assez souvent les regles & les usages de la Langue, il a néanmoins une façon d'écrire, qui supose de l'esprit, & même du génie. On lui trouve les qualités principales de l'Historien. Il raconte les faits avec

beaucoup d'ordre, de netteté & de fidélité, & il ne les orne point de circonſtances romaneſques : il n'exagere ni les vertus, ni les vices; & loin de prendre plaiſir à habiller ſes Heros à la Françoiſe, il repréſente par tout les mœurs antiques, & ne s'écarte jamais de Tite-Live, ni de Polybe. Il les ſuit même juſque dans leurs harangues directes, auſquelles il ſe garde bien de ſubſtituer des Amplifications de Rhétorique : il a plûtôt ſoin de les abreger. Je voudrois qu'il eût également imité les Anciens dans la ſimplicité naturelle de leurs tranſitions; qu'il ſe fût abſtenu de reflexions inutiles, qu'il ne ſe fût jamais ſervi que de termes propres, qu'il eût fui les circonlocutions, & qu'il eût été un peu plus ami de la préciſion. Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur eſt venu à bout de donner une haute idée de ſon Héros, dont les vertus admirables & les actions immortelles ne pourront jamais être rabaiſſées, parce qu'elles prétent par elles-mêmes de la force & de l'élevation à celui qui les écrit.

M. de la Tour, dans ſon Epître Dedicatoire dit que Scipion vainquit partout Annibal, qu'il lui arracha tous ſes

Lauriers, *& qu'il lui enleva jusqu'au nom de sa patrie*. Cette pensée n'est pas juste. Est-ce qu'Annibal vaincu par Scipion cessa d'être *Africain*? Lui fut-il deffendu de se dire d'Afrique après sa défaite? Scipion ne lui enleva donc point le nom de sa Patrie; mais ce nom devint dans la suite pour Scipion un surnom glorieux. Si la pensée de M. D. L. T. est vraye, il faudra donc dire aussi que L. Corn. Scipion frere de celui dont il s'agit, & surnommé l'*Asiatique*, enleva à Antiochus jusqu'à son nom. Car Antiochus qu'il défit, étoit un Roi Asiatique.

Il me semble que l'Auteur auroit dû suivre l'interprétation du Chevalier Follard, par raport au mouvement de l'armée Romaine avant la bataille d'*Elinge*. Il est évident que le sens qu'il a suivi est faux. Mais comme il a rapporté à la marge cette interprétation si juste, & si naturelle, le Lecteur n'est point trompé.

Il y a deux Scipions, surnommés chacun l'*Africain*. Le titre du Livre de M. l'Abbé de la Tour n'annonce pas plûtôt l'un que l'autre. Le premier est appellé *Major* par les Historiens, & l'autre *Junior*. D'autres les distinguent par les noms de *Superior* &

Posterior. Tous deux ont été de grands hommes de guerre. *Duo fulmina belli Scipiades*, dit Virgile.

Pourquoi l'Auteur s'est-il borné à Polybe & à Tite-Live, & n'a-t'il rien emprunté de quelques autres Ecrivains de l'Antiquité, qui ont parlé de Scipion, & qui auroient pu lui fournir des faits, concernant sa personne & sa vie particuliere? En ne consultant que les Histoires générales, tant anciennes que modernes, il n'a employé dans son Ouvrage que des faits publics & connus de tout le monde. Il est néanmoins agréable de les trouver fidelement rassemblés, comme ils le sont ici. L'Auteur ne cite ni Denys d'Halicarnasse ni Valere Maxime, qui dans ses exemples raporte des faits particuliers & des Sentences de Scipion l'ancien. Nous avons à la fin des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, traduites par Amyot, une *Vie de Scipion* l'Africain, traduite du Latin par Charle de l'Ecluse.

Je suis, &c. *Ce* 12. *Juillet* 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre 195.

Pag. 353. *lig.* 25. Chefs, *lisez*, Chef.
Pag. 354. *lig.* 15. comme, *lisez*, come.
Pag. 355. *lig.* 15. fiero, *lisez*, fiera.
Ibid. lig. 29 Tante, *lisez*, tente.
Pag. 358. *lig.* 31. l'Impression, *ajoutés*, pag. 29.
Lettre 176. Pag. 4 *lig.* 21. Pere, *lisez*, le Pere.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXCVIII.

JE vous fais part quelquefois, Monſieur, des Ouvrages qui me ſont communiqués par des Ecrivains d'un merite diſtingué, perſuadé que vous y gagnez plus, que lorſque je ne vous envoye que mes propres réflexions, où je n'oſe pas toujours exprimer ce que je penſe, quoique je faſſe profeſſion de n'y jamais rien inſérer de contraire à ma penſée, & d'y ſuivre conſtamment les régles les plus exactes de l'équité & de la Critique. Voici une Lettre qu'un des plus beaux eſprits de la France m'a fait l'honneur de m'adreſſer depuis peu, ſur une matiere de Littérature & de goût. J'ai jugé à propos de vous l'envoyer, telle que je l'ai reçûë.

LETTRE de M. LE FRANC, Avocat Général de la Cour des Aides de Montauban, *à M. l'Abbé D. F.*

SUR L'HYMNE DE VENUS,

Cras amet qui numquam amavit &c. : Contenant quelques autres Réflexions.

J'Ai lû, Monsieur, depuis quelques jours un volume imprimé l'année passée à Amsterdam, chez François Changuion. C'est un Recüeil de plusieurs morceaux de Littérature, attribués à un homme * distingué par son esprit & par son sçavoir, autant que par la magistrature dont il occupe une des premieres places. J'ai trouvé dans ce Recüeil une Dissertation ingénieuse & recherchée sur le *Pervigilium Veneris*, Ouvrage célébre, qui a exercé tant de sçavans Commentateurs. Oserai-je vous dire, Monsieur, que je n'ai jamais été fort prévenu en faveur de ce reste de l'Antiquité ? M. le P. B. lui-même ne paroît pas l'estimer davantage, du moins quand il considere cette Piéce telle qu'on la lit dans les anciens Manuscrits, & dans les diffé-

* M. Bouhier Président du Parlement de Dijon.

rentes éditions qu'on en a publiées. Il veut *qu'on reconnoisse que la plus grande partie de ce Poëme se sent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des siècles où fleurissoit l'Eloquence Romaine.* Le Pere S. en porte à peu-près le même jugement, & ne regarde pas moins cet Ouvrage comme un chef-d'œuvre. C'est une façon d'admirer assez singuliere.

Il ne faut que lire avec attention le *Pervigilium*, tel qu'il a été publié jusqu'à present, pour convenir, si l'on est de bonne foi, que c'est une assemblage d'élégance & d'affectation, de délicatesse & de puérilités, d'images naturelles & de figures trop poussées. Je demande si un pareil mélange peut composer un bon Ouvrage. Le sentiment de M. B. qui croit appercevoir dans le même Poëme deux Hymnes de même espéce, dont l'un caracterisé par l'élégance & par la simplicité du style, porte en cela les marques du bon siécle, est aussi séduisant qu'ingénieux; il prouve tout au moins que ce Magistrat démêle aisément les traits de la véritable Antiquité. Je m'en rapporte aux Connoisseurs. Il est certain, que ces deux Hymnes, lûs dans l'ordre que leur a donné M. le P. B. font deux Poë-

mes d'un ſtyle tout oppoſé, & dont il eſt impoſſible de ne pas ſentir la différence, pour peu que l'on ſoit verſé dans la lecture des Poëtes Latins. S'il faut les confondre enſemble, ce ſera tout au plus un ouvrage d'eſprit, mais un mauvais Poëme. Si vous en ſéparez les 22 vers choiſis par M. le P. B. cette petite partie du *Pervigilium* peut paroître à la vérité digne des bons ſiécles de Rome; mais je me reſerve encore de lui conteſter ſon mérite par un autre endroit.

Je ne vous parle point de la forme extraordinaire, que le *Pervigilium* a reçûë dans les mains du Pere S. Il faut avoüer que la traduction Françoiſe qu'il en a faite eſt élégante, vive, & poëtique. Mais ce n'eſt plus la Traduction de l'ancien Hymne de Venus. C'eſt un Poëme compoſé par le Commentateur. Nouvel ordre dans l'arrangement des ſtrophes; ſuppreſſion des unes, changement des autres; vous reconnoiſſez la main hardie qui a refondu Horace. Le *Pervigilium* n'a pas été mieux traité que le *Carmen ſæculare*. * C'eſt dommage que le Pere S. ait

* La belle Ode d'Horace, connuë ſous le titre de *Carmen ſæculare pro imperii incolumitate*, n'a-

donné dans ces bizarreries. Poëte lui-même, il étoit plus en état qu'un autre de traduire & de commenter Horace. On ne peut même disconvenir que sa traduction ne soit la seule, où l'on trouve une partie de l'enthousiasme & de la force qui caracterisent l'Original.

Pour revenir au *Pervigilium*, pris dans toute l'étenduë que lui donnent les anciens Manuscrits, (Si vous en exceptez celui de M. Latin Conseiller au Parlement de Dijon (ou reduit au petit nombre de vers que lui donne M. le P. B. conformément au Manuscrit dont il parle dans ses notes, je m'étonne qu'au lieu de s'amuser à chercher l'Auteur de cet Ouvrage, à fixer le tems où il a été composé, à retablir les vers tronqués, ou transposés, je m'étonne, dis-je, qu'on n'ait pas reconnu tout d'un coup que l'idée de ce Poëme étoit prise d'un des plus beaux endroits de Virgile, dont l'Auteur, quel qu'il soit, a copié litteralement les pensées & les ex-

voit été composée jusqu'à present que de 19 strophes de vers saphiques. Le P. S. a fort étendu ce Poëme, & y a joint plusieurs strophes prises dans quatre ou cinq Odes différentes. Il l'a divisé en Prologue, Récits, Epilogue, Chœurs de filles, Chœurs de garçons. Le Poëme seculaire est devenu un Opera Latin.

preſſions. Si l'Hymne de Venus avoit été compoſé, dans un tems antérieur à celui de Virgile, on pourroit faire à ce grand Poëte le même reproche que je fais aujourd'hui au Plagiaire inconnu. Mais on convient généralement que le *Pervigilium* a été fait après le regne d'Auguſte. Le ſentiment de ceux qui attribuent ce petit Poëme à Catulle eſt abſurde. Il eſt vrai que Virgile ne s'eſt pas fait un ſcrupule d'emprunter des expreſſions, & même des vers entiers d'Ennius & de Lucrece; mais cela n'a jamais été au point de copier ſervilement une longue ſuite de vers, & d'idées. Et quand il ne ſeroit pas démontré que le *Pervigilium* eſt poſtérieur au ſiécle d'Auguſte, il ne faut que le comparer avec les vers de Virgile, qui renferment les plus belles images de ce petit Poëme, pour être perſuadé que l'Auteur de l'*Enéïde* n'eſt point le plagiaire de l'*Hymne de Venus.* Voici les magnifiques vers dont il eſt évident que le *Pervigilium* a été, pour ainſi dire, extrait. Ceux qui aiment la belle, la véritable Poëſie, & qui peut-être n'ont pas des idées bien fraiches de Virgile, ſeront charmés de les retrouver ici : ils ſont du ſecond Livre des Géorgiques.

Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt.
Tum Pater Omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager, Zephirique tepentibus auris
Laxant arva sinus : superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere : nec metuit surgentes pampinus austros,
Aut actum cælo magnis aquilonibus imbrem;
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.
Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim; Ver illud erat, Ver magnus agebat
Orbis, & Hybernis parcebant flatibus euri,
Cum primæ lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ sylvis, & sydera cælo.

Quelle pompe ! quelle douceur ! quelle harmonie ! Il n'est pas possible de lire ces vers, sans être pénétré soi-même de ce feu divin, qu'un grand Poëte communique à ceux qui lisent ses Ouvrages. Je prie le Lecteur curieux de confronter tout ce morceau des *Géorgiques* avec le *Pervigilium*. Il reconnoîtra du premier coup d'œil que les idées de Virgile sont répanduës dans l'*Hymne de Venus*, & qu'elles ont été le moule de ce petit Poëme. C'est une description des effets que le printems produit sur la nature. Le Printems est la saison de l'amour; tout s'anime; tout

ſe reproduit; les hommes, les plantes, les animaux. Je dois avertir que j'ai ſuivi la Leçon de M. le P. B. comme la plus naturelle. Il a parfaitement bien entendu le Texte ; il l'a rétabli dans plûſieurs endroits d'une maniere ſimple, & qui n'a rien des raiſonnemens forcés du P. S. Au ſurplus, je n'adopte point la diviſion qu'il fait de ce Poëme en deux Hymnes. Je prens indifferemment les vers du commencement, du milieu, & de la fin, pour ſuivre l'ordre de ceux que j'ai extraits des *Géorgiques*, & pour faire voir que les idées de Virgile regnent d'un bout à l'autre dans le *Pervigilium.*

Vere concordant amores, vere nubunt alites. . . .
Rura venerem ſentiunt . . . .
Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus ;
Quiſque tutus, quo tuetur, conjugali fœdere.
Subter umbras, cum maritis, ecce balantum greges ;
Et canoras non tacere diva juſſit alites,
Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt. . .

PERVIG.

Avia tum reſonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.

VIRG.

Cras erit quo primus Æther copularit nuptias.
Ut pater totis crearet Vernus annum nubibus,
In ſinum maritus imber fluxit almæ conjugis,
Unde fœtus mixtus omnes aleret magno corpore.

PERVIG.

Tum Pater Omnipotens fœcundis imbribus Æther

Conjugis in gremium læta descendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
VIRG.

Non seulement ce sont les mêmes idées mais encore les mêmes mots, les mêmes expressions. L'Auteur inconnu n'a fait que changer la mesure.

Ipsa gemmeis purpurantem pingit annu floribbus.
Ipsa surgentes papillas de favoni spiritu
Urget in nodos rubentes, ipsa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit, spargit humentes aquas.
Lacrymæ micant trementes de caduco pondere.
Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.
PERVIG.

Parturit almus ager; zephirique tepentibus auris
Laxant arva sinus, superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere: nec metuit surgentes pampinus austros....
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.
VIRG.

Ver novum, ver jam canorum, vere natus orbis est.
PERVIG.

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies aliumve habuisse tenorem
Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis....
VIRG.

Que diroit-on d'un Poëte François, qui ne déguiseroit pas mieux ses larcins, & qui composeroit un Poëme entier de pensées, d'expressions, & d'hémistiches, tirez d'un Poëte célébre, de Racine, par exemple, ou

de tel autre qu'il vous plaira d'imaginer ? Il éprouveroit certainement l'avanture du Pauvre Ménage, dont la fameuſe Eglogue, intitulée *Chriſtine*, ſe trouva réduite aux points & aux virgules, par la cauſticité d'un mauvais plaiſant, qui avoit de la mémoire. Il faut convenir d'ailleurs, que les vers & les idées de Virgile ont reçû de l'Auteur du *Pervigilium* un air d'aprêt, de contrainte, d'emphaſe, de métaphore, & tous ces faux brillans, qui ne ſentent rien moins que la noble & ſublime ſimplicité de l'Auteur des *Géorgiques*. C'eſt le mariage du Ciel & de la Terre, du ſang de Celus avec l'écume de la Mer, du Zephir avec la Roſée, de la Roſée avec les Fleurs, du ſang d'Adonis avec les baiſers de Venus. Tout eſt mariage dans cette Piéce; c'eſt la figure favorite de l'Auteur. Chacun de ces traits peut être agréable en ſoi, mais la répétition les rend faſtidieux. Virgile n'a employé cette figure qu'une fois; & il l'exprime dans trois vers pleins de force, d'élégance, & de Poëſie. *Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther*... Il paſſe rapidement à d'autres images. Les génies féconds prodiguent les penſées; les eſprits médiocres les retournent.

Je me ſuis haſardé de traduire les

Vers de Virgile. Je n'ai pû me refuser à l'espece d'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré.

C'est l'aimable Printems, dont l'heureuse influence
Des Corps inanimés échauffe la substance.
C'est alors que le Ciel répand tous ses trésors :
Ses eaux percent la terre ; humectent ses ressorts ;
Et ranimant les fruits, dont la seve est tarie,
Pénétrent chaque germe, & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiseaux dans les bois
De l'instinct amoureux suivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine est arrosée,
Le Zephir sur les fleurs agite la rosée ;
L'Horizon brille aux yeux d'un feu pur & vermeil,
Le gazon s'embellit des regards du Soleil.
Sur ce riche côteau la vigne renaissante
Promet à nos desirs une Automne abondante
Et le pampre ne craint pour ses tendres bourgeons
Ni les torrens du Ciel, ni les froids Aquilons
De l'Univers naissant le Printems est l'image ;
Il ne cessa jamais durant le premier âge ;
Il anima les Cieux, & la Terre, & les Flots
Quand l'univers sortit des gouffres du Cahos :
Les habitans de l'Air, & le peuple de l'Onde,
Ressentirent soudain sa présence féconde ;
L'homme fut ébloui de son propre séjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Cette derniere pensée n'est pas formellement dans le Texte du Poëte Latin ;

mais j'ai crû l'appercevoir dans ce vers *Ferrea progenies duris caput extulit arvis.* Virgile, au milieu de la description la plus riante, a voulu faire sentir que l'homme étoit né pour être malheureux. Ce grand Poëte pense toujours, même dans les endroits qui semblent n'être faits que pour les mots. Il est plein d'idées, de réflexions, & de Philosophie. Quelle élégance! quelle noblesse! quelle aménité de style! La Lecture des *Géorgiques* est un véritable enchantement. N'eût-on qu'un goût médiocre pour la Poësie Latine, on seroit continuellement attaché sur cet admirable Ouvrage; & je me fais un honneur d'avoüer que je lui rends tous les jours les mêmes hommages, qu'Arsilas rendoit à l'*Iliade* & à l'*Odyssée.*

Avec cette façon de penser ne suis-je pas en droit d'accuser d'injustice ceux qui ont prétendu que j'avois mal parlé de Virgile dans la Préface de *Didon*? Je n'ai point encore encensé ses défauts, & il en a de grands. Ce que j'ai dit de ses caracteres, est fondé sur le sentiment général; ils sont presque tous manqués, ou défectueux dans leur principe. Les Héros d'Homere sont bien differens. Quelle variété dans ses personnages! Ils vous occupent depuis le commencement du Poëme jus-

qu'à la fin. C'est le superbe Agamemnon, le sage Nestor, l'implacable Achille, le prudent Ulysse, l'intrepide Dioméde, l'impétueux Ajax ; chacun d'eux jouë un rôle considérable, & soutenu. Passez-vous chez les Troyens? Helene, Priam, Andromaque, Hector, Paris, Ænée, Antenor, ont un caractere particulier & distinctif. Les Princes étrangers, Venus au secours de Troye ont aussi le leur. Sarpedon, Glaucus &c, . . . ne ressemblent ni aux Grecs, ni aux Troyens. Mais c'est trop s'étendre sur une vérité reconnuë. Non seulement Homere l'emporte de beaucoup sur Virgile dans l'art des caracteres ; mais j'ose avancer que le Poëte Latin a totalement manqué cette partie de son Poëme. Il falloit bien qu'il y eût des défauts dans ses Ouvrages. N'étoit-il pas homme? Il a payé comme les autres son tribut d'imperfection. M. de Turenne perdit par sa faute, comme il l'avoüoit lui-même, la bataille de Réthel, & celle de Mariandal. En est-il moins un des plus grands Capitaines qu'il y ait eû, s'il n'a été le plus grand? La Critique n'exclud point l'admiration ; elle en est au contraire la regle & la mesure. Le dernier siécle, tout éclairé qu'il a été, se ressentoit encore du pédantisme

qui avoit infecté les précédens. Trouver un défaut dans Homere ou dans Virgile, étoit un crime de *Leze-Antiquité*. Je ne parle point de ces Détracteurs publics de la gloire des Anciens. Leurs Ouvrages ont fait plus de tort aux Modernes, qu'ils n'ont diminué la réputation de Rome, & d'Athénes. Tout homme qui oseroit combattre le mérite d'Homere, de Virgile, de Démosthéne, de Cicéron &c, ... seroit plus dépourvû de goût, & plus outré dans son sentiment, que celui qui soutiendroit qu'il n'y a pas un seul vers d'Homere, où l'on ne doive sentir beaucoup de force, de grace, & d'harmouie. Mais je voudrois qu'il fût permis de remarquer les défauts d'un Auteur, qui a écrit il y a deux mille ans, sans courir aucun risque pour son honneur ou pour sa réputation ; & qu'on ne fût pas abandonné à l'indignation du peuple Grec & Latin, si on avoit le malheur de trouver des répétitions dans l'*Iliade*, ou des longueurs dans l'*Enéide*. Je sçais que certains esprits sont inflexibles. On auroit beau dire, par exemple, de la meilleure foi du monde à Madame Dacier : *j'admire Homere ; je le regarde comme le Poëte le plus fécond, le plus sublime, le plus sçavant qu'il y ait jamais*

tû ; mais il n'est pas sans défauts. A ce seul mot de défaut elle frémira, elle vous traîtera d'ignorant, & d'homme sans goût, peut-être même de sacrilege. Il en est des Commentateurs comme des faiseurs d'Oraisons funébres. Tout est grand dans le Personnage dont on fait le Panégirique : tout est admirable dans un Auteur dont on fait le Commentaire.

Jamais selon moi dispute n'a été plus mal fondée, & j'oserai dire plus mal entenduë, que celle qui a été agitée si long-tems touchant les Anciens & les Modernes. M. de Fontenelle a écrit la-dessus * avec autant d'esprit que de solidité. Il n'a point embrassé de querelle particuliere ; mais il a pris le parti de la raison.

L'injustice des hommes se répand sur tout & sur les matieres d'esprit autant que sur les choses les plus importantes. On a fait un crime à l'Auteur de la *Henriade* d'avoir critiqué, dans le Temple du Goût, Corneille, & Racine. Eh pourquoi ne les auroit-il pas critiqués ? Leurs Ouvrages sont-ils sans imperfections? *Cinna* & *Athalie* sont les deux chef-d'œuvres du Théatre ; mais *Agesilas* est une mauvaise piéce, &

* Digression sur les Anciens & sur les Modernes.

quelques perſonnages de Racine ſont froids. Tout le monde ne penſe-t'il pas de même ? Il ſemble que le Public, pour être équitable, ne devroit faire éclater ſa mauvaiſe humeur que contre ceux qui heurtent de front ſes ſentimens. Ne dit-on pas tous les jours que Moliere, ce grand homme qui ſera toujours le premier des Poëtes Comiques, a fait de fort méchantes Comedies.

La vérité n'eſt-elle faite que pour les converſations ? N'oſera-t'on jamais la confier au papier ? A Dieu ne plaiſe que je confonde avec l'amour de la vérité cette paſſion déſordonnée pour la ſatyre, cette médiſance éternelle qui paſſe du diſcours dans les écrits, en un mot cette rage mordante, qui attaque indifféremment les mœurs, & les actions, comme les talens, & les Ouvrages. S'il étoit permis de ſe citer ſoi-même, je rappellerois ce que j'ai dit en vers *, des Libelles diffamatoires. C'eſt un genre que les loix ont proſcrit de tout tems, & qu'on ne ſçauroit punir avec trop de rigueur dans un état bien policé. Mais j'eſpere au moins qu'on ne comprendra pas dans la définition des Libelles diffamatoires les ſen-

* Adieux de Mars, Scene 5.

timens critiques, qui peuvent échaper quelquefois à un honnête homme en parlant d'un Auteur Grec ou Latin. Ce n'eſt point une mauvaiſe plaiſanterie ; je ſuis perſuadé que Meſſieurs Peraut & de la Motte auroient été cruellement punis de tous leurs blaſphêmes, ſi on les avoit abandonnés à un Tribunal composé de Commiſſaires tels que *Heinſius*, *Gronovius*, *Gonzalius*, *Dauſquius*, *Barthius*, *Burmannus* &c.... Je ne ſçais même ſi Madame Dacier, malgré la douceur d'un ſexe qui n'eſt point fait pour la cruauté, n'auroit pas été plus infléxible que douze Commentateurs Allemans.

Me fera-t'on encore un crime de la façon cavaliere, dont je traite les opinions de Littérature, & ne quittera-t'on jamais le ſtyle ſerieux, & ſouvent plein d'aigreur, avec lequel on diſpute ſur le mérite des Ecrivains ? Les ſentimens des prétendus Connoiſſeurs ſont ſi bizarres, ils avancent de ſi étonnans paradoxes, ſur tout en matiere de goût, qu'on apprend tous les jours à n'être ſurpris de rien, & à ne ſçavoir pas mauvais gré à un homme de l'idée la plus extravagante. Ceux qui ſont ſi faciles pour les autres, devroient éprouver la même indulgence. Paſſons-nous

mutuellement nos erreurs, & ne nous accablons pas d'invectives pour la gloire des morts. Occupons tranquillement le terrain qu'ils nous ont laissé. Pensons pour nous-mêmes : quelle folie de vouloir penser pour ceux qui nous ont précedé. Je sens que le serieux me gagne. Je finis par la Morale, après avoir commencé par un Commentaire. C'est assez de l'un des deux, pour ennuyer son Lecteur. Je sçais que c'est un mal irréparable : mais je cherchois depuis long-tems une occasion d'expliquer mes sentimens sur Virgile, & de me plaindre du reproche injuste qu'on m'a fait, d'avoir parlé avec irréverence d'un Poëte, dont je suis l'admirateur passionné.

Ode nouvelle de M. Rousseau.

Vous avez sçû la paralysie dangereuse, qui a attaqué M. Rousseau au commencement de cette année : que la Capitale du Brabant, qui a la gloire de le posseder, en parut allarmée, & que tout ce qu'il y a de plus grand à la Cour de Bruxelles, donna des marques sensibles de son zele & de son attachement pour le Poëte illustre, dont la vie étoit en danger. Une insomnie opiniâtre, causée par sa maladie, lui fit faire dans ces tristes circonstances une Ode sur ce su-

jet : travail qui n'étoit aſſurément guéres propre à rendre le ſommeil au malade, mais qui, ſi on l'en croit, ſervit au moins à charmer ſon ennui. Il nous apprend dans un avis, qui eſt à la tête de cette Ode imprimée, qu'il ne lui reſte plus aujourd'hui de ſa maladie que *le ſouvenir reconnoiſſant des illuſtres bontés qui lui ont été témoignées à cette occaſion.* La Piéce eſt adreſſée à M. le Comte de Lannoy Gouverneur de Bruxelles, l'Ami & le Mécene du Poëte : honneur reciproque. Je vous en citerai quelques Strophes, qui me paroiſſent fort belles.

Près de ma derniere Aurore,
Envain dit-on que les cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promeſſe imaginaire !
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, celeſte flambeau,
De ta lumiere ſuprême,
Quand la moitié de moi-même
Eſt déja dans le tombeau ?

Acheve donc ton ouvrage ;
Viens, ô favorable mort
De ce caduque aſſemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup, où je t'invite,
Permets que mon corps s'acquitte
De ce qu'il doit au Cercüeil,
Et que mon ame y revoque
Cette conſtance équivoque,
Dont la douleur eſt l'écüeil.

L'ombre de Malherbe apparoît au Poëte, & lui parle ainsi.

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abattu?
Que t'ont servi nos études,
Qu'as-tu fait de ta vertu;
Toi, qui, Disciple d'Horace,
Par les Nymphes du Parnasse
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois, sur ces espérances
Contre toutes les souffrances,
T'être fait un sûr abri?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fleaux, tirés
De la boëte de Pandore,
Se sont du monde emparés;
Que l'ordre de la nature
Soûmet la pourpre & la bure
Aux mêmes sujets de pleurs,
Et que tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs?

Malherbe lui dit ensuite, que l'Humanité est condamnée à deux sortes de supplices, aux douleurs du Corps & à celles de l'Ame.

Quelle fievre plus cruelle
Que ces mortels déplaisirs,
Quand la fortune infidelle
Vient traverser ses desirs?

En tout Païs, en tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas:
Dans le sein des Grandeurs même
Le Sceptre & le Diadéme
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice
Où l'exposent tous les jours
L'imposture & la malice
Que farde l'Art du discours;
Quand elle voit à sa place
L'hypocrisie & l'audace
Triompher de leurs larcins,
Et sa timide innocence,
Sans ressource & sans défense,
Livrée à ses assassins?

Si donc par des Loix certaines
L'Ame, & le Corps son rempart,
Ont leurs plaisirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part;
N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'Ame
Le Corps seul fasse les frais?

Quoique cette Ode philosophique n'ait pas le mérite de tant de chefd'œuvres de M. Rousseau, on peut dire cependant qu'elle porte l'empreinte de son génie, & qu'elle est digne de son âge & de son caractere. N'est-ce pas une espéce de prodige, qu'accablé par la maladie,

son esprit ait eu assez de vigueur pour enfanter un Ouvrage, que plusieurs de nos Poëtes modernes se pouroient glorifier d'avoir fait en santé?

Livre de M. Mouhy.

M. le Ch. de Mouhy, dont la plume si féconde a paru stérile depuis quelques tems, vient enfin de publier un petit Ouvrage, d'un genre bien différent de ceux qui ont jusqu'ici formé sa réputation. A la tête de celui-ci est une Préface, où il tâche de justifier ses premiers travaux : il y fait entendre d'une maniere fort touchante, qu'il est une des principales victimes de la funeste proscription des Romans. » Ce n'est point » à moi, dit-il, à raisonner sur cette » matiere ; il me convient de garder » un respectueux silence, & de tacher » de me mettre au ton où on me veut... » L'Ouvrage que je donne aujourd'hui, » est une preuve de ma soumission. « Cet Ouvrage est intitulé, *Nouveaux motifs de conversion, à l'usage des gens du Monde.* L'Auteur fait sentir une espéce d'Analogie entre ce Livre, & ceux qu'il a publiés jusqu'ici. Ses Romans, selon lui, étoient *une maniere de moraliser*, & de porter dans le cœur les semences du sentiment, & de l'honneur. Avec les mêmes vûës, il a recours au-

jourd'hui à une autre fiction, qui est celle du Dialogue; Il établit d'abord un lieu où la Scene se passe, & il y joint des Sommaires qu'il appelle des *Intermédes*; tout cela, dit-il, dans le dessein d'exciter les hommes à la pratique de la vertu, esperant par ce moïen que *sa Morale sera lûë de toute la jeunesse.* Il s'agit d'une morale Chrétienne & des plus édifiantes : ce qui a fait dire à M. l'Abbé du Resnel dans son Approbation, *qu'il croit que le public aplaudira aux bonnes intentions de l'Auteur.*

Nous ne parlerons que du premier entretien entre le Marquis & le Duc, qui sont les deux Interlocuteurs de ces Dialogues. Le Duc, solitaire & plongé dans une profonde réverie, est abordé par le Marquis, qui lui en demande le sujet; & pour le sçavoir, il lui fait un grand nombre de questions inutiles, sans toucher au but. Voici une de ces questions, au sujet de l'inquiétude de M. le Duc. » Ce sera sans doute, lui dit-» il, une affaire domestique. Je me sou-» viens que Mademoiselle votre fille » montroit autrefois du dégoût pour *la* » *Robe*; s'obstineroit-elle à ne vouloir » point épouser *ce riche Financier que* » *vous lui destiniez?* vous avez peut-» être découvert quelque inclination

» ſecrette, qui s'opoſe à un mariage
» ſi *raiſonnable* &c. » Cependant le vrai ſujet de la rêverie du Duc, eſt, qu'il médite le projet de ſa converſion. Mais ne croiriez-vous pas plûtôt que ce Duc ſeroit devenu hypocondriaque, en voyant qu'on ſuppoſe ici qu'il veut marier ſa fille *à un riche Financier* qu'elle *s'obſtine* à refuſer, ayant d'ailleurs *du dégoût pour la Robe*. Un Duc, qui deſtine ſa fille à un homme de Finance, a-t'il la tête bien ſaine, & l'exemple de ſa converſion eſt-il bien propre à faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des gens du monde, qui liront le Livre de M. le Chevalier de Mouhi ?

Quoiqu'il paroiſſe dans ſa Préface avoir renoncé aux Romans, on ne laiſſe pas de trouver à la fin de ſon Livre, après ſes élegantes *Stances pour le Vendredi Saint*, un Catalogue complet de toutes ſes Oeuvres imprimées à Paris, & la Liſte de celles qui s'impriment *actuellement* en Hollande : entr'autres, les quatre dernieres Parties de *Lamekis*; les avantures de la *Païſanne parvenuë* en douze parties; les cinq dernieres parties du *Mentor à la mode*; les trois dernieres parties *des Mémoires poſthumes du Comte D. B.* (à Londres) l'*Art de la Toilette*, ou *les ſecrets du viſage:* enfin *les mille & une faveurs en ſix Tomes.*

Je ſuis, &c. *Ce 16. Juillet 1738.*

A PARIS chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXCIX.

Divers Ecrits de M. le Bœuf.

SI les détails historiques, Monsieur, qui concernent l'Histoire ancienne, ou l'Histoire étrangere, sont assez indiférens pour la plûpart des hommes, il n'en est pas ainsi des faits qui regardent leur patrie. Je ne trouve point de parens dans l'Histoire Romaine, disoit Madame de Sevigné, & je me contente de la sçavoir en gros. Elle n'auroit pas dit la même chose à l'égard de l'Histoire de France. En effet, tout y est intéressant pour un François ; aussi je sçai plus de gré au R. P. de Montfaucon de ses *Monumens de la Monarchie Françoise*, que de toute son *Antiquité expliquée*, quelque mérite qu'ait ce dernier Ouvrage. Les sçavantes recherches de M. l'Abbé le Bœuf, par ra-

port à certains points obscurs de notre Histoire, sont donc de vrais services qu'il nous rend ; elles piquent également la curiosité du citoyen & de l'homme de Lettres. Pour en donner quelque idée, je m'en vais parcourir légerement les diférentes *Dissertations*, dont il vient de publier un Recüeil en 2 vol. in 12 chez Barois, sous ce titre: *Recüeil de divers écrits, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de France, & de suplément à la notice des Gaules.*

PREMIERE DISSERTATION

Sur la Bataille de Château-Meillan.

L'an 583, le Roi Chilperic donna une bataille dans le Berri près d'un lieu apellé par Grégoire de Tours, *Castrum Mediolanense.* Aimoin Moine de Fleuri sur Loire (supose que ce ne soient pas ses Continuateurs) en raportant le fait, a ajouté aux mots *Castrum Mediolanense* de Grégoire de Tours, ces autres mots, *quod nunc Magdunum dicitur*, c'est-à-dire *Meun sur Yévre.* Tous ceux qui ont écrit depuis Aimoin, Auteur de la fin du X siécle, trouvant dans son Histoire l'explication du passage de Grégoire de Tours, l'ont adoptée. Le P. le Cointe, M. de Valois, Dom Ruinard ont em-

braſſé l'erreur. Pour le P. Daniel il eſt tombé dans une plus grande : il a crû que *Caſtrum Mediolanenſe* étoit Melun. Ainſi il fait donner a dix lieuës de Paris une bataille,qui s'eſt réellement donnée à plus de 50 lieuës de cette Capitale.

M. le Bœuf démontre que *Caſtrum Mediolanenſe* n'eſt point *Magdunum* , Meun ſur Yévre , 1°. par la diférence qui ſe trouve entre les piéces de Monnoyes des Seigneurs de Chateau - Meillant , qu'il ſoutient être le *Caſtrum Mediolalanenſe* de l'Hiſtoire Turonique, & celle des Seigneurs de Meun ſur Yévre , apellé de tout tems *Magdunum.* 2°. Par deux Martyrologes , l'un d'environ 600 ans, & l'autre de plus de 400. Ces Martyrologes font mention d'un St. Genés Martyr , honoré dans un endroit du Diocéſe de Bourges , apellé *Caſtrum Mediolanum.* Il s'enſuit manifeſtement que le lieu , où l'on trouve aujourd'hui le culte particulier de S.Genés Martyr, établi, doit être le vrai *Caſtrum Mediolanum* , marqué ſur les piéces de monnoye. Le culte de ce Saint n'eſt point établi à Meun ſur Yévre; on ne découvre aucun veſtige, qui faſſe ſoupçonner qu'il y ait jamais été. Au contraire il eſt ſi bien établi à Château - Meillant , que l'Egliſe qui eſt ancienne , porte le

nom de S. Genés. Donc, &c.

SECONDE DISSERTATION,

Sur le pays des Amognes, en Nivernois.

L'Auteur fait voir d'abord qu'Adrien de Valois s'eſt mépris dans ſon *Notitia Galliarum*, en confondant ce pays avec un autre de la Province Sequanoiſe ; & il en prouve la diſtinction par l'autorité de Coquille, qui place le *Pagus Amonienſis* dans le Nivernois, & par deux textes de chartres très anciennes, qui font voir incidemment contre Coquille, qu'il a trop borné l'étenduë du pays des *Amognes*. Ces deux chartres ſont 1°. le teſtament du Vénérable Vidrad en 271, où il nomme 21 villages de l'Avalonnois, qu'il dit être ſituez dans le Comté des Amognes. 2°. une Chartre de fondation du monaſtére de Corbigni, par Egile Abbé de Flavigni, ſous Charle-le-Chauve. Ce titre porte que Corbigni étoit ſitué dans le Comté des Amognes, & que pour cette raiſon le monaſtere eſt dit autant du pays Avalonnois que du Nivernois. D'où il réſulte, ſelon l'Auteur, que non ſeulement *Pagus Amonienſis* n'eſt pas le même qu'*Amanſus*, mais encore qu'il doit

avoir une étenduë d'environ dix lieuës entre Nevers & Avalon. Il rejette l'opinion des PP. Mabillon & d'Achery, & des Bollandiſtes, qui ont cru, après les deux ſçavans Benedictins, que *Pagus Amonienſis* étoit *Mony* en Brie, & que *Rotagiacum* étoit *Roſay* dans le même pays. Il rejette auſſi le ſentiment du docte Abbé Chatelain, qui a placé *Rotagiacum* en Bourgogne, & il en fixe la ſituation. C'eſt ſelon lui, Roui en Nivernois. J'omets les preuves de détail. Il prétend & fait voir que le pays des *Amognes* comprenoit autrefois preſque toute la partie ſeptentrionale du Nivernois, ou au moins le territoire du Nord-Eſt en grande partie.

TROISIE'ME DISSERTATION

Sur la ſituation de Latiſao.

La Chronique de Frédegaire nomme *Latiſao*, le lieu où ſe donna la bataille de l'an 596, entre Clotaire II. Roi de Soiſſons & de Paris, & Théodebert II. Roi d'Auſtraſie, joint à Thierri II. Roi d'Orléans & de Bourgogne. Le P. Daniel dit qu'on ne connoît plus ce lieu. D. Ruinart dit en général, que ſelon quelques-uns, ce *Latiſao* eſt dans le Diocèſe de Sens. M.

le Bœuf, après avoir refuté l'opinion du Sçavant M. Maillart, établit la sienne, qui est que *Latisao* étoit situé dans le Diocèse de Toul, & que c'est le lieu appellé aujourd'hui *Lifou.* C'est une conjecture appuïée sur des étymologies & sur des preuves de vraisemblance, qui ne forment pas tout à fait une conviction. Il parle ensuite de *Massolacum*, lieu dont il est fait mention, comme d'une Maison Royale, dans l'Histoire de Clotaire II. & de Clovis fils de Dagobert, par Frédegaire Auteur Contemporain. M. le Bœuf prétend que c'est *Maslay*, à une liëu de Sens. Il y a deux *Maslay*, contigus, dont l'un est appellé *Maslay-le-Roi*, preuve qu'il y avoit autrefois là un Palais de Roi, & que c'étoit un territoire Royal. L'Auteur a soin de fortifier son opinion de plusieurs raisons, qui en ce genre sont de quelque poids. Il me semble l'emporter dans ses conjectures sur Adrien de Valois & D. Michel Germain.

QUATRIE'ME DISSERTATION

Sur quelques lieux nommez dans l'ancienne Vie de S. Loup.

Ce sont des *éclaircissemens*, qui peuvent servir à la Topographie des Dio-

cèſes de Troyes & de Langres. L'Auteur s'apuie principalement ſur le Manuſcrit de Vaucelles, & rejette l'autorité du Chartreux Surius, mauvais Compilateur, laquelle néanmoins a fondé, par rapport à la Vie de Saint Loup, ce que Meſſieurs Baillet & de Tillemont en ont écrit, & enſuite la légende du Breviaire de Troyes. Au reſte, le modeſte Auteur reconnoît que ſa critique eſt dûë au P. Vandenboſch. Cependant on eſt obligé à M. le Bœuf de la détermination des lieux, que le Sçavant Jéſuite n'a pû fixer, faute de pouvoir connoître, comme M. le Beuf, un Pays ſi éloigné du ſien. Notre Auteur ne fait point difficulté de contredire le P. Mabillon, qu'il appelle néanmoins avec raiſon le Prince des Antiquaires.

CINQUIE'ME DISSERTATION

Sur la poſition de Latiniacum, *de* Vernum, *&* *de* Litanobriga.

L'Auteur, par rapport au *Latiniacum*, terre Royale, autrefois donnée à l'Abbaye de Saint Denis, contredit D. Felibien, & s'appuye ſur l'Auteur des *Geſtes du Roi Dagobert*, qui place ce lieu dans le Diocèſe de Meaux. Cet-

te fixation eſt conforme à ce qui ſe lit dans la Chartre du Roi Thierri, de l'an 690. M. le Bœuf conclut avec juſteſſe de quelques circonſtances, que c'eſt *Lagny-le-Sec*, à une lieuë du Village de Silly, qui eſt à l'Orient (nommé dans la Chartre *Siliacus*) & non pas *Lagni-Sur-Marne*, comme D. Felibien l'a cru. Au Nord ſe trouve le Village de *Ver*, & la Vallée de *Chailli*, que les plus anciens titres de l'Abbaye de S. Denis, diſent avoir confiné avec le *Latiniacum*. C'eſt à ce Village de *Ver*, que notre Sçavant Auteur place un ancien Palais de nos Rois, appelle *Vernum*, que D. Germain a mis à *Vernueil* ſur Oiſe; & il établit ſon ſentiment avec toute la ſolidité poſſible. Ce qu'il dit ſur l'étymologie de *Chailli*, eſt auſſi fort juſte. Il refute enſuite l'opinion du même D. Germain ſur le *Litanobriga* de l'*Itineraire d'Antonin*, qui dans l'ancien langage Celtique déſignoit un Pont, ou un paſſage dans un marais; & il ſoutient que c'eſt *Pont-l'Evêque*, ou Pontoiſe, près de Noyon. On lit avec plaiſir ce que l'Auteur dit ſur l'étymologie du mot *Bruneau*, à l'occaſion des Chauſſées, qu'on appelle *Chauſſées-Brunéau*. On peut dériver ce nom de la Reine Brunehault.

Jean d'Ypres, Moine de S. Bertin, mort en 1383, eſt le premier Auteur qui ait écrit en Latin *Calecia-Brunechildis.* M. le Bœuf le dérive de *Brun*, racine des anciennes Langues du Nord, qui ſignifioit *dur*, *ſolide.* Ce que je ne crois pas, eſt que le *Clos-Bruneau*, tire de là ſon nom, comme il le prétend. Ce *Clos-Bruneau* exiſtoit-il du tems de ces anciennes Langues?

Sixie'me Dissertation

Sur le lieu de la bataille de Fontenai, *en* 841.

Nithard, petit-fils de Charlemagne, préſent à cette ſanglante Bataille, gagnée par Charle-le-Chauve & Loüis ſon frere, contre Lothaire, en écrivit la Relation deux ans après; on devoit s'en tenir à cet Hiſtorien; cependant il s'eſt formé dans la ſuite des traditions contraires à ce qu'il a écrit. M. le Beuf fait voir l'origine & la fauſſeté de ces traditions, & prouve qu'il faut n'ajouter foi ſur ce point, qu'à l'Hiſtoire de Nithard. Il commence par refuter cinq opinions différentes ſur le lieude la fameuſe bataille dont il s'agit; enſuite il établit la ſienne, en dévelopant toutes les circonſtances de

cette action. On trouve même ici une Carte Géographique des lieux voisins d'Auxerre, nommés dans Nithard au sujet de cette bataille. La vérité de son opinion se manifeste à l'esprit & aux yeux. Cet écrit est très-sçavant & très-solide. La Dissertation s'étend encore à fixer fort clairement le jour de la bataille, contre ce que plusieurs Auteurs ont écrit, & à refuter des traditions populaires sur la cause de cette guerre, attribuée à une éclypse du soleil le 25 Mai 841; ce qu'Audradus Auteur Contemporain, & Corévêque de Sens, a débité serieusement.

Septie'me Dissertation

Sur un point d'Histoire qui concerne l'Eglise de Bayeux.

Il s'agit de S. *Renobert*, Evêque de Bayeux, & du tems que M. Baillet le fait vivre. M. le Bœuf justifie ici le sentiment de ce Sçavant Agiologue, & il discute le tems où ce Saint a vêçu. La question a paru assez importante à D. Mabillon, pour en faire le sujet de quelques-unes de ses Notes Chronologiques. Les Bollandistes, l'Abbé Chatelain, & M. Baillet l'ont depuis agitée, ainsi que differens autres Auteurs,

& tous ont abandonné le *Renobert*, prétendu Succeſſeur d'*Exupére*. Le culte de ce Saint eſt établi en pluſieurs Diocèſes de la France. Cet Ecrit renferme trop de détail d'érudition, pour que je puiſſe vous donner une idée juſte de tout ce qu'il renferme. Je me contenterai de dire, que M. le Bœuf s'attache à démontrer le ſentiment des Bollandiſtes, de Mabillon, de M. Châtelain, de M. Baillet, &c. qui eſt que S. Renobert eſt mort dans le ſeptiéme ſiécle. On conſerve encore aujourd'hui à Bayeux la chaſuble du S. Evêque dans un coffre d'yvoire, ſur lequel eſt une inſcription gravée en caractéres Arabes ou Mahometans. En conſéquence, on a reformé la légende de ce Saint dans le Breviaire d'Auxerre. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette Diſſertation, eſt que l'Auteur fait voir que les anciens noms barbares étoient ſouvent défigurés par ceux qui les rendoient en Latin. Ainſi Saint Renobert, eſt nommé *Ragnobertus*, *Regnobertus*, *Rodobertus* & *Robertus*. C'eſt ce qu'on verra avec bien plus d'étonnement encore dans l'*Hiſtoire des Ducs de Bretagne*, qui va bientôt paroître.

HUITIE'ME DISSERTATION

Sur le Prêtre Honorius.

Honorius, Auteur de differentes petites Collections Historiques, dont on trouve une partie dans le 20e. Tome de la *Bibliothéque des Peres*, a passé jusqu'ici pour un Prêtre de l'Eglise d'Autun. Ainsi l'ont regardé Cave, l'Abbé Dupin, Pez, Launoi, &c. M. l'Abbé le Bœuf en a une autre idée, & il prétend que tous ces Sçavans ont été les dupes de l'Abbé Trithéme, qui le premier a employé le terme d'*Augustodunensis*, en parlant d'Honorius, quoique ce terme ne signifie point exclusivement un homme d'Autun. Sur quoi donc est fondée l'opinion de notre Sçavant Auteur, qui soutient qu'Honorius n'étoit pas même François, mais qu'il étoit Allemand? Est-ce dans quelque ancien Manuscrit qu'il a découvert la véritable patrie de cet Auteur? Non: c'est dans ses Ouvrages même qu'il l'a cherchée, & qu'il croit l'avoir si bien trouvée, qu'il juge que si Honorius eût été François, il n'auroit pas eu *le sens commun*; c'est son expression. Pourquoi cela? C'est qu'Honorius dans

ſes Collections Hiſtoriques, ne parle ni d'Autun, ni de la France, mais toujours de l'Allemagne, de ſes Empereurs, de ſes Princes & de ſes Villes. Donc il étoit Allemand. Mais ne pourroit-on pas en tirer une autre induction ? Ne pourroit-on pas dire, que quoiqu'il fût né à Autun & qu'il fût Prêtre de cette Egliſe, comme on l'a toujours crû, il vêcut en Allemagne, où quelque motif l'avoit attiré ; & que c'eſt pour cela que dans ſes opuſcules Hiſtoriques, il s'étend principalement ſur ce qui regarde ce Pays-là, où il avoit établi ſon ſéjour. Nous avons parmi nous un Ecoſſois, qui a composé l'*Hiſtoire de M. de Turenne*. Un Sçavant de la poſtérité, pourra donc en conclure que cet Auteur étoit né en France. La conſéquence ſera-t'elle juſte ? Mais Honorius paroît dans ſes Ouvrages ignorer certains uſages de l'Egliſe d'Autun, parce qu'en parlant des uſages Ecléſiaſtiques, il ne dit point que quelques-uns d'Autun étoient differens. Mais ce ſilence eſt-il ſans replique ? Etoit-il néceſſaire qu'en parlant des Rites communs, il s'amuſât à détailler des Rites particuliers, dont peut-être il ſe ſouvenoit à peine, ayant été de bonne heure tranſplanté dans un Païs

éloigné ? Au reste, selon notre Differtateur, Honorius pouvoit être natif d'*Augt*, Ville voisine de Bâle en Suisse, aujourd'hui détruite, & appellée autrefois *Augustodunum*. Il pouvoit de même appartenir à l'Eglise d'*Ausbourg*, en Latin *Augusta Vindelicorum*, pour la distinguer d'*Augt*, aussi en Latin *Augusta*. L'Auteur s'objecte à lui-même que le nom d'*Honorius* ne paroît pas un nom Teutonique : il en convient ; mais il prétend que cet Ecrivain ayant souvent affecté un style mystérieux & figuré, il n'est pas étonnant qu'il ait introduit du mystére jusque dans son propre nom. Le Differtateur conjecture qu'il pouroit s'appeller *Eirardus*, & que comme *Eirhard* veut dire *honneur* en Allemand, il latinisa son nom, & s'appella Honorius.

NEUVIE'ME DISSERTATION

Sur deux figures Gauloises, & sur le Cervulus *&* Vetula.

1°. Il s'agit de deux figures anciennes, dont on voit ici la représentation, trouvées près d'Auxerre, & qui sont, au sentiment de l'Auteur, les Dieux Penates de quelque Gaulois. Ce sujet donne occasion de débiter une érudition

fort curieuse sur l'idolâtrie de nos Peres, qui ne laissoit pas encore de regner parmi les paysans de l'Auxerrois à la fin du sixiéme siécle. 2°. Il est question de l'explication d'un Canon du Concile d'Auxerre, vers l'an 580 : *Non licet kal. Januarii Vetulâ aut Cervolo facere.* Qu'est-ce que *Vetula* & *Cervolus*, ou *Cervulus*, dont il est parlé aussi dans un Sermon de S. Eloi. *Nullus*, disoit ce Saint, *in Kal. Jan. nefanda & ridiculosa, Vetulas, aut Cervulos, aut Jotticos faciat.* Le Pere Sirmond s'est trompé lorsqu'il a prétendu qu'il falloit lire *Vitula* dans le Canon du Concile d'Auxerre ; ainsi que le P. Mabillon, qui a soupçonné qu'il pouvoit y avoir eu originairement *Vehicula*, & qu'il seroit question d'un Char, tiré par des hommes transformés en bêtes. Mais M. du Cange, que l'Auteur suit, a soutenu qu'il s'agissoit du déguisement en vieilles femmes. M. le Bœuf fournit plusieurs preuves qu'il faut lire en effet *Vetulâ*, sans rien changer à ce mot. Le *Jotticos* du Sermon de Saint Eloi peut signifier, selon lui, des *Joutes.* On dévine aisément en quoi consistoit l'abomination de cette cérémonie du premier Janvier, parmi les Payens, non-seulement des Gaules,

mais d'Afrique (ainsi qu'il paroît par un Sermon de S. Augustin) & sur-tout par un passage de S. Pacien Evêque de Barcelone, au quatriéme siécle, qui cite la Maxime de Solon, qu'il vaut mieux se taire touchant les grands crimes. *Et tota illa reprehensio dedecoris expressi ac sæpe repetiti non compressisse videatur, sed erudiisse Luxuriam.* Me miserum! Quid ego facinoris admisi? Puto nescierant *cervulum facere, nisi illis reprehendendo monstrassem.* Cependant, selon l'Auteur, l'objet du Canon du Concile d'Auxerre, étoit bien un reste de l'ancienne turpitude du Paganisme; mais ce n'étoient que des extravagances, & non des abominations. M. le Bœuf qui nous rapporte à ce sujet de curieux fragmens d'un ancien Manuscrit de la Bibliothéque de Saint Martial de Limoges, devoit bien les traduire, ou au moins nous en expliquer les termes. Je ne sçai si le *Glossaire* de du Cange y peut suppléer.

Les Piéces suivantes de ce Volume, sont 1°. *la Notice* de deux lieux appellés anciennement *Chora* & *Contraginnum*, sur le nom moderne, desquels M. de Valois s'est trompé dans son *Notitia Galliarum.* 2°. des *Monumens Historiques*, concernant nos Rois du hui-

tiéme & neuviéme ſiécles. Les deux premiers ſur Lothaire & Hugue, fils de Charlemagne. L'Autre ſur l'*apport du corps de S. Corneille à Compiégne*, ſous Charle le Chauve. Le Cantique Latin ſur la mort de l'Abbé Hugue, tué dans uu combat, eſt fort curieux. L'Hiſtoire de la réception du corps de S. Corneille à Compiégne, ne l'eſt pas moins. Elle eſt écrite en Proſe & en Vers par un Auteur du dixiéme ſiécle. Ce I. Tome eſt terminé par l'Hiſtoire du Monaſtere de la Charité-ſur-Loire, tirée d'un Ecrivain du douziéme ſiécle, qui n'a pas encore été imprimé.

Suite des Leçons de Phyſique.

M. de Molieres dans ſa 4e leçon traite du mouvement tant acceléré que retardé, pour expliquer la péſanteur des corps, que M. Newton a cru devoir regarder comme une qualité, dont on ne pouvoit expliquer l'origine. » Le mobile (dit-il) acquiert en tems égaux infiniment petits, des degrez égaux infinement petits de viteſſe, & par conſéquent la péſanteur n'eſt autre choſe » qu'un très-petit degré de viteſſe produit à chaque inſtant dans le mobile, » ſelon des directions perpendiculaires » à la ſurface de la terre ; lequel étant » réiteré une infinité de fois durant un » tems fini, procure au mobile l'acce-

» leration de son mouvement, lorsqu'il
» s'aproche du centre de la terre, & la
» diminution de son mouvement, lors-
» qu'il s'en éloigne, suivant les régles
» du mouvement accéleré & retardé. «
Mais ce qui arrête les Philosophes
sur ce point, est de déterminer la cause
qui peut produire à chaque instant dans
les corps graves cette force accelerati-
ve, ou ce petit degré de vitesse. Avant
de la ramener aux loix mécaniques, M.
de M. tire les conséquences de l'existen-
ce de cet éfet: & ces conséquences sont
les raports des espaces parcourus, des
vitesses & des tems. Après avoir établi
ces régles, il admet les expériences de
Neuton, sçavoir, 1°. que généralement
tous les corps sensibles pris à une égale
distance du centre de la terre, ont une
égale force accelerative; c'est-à-dire,
qu'ils parcourent tous, en tombant de
leur point de repos, un même espace
durant un même tems; sçavoir 15 pieds
en une seconde de tems, 2°. qu'un
globe de liége, ou même le moindre
brin de duvet, se précipite du haut en
bas d'un récipient, dont on a pompé
l'air grossier, avec autant de vitesse
qu'un globe de plomb; mais qu'à des
distances diférentes du centre de la terre
le même mobile n'auroit pas le même
degré de vitesse accelerative: & que

cette viteſſe diminuë en raiſon inverſe des quarrés des diſtances, ſans que ſa maſſe change. Enſuite il fait voir géometriquement qu'à des diſtances égales du centre de la terre, les viteſſes accelerati ves des corps peſans étant égales, les peſanteurs de ces corps ſeront entr'elles comme leurs maſſes, ou comme la quantité de matiére peſante qu'ils contiennent dans leurs volumes, & que dans ce cas leur peſanteur ne pourra augmenter ou diminuer, que par l'augmentation, ou la diminution de la quantité de matiére propre à ces mobiles, comme Newton l'a établi. Mais ſi un boulet de canon, par exemple, étoit tranſporté à de grandes diſtances du centre de la terre; alors ſa viteſſe accelérative diminuant en raiſon inverſe des quarrés des diſtances, ſa maſſe ne diminueroit pas pour cela, mais ſa peſanteur étant alors égale à ſa force accélérative, cette péſanteur diminueroit dans le même rapport, ſans qu'il fût néceſſaire que la maſſe, ou que la quantité de matiére péſante qu'il contient, diminuât en aucune ſorte; ce qui eſt encore ſelon les principes de Newton.

Notre Phyſicien démontre enſuite qu'un mobile, qui peſe autant qu'un pareil volume du fluide dans lequel il eſt

mû, résiste au mouvement du fluide :
Si ce mobile est plongé dans un fluide dont un volume égal à celui du mobile pése autant que le mobile, le mobile demeurera au lieu où on l'aura posé ; mais si ce mobile pese plus qu'un pareil volume du fluide, l'acceleration de son mouvement dans le fluide ne pourra proceder d'aucune force, soit d'impulsion, soit d'attraction préalablement attribuée au mobile. Enfin que dans le mouvement vertical d'unmobile plongé dans un fluide dont la pésanteur est uniforme, & dont un pareil volume pése plus ou moins que le mobile, les vitesses accélératives que le mobile reçoit à chaque instant, procedent uniquement de l'impulsion des parties du fluide, produite sur le mobile par l'excès de la tendance des parties du fluide sur celle du mobile ; & le plus grand effet que cette impulsion puisse produire sur le mobile est de lui procurer un mouvement uniformément acceléré : d'où il suit qu'il est inutile de faire tant valoir l'hypotése deGalilée contre le sistéme du plein, puisque cette hypotése qui suppose une pésanteur propre au mobile,nepeut avoir son effet que dans le vide, & échoue, si on veut l'appli-

quer au mouvement d'un mobile dans un fluide.

Après avoir ainsi développé les effets de la pésanteur, M. de M. vient à la cause. Il démontre auparavant, contre Descartes, que la pésanteur ne peut proceder de l'excès de la vitesse de la matiere subtile sur celle du mobile, qu'elle entraine en circulant dans un tourbillon. Voici comme il explique cette cause. » Si l'on place un mobile dur dans un » tourbillon simple, formé de petits glo- » bales durs, à quelque distance qu'on » voudra du centre, & si ce mobile y cir- » cule de la même vitesse que les parties » du tourbillon dont il occupe la place » y auroient circulé, le mobile ayant par » là autant de force à s'éloigner du cen- » tre, que le volume des parties du » tourbillon dont il occupe la place en » auroit eu, & par conséquent autant » de tendance à s'approcher d'un point » quelconque de la superficie, que les » parties du tourbillon qui l'environ- » nent; le mobile, dis-je, demeurera à la » distance du centre où on l'aura placé, » & continuera d'y circuler sans s'ap- » procher ni s'éloigner du centre; par- » ce qu'il sera en équilibre avec les glo- » bules qui l'environnent, & qui ten- » dent avec autant de force que lui à

» s'approcher de la meme ſuperficie.

» Mais ſi, ſans rien changer à la viteſ-
» ſe des petits globules de ce tourbil-
» lon, ni à celle du mobile, on ſuppo-
» ſe ſeulement que tous ces petits glo-
» bules ſoient de petits tourbillons;
» alors, malgré la tendance que le mo-
» bile aura pour s'éloigner du centre il
» s'en approchera; car la tendance que
» le mobile aura à s'éloigner du centre
» ne procedant uniquement que de ſa
» circulation autour de ce centre, ſera
» égale à celle qu'il avoit dans le tour-
» billon ſimple, & qu'avoient les pe-
» tits globules durs de ce tourbillon,
» avant que d'être transformés en pe-
» tits tourbillons. Mais dès que ces glo-
» bules auront été transformés en pe-
» tits tourbillons, ſans que leur viteſſe
» autour du centre ait ni augmenté ni
» diminué; alors les forces centrales
» de ces petits tourbillons à l'égard du
» centre commun dépendront de deux
» genres de mouvemens circulaires;
» l'un de leur centre autour du centre
» commun, l'autre des points dont ils
» ſont composés autour de leur propre
» centre, qui tend à les écarter l'un de
» l'autre.» D'où il ſuit que les forces cen-
trales de tous les points du tourbillon
auront augmenté dans le tourbillon

composé, sans que celle du mobile ait changé en aucune maniere. Donc le mobile doit s'approcher du centre avec une vitesse accélérée d'autant plus grande, que l'excès de la force avec laquelle les parties du fluide tendent à s'éloigner du meme centre, surpasse plus celle du mobile. Et il n'est pas nécessaire que le tourbillon s'étende au-de-là de ses bornes, de même qu'un mobile placé dans un tuiau rempli d'eau, & pésant moins qu'un pareil volume d'eau, est contraint de s'éloigner, par un mouvement acceléré, du fond du vase où il tend naturellement, & de le faire avec une vitesse d'autant plus grande, que l'excès de la force avec laquelle les parties du fluide tendent à s'approcher du fond du vaisseau, est plus grande que celle du mobile, & sans qu'il soit nécessaire que la masse de l'eau s'étende au-de-là de ses bornes.

Il ne suffit pas, comme le remarque M. de M. que le mobile soit placé dans un espace rempli de petits tourbillons, s'ils ne tournent pas autour d'un centre; car dans ce cas le mobile resteroit à la place où on l'auroit posé.

Enfin notre Auteur démontre que la la pésanteur ou la force avec laquelle un mobile dur, compris dans un tourbillon composé, tendra à s'approcher du centre de ce tourbillon, sera en raison inverse des quarrés des distances du mobile au centre du tourbillon : Et voilà la

cauſe mécanique de la péſanteur, telle que Newton la demande, & qu'il avouë n'avoir pu déduire de ſes ſupoſitions. Elle provient non pas immédiatement de la force centrifuge, que la matiére du tourbillon acquiert en circulant autour du centre commun, mais de celle qui nait de l'effort, que les petits tourbillons dont le grand eſt composé, font pour s'écarter les uns des autres; & cet effort eſt dirigé du centre vers la ſuperficie par la premiere force centrifuge. Cette cauſe eſt d'autant plus mécanique, qu'on ne fait ici conſiſter la différence d'un corps péſant & d'un corps qui ne péſe point, qu'en ce que les parties du corps qui péſe ne ſont pas en petits tourbillons, tandis que celles du fluide qui le rend péſant ſont en petits tourbillons; qu'en ce que les parties des corps péſans ſont en repos, & celles du corps qui ne péſe point ſont en mouvement: propriété que l'on accorde généralement à la matiere, ſans contradiction. En finiſſant cette Leçon nous devons rendre cette juſtice à l'Auteur que ſon ſiſtéme eſt bien au-deſſus de tout ce qu'on a vû juſqu'ici en ce genre. Il rend un ſervice très important à la Phyſique, puiſqu'il explique fort clairement un phénomene, qui a été juſqu'ici l'écüeil de tous les Phyſiciens.

Je ſuis, &c.

Ce 19 Juillet 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CC.

Théatre de P. Corneille.

JE vous ai promis, Monsieur, quelques autres particularitez, tirées des Epîtres Dedicatoires, & des Avertissemens, qu'on trouve au commencement de plusieurs Piéces de P. Corneille. Voici celles qui m'ont parû dignes de votre curiosité. M. de Fontenelle, dans la vie de ce grand Poëte, dit au sujet du *Cid*, que le Cardinal de Richelieu recompensoit, comme Ministre, ce même mérite dont il étoit jaloux, comme Poëte. Corneille lui-même atteste ses bienfaits, en lui dédiant sa Tragédie d'*Horace* : & comme il le sçavoit extrêmement sensible à la gloire du bel esprit, & surtout à celle qui consiste à se connoître en piéces de

Théatre, il tourne tout son éloge de ce côté-là, & oublie presque le Ministre. » Le Sujet, lui dit-il, étoit ca-
» pable de plus de graces, s'il eût été
» traité d'une main plus sçavante. Mais
» du moins il a reçu de la mienne
» toutes celles qu'elle étoit capable
» de lui donner, & qu'on pouvoit rai-
» sonnablement attendre d'une Muse
» de Province, qui n'étant pas assez
» heureuse pour joüir des regards de
» V. E. n'a pas les mêmes lumié-
» res à se conduire, qu'ont celles qui
» en sont continuellement éclairées.
» Et certes, Monseigneur, ce change-
» ment visible qu'on remarque en mes
» Ouvrages, depuis que j'ai l'honneur
» d'être à V. E. qu'est-ce autre chose,
» qu'un effet des grandes idées qu'elle
» m'inspire, quand elle daigne souffrir
» que je lui rende mes devoirs ? Et à
» quoi peut-on attribuer ce qui s'y mê-
» le de mauvais, qu'aux teintures grof-
» sieres que je reprens, quand je de-
» meure abandonné à ma propre foi-
» blesse ? « Il ajoute que son Eminence a annobli le but de l'Art du Théatre, & qu'il en a facilité les connoissances, » Nous n'avons plus besoin,
» poursuit-il, d'autre étude pour les
» acquerir, que d'attacher nos yeux

» ſur V. E. Quand elle honore de ſa
» préſence & de ſon attention le récit
» de nos Poëmes. C'eſt-là que liſant ſur
» ſon viſage ce qui lui plaît, & ce qui
» ne lui plaît pas, nous nous inſtrui-
» ſons avec certitude de ce qui eſt bon,
» & de ce qui eſt mauvais ; & tirons
» des régles infaillibles de ce qu'il faut
» ſuivre, & de ce qu'il faut éviter.
» C'eſt-là que j'ai ſouvent appris en
» deux heures ce que mes Livres n'euſ-
» ſent pû m'apprendre en dix ans ;
» c'eſt-là que j'ai puiſé ce qui m'a va-
» lu l'applaudiſſement du Public ; &
» c'eſt-là qu'avec votre faveur j'eſpe-
» re puiſer aſſez, pour être un jour un
» œuvre digne de vos mains. » Enfin
pour peindre *les plus véritables ſenti-
mens de ſon ame*, il lui applique ces
vers d'Horace.

Totum muneris hoc tui eſt,
Quod monſtror digito prætereuntium
Scenæ non levis artifex,
Quod ſpiro & placeo, ſi placeo, tuum eſt.

Il y a certainemeut de la flatterie
dans cette Epître ; ce qui me bleſſe da-
vantage, c'eſt de voir ce même Pa-
négyriſte, un an après, c'eſt-à-dire,
à la mort du premier Miniſtre, parler
fort mal de cette Eminence, dans le

Sonnet sur la mort de Loüis XIII ; imprimé à la fin de ses *Oeuvres diverses*. Il est vraisemblable que le ressentiment de la persécution que le *Cid* lui avoit attirée de la part du Cardinal, fit éclore cette Piéce si connuë.

Il y a dans la *suite du Menteur*, une longue Epître, qui n'est à proprement parler qu'une Dissertation, où Corneille tache de prouver que, suivant les principes d'Horace & d'Aristote, l'art du Théatre *n'a pour but que le divertissement*. Il se jette à ce sujet dans des raisonnemens qui ne sont ni clairs ni conséquens. Il semble même se contredire : » Vous me demanderez, » dit-il, en quoi consiste cette utilité » de la Poësie qui *doit être un des plus* » *grands ornemens, & qui releve si haut* » *le mérite du Poëte, quand il en enrichit* » *son Ouvrage*. J'en trouve deux à mon » sens, l'une empruntée de la Morale, » l'autre qui lui est particuliére. Celle- » là se rencontre aux sentences & ré- » flexions, que l'on peut adroitement » semer presque par tout : celle-ci en » la naïve peinture des vices & des » vertus. Pourvû qu'on les sçache » mettre en leur jour, & les faire con- » noître par leurs véritables caracte- » res, celles-ci se feront aimer, quoi-

» que malheureuſes, & ceux-là ſe fe-
» ront déteſter, quoique triomphans.
» Et comme le portrait d'une laide
» femme, ne laiſſe pas d'être beau,
» & qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que
» l'original n'en eſt pas aimable, pour
» empêcher qu'on l'aime ; il en eſt
» de même dans notre peinture par-
» lante : quand le crime eſt bien peint
» de ſes couleurs, quand les imperfec-
» tions ſont bien figurées, il n'eſt point
» beſoin d'en faire voir un mauvais
» ſuccès à la fin, pour avertir qu'il ne
» les faut point imiter. «

Corneille en compoſant *D. Sanche d'Aragon* ſe propoſa de faire un Poëme d'une eſpéce nouvelle, qui n'a point d'exemple chez les Anciens. C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans l'Epître Dédicatoire a M. Zuilichem Secretaire du Prince d'Orange. » Vous connoiſſez » l'humeur de nos François, lui dit- » il, ils aiment la nouveauté, & je » hazarde *non tam meliora quàm nova*, » ſur l'eſpérance de les mieux divertir. » Il aſſure que telle étoit l'humeur des » Grecs & des Romains. « Cette Piéce décorée du nom de *Comédie Héroïque*, n'a pour Acteurs que des Rois & des Grands d'Eſpagne. Corneille avoüe qu'après l'avoir faite, il ſe trouva

fort embarassé à lui choisir un nom. Pour lui en trouver un, il examine d'abord la Doctrine d'Aristote sur la Tragédie, & il soutient qu'on a tort de restraindre cette sorte de Poëme aux personnes illustres. « Je ne comprends » pas, dit-il, ce qui lui défend de des» cendre plus bas, quand il se ren» contre dans l'Histoire des actions » qui méritent qu'elle prenne soin de » les imiter, & je ne puis croire que » l'hospitalité violée en la personne des » filles de Siédase, qui n'étoit qu'un » Païsan de Leuctres, soit moins di» gne d'elle, que l'assassinat d'Aga» memnon par sa femme, ou la ven» geance de cette mort par Oreste sur » sa propre mere. Quitte pour chausser » le Cothurne un peu plus bas,

Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

» Je dirai plus ; la Tragédie doit exci» ter de la pitié & de la crainte, & » cela est de ses parties essentielles, » puisqu'il entre dans sa définition. Or » s'il est vrai que ce dernier sentiment » ne s'excite en nous par sa représen» tation, que quand nous voyons » souffrir nos semblables, & que leurs » infortunes nous en font approcher » de pareilles ; n'est-il pas vrai aussi

» qu'il y pourroit être excité plus for-
» tement par la vûë des malheurs ar-
» rivez aux personnes de notre con-
» dition, à qui nous ressemblons tout-
» à-fait, que par l'image de ceux qui
» font trébucher de leurs Thrônes
» les plus grands Monarques, avec
» qui nous n'avons aucun rapport,
» qu'en tant que nous sommes suscep-
» tibles des passions qui les ont jettés
» dans ce précipice : ce qui ne se ren-
» contre pas toujours. « Il conclut *à simili* que nous pouvons faire une Comédie, entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque avanture, qui ne s'éleve point au-dessus de sa portée ; & qu'il faut alors considerer l'action seule sans aucun égard aux personnages, pour déterminer, de quelle espéce est un Poëme Dramatique. Frappé de cette idée, il soutient que D. Sanche n'est pas une Tragédie, mais une *véritable* Comédie, parce qu'*on n'y voit naître aucun péril, par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte* ; que les situations touchantes & attendrissantes ne produisent aucun effet tragique, & que la reconnoissance fait le dénoüement de la piéce. « Ce n'est pas, dit-il ensuite,
» que je n'aye hésité quelque tems à

» lui donner le nom de Comédie, sur
» ce que je n'y voyois rien qui pût
» émouvoir à rire. Cet agrément a été
» jusqu'ici tellement de la pratique de
» la Comédie, que beaucoup ont
» crû qu'il étoit aussi de son essence;
» & je serois encore de ce scrupule, si
» je n'en avois été guéri par votre M.
» Heinsius, de qui je viens d'appren-
» dre heureusement, que *Movere ri-*
» *sum non constituit Comœdiam, sed plebis*
» *aucupium est, & abusus.* Après l'auto-
» rité d'un si grand homme, je serois
» coupable de chercher d'autres rai-
» sons, & de craindre d'être mal fon-
» dé à soutenir que la Comédie peut se
» passer de ridicule. » Tout cela bien
pesé n'est qu'un compliment fait à un
Hollandois, & une défaite, pour ca-
cher l'impuissance de répondre à la
difficulté, tirée de la Nature de la
Comédie. Il paroît que M. Heinsius ne
sçavoit pas distinguer le rire du peuple,
de celui des gens d'esprit. Corneille
ajouta à sa Comédie, l'*Epithéte d'Hé-*
roïque, pour satisfaire aucunement, dit-il,
à la dignité de ses personnages, qui pour-
roient sembler profanés par la bassesse d'un
titre, que jamais on n'a appliqué si haut.
La nouveauté du genre attira d'abord
de grands applaudissemens à cette Pié-

te; mais le Prince de Condé en ayant senti la bisarrerie & la froideur, les étouffa en naissant, & la piéce fut reléguée dans les Provinces. Il est étonnant qu'après une chûte aussi éclatante, Corneille dans son premier Discours sur le Poëme Dramatique, ait encore taché d'accréditer ce genre monstrueux de Comédie, inconnu aux Anciens. » Nous ne devons pas, dit-» il, nous attacher si servilement à » leur imitation, que nous n'osions » essayer quelque chose de nous-mê-» mes, quand cela ne renverse point » les régles de l'art; ne fût-ce que pour » mériter cette loüange que donnoit » Horace aux Poëtes de son tems

Nec minimum meruere decus vestigia Græca
Ausi deserere.

» & ne point avoir part en ce hon-» teux éloge,

» .. *O imitatores servum Pecus.*

» *Ce qui nous sert maintenant d'exemple*, » dit Tacite, *a été autrefois sans exem-» ple, & ce que nous faisons sans exem-» ple en pourra servir un jour.* » Cela est vrai, quand la raison & le bon goût autorisent les nouveautez; c'est ce

que Corneille devoit prouver dans le fait dont il s'agit.

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, pour faire voir que P. Corneille a eu la premiere idée de ce Comique attendrissant, renouvellé depuis deux ou trois années. M. Riccoboni qui s'en est déclaré le Partisan, a exposé un raisonnement semblable à celui qu'a fait Corneille, pour introduire des Tragédies Bourgeoises; genre que ce grand Poëte distingue des Comédies Héroïques, & sur lequel de nouvelles lumieres l'ont sans doute empêché de s'exercer. Ce Comique *Larmoyant*, condamné par un Prince, dont le bon goût & les connoissances égaloient la valeur, subsistera-t'il parmi nous, après les anathêmes que le Parnasse a lancés contre lui? Il faut esperer que le vrai sera victorieux du préjugé, & que ce genre perdra bientôt l'estime que des Auteurs distingués lui ont procurée.

Dans la Préface de la *Sophonisbe*, Corneille dit que cette Piéce lui a fait sentir la difficulté de traiter un sujet qu'un autre a fait reussir; mais que rien n'est plus glorieux, quand on s'en acquite dignement. C'est un double travail, ajoute-t'il, d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont

s'eſt ſaiſi celui qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puiſſent tenir leur place. Mais il n'appartient qu'à des Corneilles d'être Originaux en mettant ſur la Scéne un ſujet déja heureuſement traité. Corneille fait un éloge magnifique de la *Sophonisbe* de Mairet. Dans la querelle du Cid, ils écrivirent l'un contre l'autre avec toute la fureur imaginable; le Cardinal de Richelieu ne trouva pas qu'il fût au deſſous de lui de prendre le ſoin de les reconcilier.

Corneille s'étend ſur le ſoin qu'il a pris de conformer ſes perſonnages à l'Hiſtoire. » Comme je ne ſçai que les » régles d'Ariſtote, & même ne les » ſçai pas trop bien, dit-il, je ne ha- » ſarde pas volontiers en dépit d'elles » ces agrémens ſurnaturels & mer- » veilleux, qui défigurent quelquefois » nos perſonnages autant qu'ils les em- » belliſſent, & détruiſent l'Hiſtoire au » lieu de la corriger. Ces grands coups » de Maître paſſent ma portée; je les » laiſſe à ceux qui en ſçavent plus que » moi; j'aime mieux qu'on me reproche » d'avoir fait mes femmes trop héroï- » nes, par une ignorance & baſſe affec- » tation de les faire reſſembler aux » originaux qui en ſont venus, que

» de m'entendre loüer d'avoir effemi-
» né mes Héros, par une docte & su-
» blime complaisance au goût de nos
» délicats, qui veulent de l'amour par
» tout, & ne permettent qu'à lui de
» faire auprès d'eux la bonne ou mau-
» vaise fortune de nos Ouvrages. « Il
est visible que ces traits regardent Ra-
cine. Que Racine s'est vengé noble-
ment, en donnant la plus sublime
idée du génie de Corneille, & en l'ac-
cablant de loüanges !

Réponse de M. d'Anville à M. Simonin.

M. Simonin, habile Navigateur, & Professeur d'Hydrographie à Bayonne, ayant envoyé à l'Académie des Sciences de Paris un *Mémoire* contre *la Mesure conjecturale des Dégrez de l'Equateur, en conséquence de l'étendue de la mer du Sud*, publiée il y a environ deux ans * par M. d'Anville Géographe ordinaire du Roi, & qui a l'honneur d'enseigner la Géographie à M. le Duc de Chartres : celui-ci vient de lui repondre par un écrit de 47 pages *in*-12. approuvé de M. de Fontenelle. Ne pouvant entrer ici dans tout le détail de cette sçavante dispute, je

* Imprimée chez Chaubert 1736. *in*-12. Voyez ce que nous en avons dit, tome V. pag. 165.

dirai ſeulement, que de la concordance entre diverſes courſes ou meſures de la mer du Sud, où M. Simonnin ſuppoſe une préciſion parfaite, cet Hydrographe conclut, à l'égard de la figure de la terre, une *exacte & parfaite Sphéricité*, également contraire aux deux Hypothéſes du *Spheroïde oblong*, & du *Sphéroïde applati* ſous les poles. Cependant M. Caſſini, comme l'on ſçait, a meſuré deux Arcs de Méridien dans l'étenduë de la France, l'un de l'Obſervatoire de Paris à Collioure, & l'autre du même Obſervatoire à Dunkerque, leſquels reunis enſemble contiennent environ neuf dégrez de Latitude. Or il s'eſt trouvé une inégalité dans les degrez compris dans ces deux Arcs ; de maniere que les dégrez Méridionaux ont paru plus grands que les Septentrionnaux. D'où M. Caſſini a couclu (& cette concluſion paroît bien naturelle) un Sphéroïde oblong, bien oppoſé au Sphéroïde applati, que Huigens & Newton avoient conclu de l'accourciſſement du Pendule vers l'Equateur, en vertu des conſéquences phyſiques qu'ils tirent du ſyſtême de la péſanteur & de la force centrifuge, combinées enſemble. D'un autre côté,

on sçait quelles ont été les nouvelles observations au Nord de Messieurs de Maupertuis, Clairaut &c. Il est donc assez surprenant que M. Simonin persiste à regarder la terre comme une Sphére exacte & parfaite.

M. d'Anville est persuadé que la délicatesse des systémes opposés de MM. Cassini & Newton n'influë pas beaucoup sur la Navigation, & ne dérange pas même assez la Géographie, pour obliger les Géographes à changer les Mappemondes assujetties à la figure Sphérique. » Il faut, dit-il, » que la nature fournisse une disproportion bien plus notable entre les » dégrez de l'Equateur & ceux du Méridien, pour que la Géographie & » l'Hydrographie s'en ressentent perceptiblement. «

La mesure de la Mer du Sud, & la conséquence que M. d'Anville en a tirée, pour la valeur des dégrez de l'Equateur, rouloient sur deux points. 1°. Sur la combinaison des meilleurs Routiers de cette mer, Flamands, Anglois & Espagnols. 2°. Sur la détermination de longitude des Villes de Manille & de Lima, dont l'intervalle renferme toute l'étenduë de la mer dont il s'agit. Cette mer embrasse pres-

que la moitié de la circonférence de la Terre, sur l'Equateur même, & sur les plus grands Paralleles. » La Navigation est libre dans tout cet espace, & dégagée de continens. Si sur » diverses mesures, prises chacune en » particulier par des Marins experimentés & de toutes Nations, on » conclut naturellement une étenduë » génerale à peu près égale & uniforme, il faut convenir que cela mérite » quelque attention. « En effet c'est une chose bien remarquable de voir, que toutes les routes des Navigateurs de différentes Nations, qui n'ont pû se communiquer leurs estimes & leurs mesures, & qui sont partis en differens Ports, en differens tems, que toutes ces routes, dis-je, évaluées en toises de la maniere la plus étenduë ou la moins serrée, & reduites en dégrez de l'Equateur, sur le pied ordinaire, & en *supposant la Terre Sphérique*, n'ont donné constamment qu'environ 154 dégrez & demi de longitude entre Lima & Manille. M. d'Anville démontre sensiblement que ces mesures n'ont pu être copiées les unes sur les autres.

Cependant M. Simonin ne s'en rapportant qu'à lui-même, dans la me-

ſure de ſa route de la mer du Sud, compte plus de dégrez que les autres Navigateurs, & contredit par conſéquent M. d'Anville, qui lui fait voir ici que ſa route bien calculée & bien évaluée revient à peu près aux eſtimes qui ont été faites. C'eſt ici où eſt le détail dans lequel je ne veux point entrer, & que les amateurs de la Géographie liront, s'il leur plaît, dans l'Ecrit de notre Géographe.

Ce que je ne puis omettre eſt que, quoiqu'une très grande partie de la circonférence de la Terre ſur l'Equateur & ſur les plus grands Paralleles paroiſſe conſtatée dans ſa meſure, cependant au lieu d'environ 154 dégrez de la valeur, qu'on attribuë communément aux dégrez de longitude (en ſuppoſant la Terre ſphérique) il en paroît 164 ou 165, par la détermination aſtronomique des points qui renferment ce grand eſpace. C'eſt ce qui fait que M. Simonin, qui regarde la Terre comme ſphérique, a pris le parti de conteſter ſur les déterminations aſtronomiques. M. d'Anville lui oppoſe la détermination de Longitude de Pekim, obſervée par pluſieurs Aſtronomes avec les inſtrumens convenables. » Dans le nombre, dit-il,

» des obſervations différentes, il y
» en a une du P. Gaubil Jeſuite, qui
» eſt immédiate avec une obſervation
» par les Satellites de Jupiter, faite
» ici à l'Obſervatoire ; & la détermi-
» nation qui en reſulte, ne differe que
» d'environ deux cinquiémes de dé-
» gré de la détermination adoptée pré-
» cédemment, & qui avoit été concluë
» ſimplement ſur le calcul des Tables
» de revolution des Satellites.« Il ajou-
te que ſi M. Simonin vouloit entrer
comme Géographe dans une certai ne
diſcuſſion de diſtance & d'eſpaces, dans
l'intervalle de Paris & de Pekim, il
feroit bien ſurpris de ne pas trouver
dans le détail de la Géographie dequoi
remplir, ſur le pié ordinaire de la lon-
gitude, tout l'éloignement que deman-
de la détermination du P. Gaubil. Il
faudroit dans l'idée de M. Simonin,
que Pekim fût reculé à l'Eſt de 4 ou
5 dégrés plus loin, que les détermina-
tions aſtronomiques ne l'ont fixé.
» Faudra-t'il pour favoriſer ſon opi-
» nion, qui ne porte ſur rien, que
» l'Aſtronomie ſouffre également com-
» me la Géographie ? « M. d'Anville
lui oppoſe encore la détermination de
Siam & de Batavia, & lui fait ſentir
qu'il ne peut être permis de rejetter,

comme il fait, des déterminations astronomiques parfaitement observées.

' L'unique moyen de conciliation, selon lui, de la Géographie avec l'Astronomie, est de reconnoître *un notable retrécissement dans la figure de la Terre, & d'autant plus grand qu'on approche plus de l'Equateur.* » Je ne serois » point, dit-il, embarassé de le prou» ver par un enchaînement de distan» ces, prises également sur Terre & » sur Mer, & qui embrasseroient toute » la circonférence de la Terre sur les » Paralleles. « Enfin il oppose à d'autres objections de M. Simonin des réponses fondées sur des connoissances vastes, & sur des examens particuliers, qui prouvent à quel haut degré M. d'Anville a porté l'étude de la Géographie, & jusqu'où va l'étenduë de ses lumieres.

En géneral l'opinion de M. d'Anville est qu'on peut surement conclure sur la combinaison des mesures itineraires une diversité entre la circonférence de la Terre sur l'Equateur, & celle du Méridien. Il ne s'agit pas moins ici, selon lui, que d'environ 1300000 toises à déduire sur l'Hypothese commune de la Terre sphérique *& plus encore sur celle qui resulteroit du Sph éroi-*

de applàti. » Ceci ne doit point, dit-
» il, être regardé comme un systé-
» me ; c'est la nature qui se montre
» par l'endroit précisement dont son
» état doit dépendre. « On voit par-là
que M. d'Anville est bien éloigné
de regarder la question à la mode,
sur la figure de la Terre, comme dé-
cidée.

Déclaration sur les Ecrits des Chirurg.

La *Réponse d'Eudoxe à Cleon*, (c'est-
à-dire, des Chirurgiens à M. Andri)
qui vient de paroître, ayant reveillé
& même fortifié les idées de plusieurs
personnes, qui croyent sans aucun fon-
dement raisonnable, que je suis non-
seulement Auteur de ce dernier Ou-
vrage, mais encore de la plûpart de
ceux qui ont paru depuis deux ans en
faveur de la Chirurgie de Paris, je
prens enfin le parti de publier sur ce
sujet une Déclaration en forme, qu'il
me paroît que l'intérêt de la vérité &
de mon honneur exige. Si ces Ouvra-
ges sont bons (comme je le crois)
il ne convient pas que mon silence au-
torise une erreur, qui me donne une
gloire que je ne mérite point, & qui en
prive ceux à qui elle appartient. Je
me suis expliqué en particulier de cet-
te maniere avec tous ceux que j'ai

trouvé jusqu'ici prévenus de cette fausse opinion, & je ne crois pas que personne puisse me reprocher d'avoir contribué au préjugé, ni d'avoir paru flatté de l'attribution. D'un autre côté, si ces Ouvrages sont mauvais, comme les Medécins le publient, & s'il leur paroissent sémez de traits qui les blessent, la prévention dont il s'agit m'est désavantageuse, & la prudence concourt avec la vérité, à me faire desavoüer publiquement des Ecrits, qui me donnent des ennemis que je ne mérite point. Puisse ce desaveu faire plus d'impression sur les personnes prévénuës, que leurs témeraires jugemens n'en ont fait sur moi. Je proteste donc ici, sur ce qu'un honnête homme a de plus cher en ce monde, sur mon honneur, que je ne suis l'Auteur d'aucun Ecrit des Chirurgiens contre les Medécins; que je ne leur ai en aucune façon prêté le secours de ma plume, & que je ne me suis jamais mêlé de leurs disputes, que pour en dire mon sentiment avec un honnête liberté dans les *Observations*. Je ne nie pas que Messieurs les Chirurgiens m'ayent autrefois consulté légerement sur leurs deux premiers Ouvrages, qui étoient même entiérement

achevés lorsqu'ils me firent cet honneur. Mais ils ont cru depuis avec raison que cela étoit inutile ; ensorte que je n'ai vû tous leurs autres Ecrits qu'avec le Public. Je suis persuadé qu'un Medécin, homme d'esprit, qui sur un vain préjugé & par un zéle de parti, m'a attaqué personnellement, d'une maniere peu décente, dans un imprimé d'une feüille, aura quelque honte de son procédé injuste. C'est toute la vengeance que je suis flatté d'en tirer. Du reste le mépris est l'unique réponse aux injures ; & quand elles sont d'une certaine espéce, la Philosophie est peu nécessaire.

Remarque sur une démonstration de M. de V.

M. de Voltaire, devenu depuis peu Métaphysicien, Physicien, Géométre &c. vient de nous annoncer dans les *Mémoires de Trévoux* de ce mois, qu'il a heureusement trouvé la solution du plus fameux Problême de Géometrie qu'on ait jamais proposé, & qui seul étant bien resolu, peut suppleer à toutes les méthodes introduites dans cette science.

Il n'y a personne qui n'ait oüi parler du Problême de la *Trissection de l'Angle*, qui a tant exercé l'Antiquité. Selon M. de V. en ne se servant que de

la régle & du compas, on peut facilement diviser un Angle quelconque en tant de parties égales qu'on voudra, c'est-à-dire, en raison donnée. Pour cet effet, il ne faut que prolonger un des côtés de l'Angle; prendre sur ce prolongement autant de parties égales que l'on a dessein d'en trouver dans cet Angle, décrire du sommet, comme centre, deux arcs de cercle, l'un à la premiere division, l'autre à l'extrémité du côté prolongé; mener ensuite la corde du premier Arc, & inscrire cette même corde dans le second. La ligne droite qu'on tirera de l'extrémité de cette seconde corde au sommet de l'Angle, déterminera, selon M. de V. la partie proposée de l'Angle donné.

Nôtre nouveau Géometre assure que sa démonstration est *certaine*; mais il veut absolument qu'on le croye sur sa parole; car il lui plaît de nous cacher cette certitude. On a beau faire l'opération Géométrique dont il parle, il n'en résulte rien pour la solution du Problême *de la Trissection de l'Angle*. Il est à croire (& on l'y invite) qu'il s'expliquera dans la suite sur cette Démonstration, ainsi que sur les preuves qu'il nous donne de l'existence des attractions, des cohésions, & des inflexions indépendantes de l'impulsion.

» Voici ma Démonſtration, dit-il, » (*Mem. de Trev.* Juil. pag. 1452.) » ſoumiſe à un examen d'autant plus » rigoureux & plus aiſé qu'elle eſt plus » ſimple.« Il s'agit ici de la Démonſtration d'un Corollaire qu'il tire du principe dont il eſt queſtion. » Placés-vous » à la tête de deux files de 20 Soldats, » par exemple, tous d'égale grandeur » & tous à égale diſtance les uns des » autres. Il eſt bien *certain* (ſi vous en » croyez M. de V.) que les derniers » Soldats ſont vûs *ſous un Angle vingt* » *fois plus petit* «

Cela ſuppoſe manifeſtement que M. de V. a démontré ſon principe, mais qu'il veut pour un tems nous cacher cette démonſtration. On avoit cru juſqu'à preſent que la différence des Angles que ces files formoient dans l'œil, alloit toujours en diminuant à meſure qu'elles s'éloignoient de l'œil; de ſorte qu'à une diſtance aſſez petite, cette différence s'évanouiſſoit ſenſiblement. » *J'affirme*, » dit-il, que la ſimple Géometrie ne » reſoudra jamais ce Problême.... Je » crois que cette impoſſibilité eſt auſſi » bien démontrée que celle du mou- » vement perpetuel, ou de la quadra- » ture du cercle. » C'eſt que M. de V. ſuppoſe la différence de l'Angle formée dans l'œil exactement propor-

tionnelle à la distance des objets ; ce qui n'est point.

Cependant, par la construction du Problême de M. de Voltaire, qui revient parfaitement à celui que j'ai donné ci-dessus, on aura précisément la vingtiéme partie du premier Angle, ainsi qu'il nous le certifie. Et comme le nombre de vingt a été pris à volonté, on verra les Soldats du 19e rang sous un Angle 19 fois plus petit, & ainsi de suite en descendant ; & encore du 21e. rang sous un Angle 21 fois plus petit : ainsi de suite en remontant. De telle sorte que l'on pourra toujours trouver par la même méthode la partie égale qu'on voudra d'un Angle donné. Voila une vraie découverte.

Tous les Sçavans sont intéressés à voir M. de V. publier incessamment la démonstration de son principe. Par-là nous trouverons à l'instant toutes les moyennes proportionelles qu'il nous plaira, avec la seule *regle* & le seul *compas*, au lieu que jusqu'à present les Géometres n'en ont pû trouver qu'une seule. Par-là nous pourrons tous avec une facilité merveilleuse résoudre universellement tous les problêmes de Geométrie, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours ni aux courbes Géometriques de Descartes, ni aux fluxions de Newton, ni au calcul infinitesimal de Léibnitz, du Marquis de l'Hôpital, & des deux Bernoüillis.

Nous tenons cette Remarque d'un des plus Sçavans Géometres-Physiciens de l'Europe.

Fautes à corriger.

Lettre 197. pag. 48. *lig.* 17. Denis d'Halicarnasse, *lisez*, Pline, Eutrope.

Je suis, &c. *ce* 26. *Juillet* 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCI.

Commen. sur les Oraisons de Cicéron.

IL est avantageux, Monsieur, que, dans un Siécle où les Belles-Lettres Latines sont un peu négligées, de sçavans Humanistes se donnent la peine d'éclaircir & d'interprêter les Ouvrages des grands Ecrivains de l'ancienne Rome. Leur travail peut inspirer du goût pour ces excellens Originaux, dont les beautés élevent l'esprit & échauffent l'imagination. C'est donc un service important que M. *Desjardins*, Principal du Collége de S. Quentin, rend à la République des Lettres, en ornant d'un Commentaire les *Oraisons de Cicéron** Le premier volume impri-

* *Marci Tullii Ciceronis Orationes Notis & Dissertationibus illustravit Nicolaus* Desjardins *Rhetoricæ Professor Emeritus, & Collegii Augustæ-*

mé depuis peu de tems, renferme les dix premieres, & il eſt précédé d'une Préface, pleine de réflexions utiles, que je vais vous expoſer en peu de mots.

Il paroît d'abord ſurprenant, qu'après les ſoins que tant de Sçavans ont pris, pour faciliter l'intelligence de ces chefs-d'œuvres de l'éloquence Romaine, M. Desjardins ait entrepris de publier de nouvelles Notes. Un pareil travail n'eſt-il pas inutile? Il avoüe qu'il avoit été dans cette fauſſe opinion; mais que s'étant appliqué à lire les Plaidoyez de Cicéron, il avoit trouvé un grand nombre de difficultés, nées du fond des choſes, & de l'expreſſion; difficultés qu'il ne pouvoit reſoudre, ni de lui-même, ni par le ſecours des Commentateurs. Quelle fatigue, pour demêler dans une foule d'opinions contraires la vraie interprétation, pour ſuppléer à ce qui avoit été ômis, & pour expliquer clairement des points mal développés! Il ſouhaitoit donc que du ſein de l'Univerſité de Paris, s'élevât quelque docte Commentateur, qui mît cette

Viromanduorum Gymnaſiarchus. Tomus I. Pariſiis apud Petrum Franciſcum *Giffart* 1738, in-4°.

partie des Ouvrages de Cicéron dans tout ſon jour. Cependant ſans perdre l'eſpérance de voir éclore un pareil Ouvrage, il lut à différentes répriſes les Oraiſons de Cicéron, mettant ſur le papier les éclairciſſemens & les remarques néceſſaires. Ces matériaux ſucceſſivement amaſſés ont formé ce Commentaire, où l'objet principal de l'Auteur eſt d'être utile à la jeuneſſe. J'ai tâché, dit-il, de faire mieux qu'on n'avoit fait; un autre enflamé de la gloire de faire connoître tant de beautés, conduira ce travail à ſa perfection. C'eſt ſur la haute idée qu'il ſuppoſe que tout le monde a de l'éloquence de Cicéron, qu'il fonde ſes eſpérances.

Avant que d'expoſer la méthode qu'il a ſuivie dans ſon Commentaire, M. Desjardins a cru devoir parler de l'éloquence du Prince des Orateurs, & de ceux qui par un eſprit de jalouſie ont cherché à en diminuer le prix. Les Républiques ont extrêmement honoré l'éloquence; Athénes en fut le berceau, mais ſon enfance ne finit qu'au tems de Démoſthéne. Rome, qui prodiguoit à l'éloquence les récompenſes & les honneurs, n'en vit tout l'éclat que dans Cicéron, qui n'eſt in-

férieur à aucun des Orateurs Grecs ; & qui, si l'on en croit le Commentateur, a égalé, ou même surpassé le premier d'entre eux. Il éleve fort haut sa pénétration, & ses connoissances vastes, qu'il regarde comme la source de l'éloquence. De cet éloge il passe à l'apologie de son cœur & de son esprit.

On a reproché à Cicéron les mœurs les plus corrompuës; pour juger de cette accusation, il faut examiner le caractere & la reputation de ceux qui la font. Deux Harangues qui paroissent de la même main, pleines d'invectives & de fureur, sont les sources où les Calomniateurs de Cicéron ont puisé; l'une fort courte est faussement attribuée à Saluste ; & l'autre fort longue est de Fusius Calenus. Il est visible que la premiere Piéce a été écrite par un Moderne, pour exercer son style, & qu'il a copié les injures & les calomnies de Calenus, qui en est l'unique Artisan. Mais quelle créance peut-on ajouter au Partisan de César & d'Antoine, que le Sénat, à la sollicitation de Cicéron, avoit déclaré ennemi de la République, & que cet Orateur a peint dans ses Philippiques, avec les plus noires couleurs ? La Ha-

rangue de Calenus est donc l'Ouvrage du ressentiment & de la passion, & dès-lors elle ne mérite que le mépris. D'ailleurs quelle est l'accusation de Calenus ? Il refuse à Ciceron toutes les vertus naturelles & toutes les qualités de l'esprit, & il lui impute tous les vices imaginables. Qui pourroit méconnoître, à une accusation si grossierement concertée, le langage de la vengence & de la fureur ? Le Commentateur anéantit ce témoignage si suspect, par celui de plusieurs célébres personnages anciens & modernes, qui ont loüé les grandes qualités du cœur de Cicéron.

L'autre reproche qu'on lui fait, est d'être orgüeilleux & de se vanter sans cesse. M. Desjardins convient que Cicéron a été vivement attaqué de ce côté-là ; mais il observe en même-tems que cette vanité a moins pour objet son éloquence & son esprit, que ses actions. On voit en divers endroits de ses Harangues, qu'il accorde à ses Competiteurs le talent de la parole dans un dégré supérieur, & que s'il paroît se mettre au dessus de l'Orateur d'Antoine, ce n'est point par un sentiment de vanité, mais par une confiance raisonnable. Le Commentateur re-

connoît que ce grand homme rappelle trop ſouvent la conjuration de Catilina étouffée, & la gloire de ſon Conſulat: il excuſe ce procédé par l'importance des ſervices rendus à ſa Patrie ; peut s'en faut qu'il ne trouve je ne ſçai quoi d'agréable dans cette jactance. Cependant c'eſt bien mal entendre les intérêts de notre vanité que de parler de nos bienfaits : alors ceux qui en ont été l'objet, ſe croyent obligés au ſilence, & tous les autres au mépris toujours dû à la vanité. Quintilien juſtifie Cicéron d'une maniere ſéduiſante ; il dit que la néceſſité de repouſſer les traits de l'envie, ou de défendre ceux qui l'avoient aidé à reprimer la conjuration, l'obligeoit d'en parler ſouvent. Enfin comme Cicéron étoit un homme nouveau, & expoſé par conſéquent à la jalouſie des Patriciens, il oppoſoit l'éclat de ſes actions à leurs Conſulats. Marius en uſoit ainſi, & on ne l'a jamais taxé d'orgüeil ; pourquoi juger moins favorablement des ſentimens de notre grand Orateur?

On lui reproche encore une éloquence ſatyrique, & des railleries fréquentes. Il permet dans ſes Offices à un homme de bien, de ſe vanger des injures qu'on lui fait ; ſentiment qui

a excité la censure de Lactance, mais qui s'accorde avec la Morale du Paganisme. Ainsi il ne faut pas lui faire un crime personnel des opinions de son siécle.

Il est certain qu'une raillerie délicate & bien placée produit un heureux effet dans les Ecrits polémiques, & dans la conversation. Cesar paroît avoir estimé les plaisanteries & les bons mots de Cicéron : Quintilien en juge avantageusement ; mais il blame Tyron d'avoir recüeilli sans goût & sans choix tout ce qu'il avoit appris ou retenu. Il est certain que Cicéron a souvent abusé de son panchant à la raillerie, & que le sel attique n'est pas ce qui domine dans la plûpart de ses plaisanteries. Au reste je crois que dans quelques-unes il y a des allusions fines, que l'éloignement des tems nous dérobe ; & qu'ainsi nous ne sommes pas en état de bien apprécier tous les bons mots de Cicéron. M. Desjardins a sçu donner un nouveau jour à ce que le P. André Schot Jesuite a dit sur tous ces articles dans un Traité curieux, intitulé : *Cicero à calumniis vindicatus.* Il s'étend en suite sur le style Asiatique reproché à Cicéron, & sur le vrai & le faux Atticisme. Comme nous

avons repréſenté avec ſoin les idées de ce grand homme ſur cette matiére à la page 25. & ſuivantes du Tome IX, nous y renvoyons nos Lecteurs. Le Commentateur a cru devoir réfuter une partie du jugement peu avantageux qu'Aper dans *le Dialogue des Orateurs* a porté ſur les Oraiſons de Cicéron : » Ses Exordes, dit-il, ſont languiſſans ; ſes narrations longues ; ſes » digreſſions ennuyeuſes ; il a de la » peine à s'émouvoir ; il ne s'échauffe » que très-rarement ; il a peu de ces » penſées vives & conciſes, qui laiſſent » je ne ſçais quel éguillon dans les eſ» prits : Vous n'en ſçauriez rien déta» cher, tout ſe tient enſemble. « Je me ſers de la Traduction de l'Abbé de Maucroix. Le Commentateur fait voir que dans le ſiécle d'Aper l'éloquence avoit dégéneré, & qu'on n'avoit du goût que pour le ſtyle decouſu de Senéque, pour les mignardiſes, les brillans, les antithéſes, les pointes, les petites fleurs, le fard, les figures outrées, & les chutes épigrammatiques. Il eſt aiſé de voir qu'Aper, un des grands Héros de M. Perrault, étoit un zelé Partiſan de cette fauſſe éloquence, que le Commentateur dépeint avec ſes vraies couleurs. Il fait voir ici en

peu de mots, combien ce Détracteur de l'Antiquité a eu tort de reprocher à Ciceron la longueur de ses Exordes, la prolixité de ses narrations, & le peu de chaleur de ses discours.

Après avoir vengé Cicéron, il ajoute que ses Censeurs sont encore mieux réfutés, par ses plaidoyés mêmes, qui sont, regardés comme des chef-d'œuvres d'éloquence par tous ceux qui les ont lûs. Des Sçavans y ont trouvé quelques défauts, & lui-même, qui ne se méprisoit pas, en est convenu. Mais en les comparant au nombre infini de beautés dont ces Ecrits étincellent, on verra que ce n'est presque rien. Le Commentateur recommande ensuite d'aimer & de bien étudier Cicéron : mais il condamne cette admiration superstitieuse, qui, à la renaissance des Lettres, enfanta la Secte des *Ciceroniens*, dont l'extravagance alloit jusqu'à mépriser tous les Ouvrages écrits d'un style différent de celui de Cicéron, & jusqu'à interdire aux jeunes gens la lecture des autres Ecrivains de l'Antiquité, & à les borner à l'imitation servile de ce fameux Orateur. Erasme a finement raillé ces esprits superstitieux, dans son Dialogue, intitulé *Ciceronianus*. M. Desjardins exhorte

à étudier principalement le génie & le caractere de Cicéron, & à le représenter dans les compositions Oratoires, non pas comme un Peintre qui représente les traits du visage, mais comme un fils représente son pere, dont il a hérité.

Notre Commentateur déclare, que si les Ouvrages de Cicéron n'étoient lûs que par des Sçavans & par des gens dévoüés à l'étude des Belles-Lettres, il se seroit épargné la peine de son commentaire, fruit d'un long travail. Il l'a composé, dit-il, dans la vûë d'instruire les jeunes gens, & même les jeunes Maîtres, qui n'ont pas encore eu le tems de cultiver avec soin la belle Littérature: C'est pour les uns & les autres qu'il a recüeilli diverses remarques, dans le cours de trente années, c'est-à-dire depuis le tems qu'il a commencé d'enseigner la Réthorique. Voici maintenant la disposition de tout l'Ouvrage.

Le Sçavant Commentateur avoit resolu d'imprimer à la suite de la Préface la vie de Cicéron, composée suivant l'ordre des Consulats & des années de sa vie, par François Fabricius. Mais comme le volume étoit déja fort épais, il a jugé à propos de la

renvoyer au quatriéme Tome, avec la vie d'Hortensius, qu'il a lui-même tirée de divers Auteurs. Cependant pour donner à ses Lecteurs une idée de la vie de Cicéron, il donne un abrégé de l'Ouvrage de Fabricius. Il a adopté le Texte de Græviu,à l'exception d'un petit nombre d'endroits, où il s'est conformé aux Editions des *Etiennes*, & de quelques anciens Littérateurs. Les Argumens qu'on voit à la tête de chaque plaidoyé, sont pris dans les Commentateurs qui l'ont précédé; mais il s'est donné la peine de refondre ceux qui lui ont paru peu exacts. Pour répandre une plus grande lumiere, il décrit l'état de Rome dans le tems où ces Discours ont été prononcés, & il peint les personnes qui y sont intéressées, ou qui joüent quelque rôle dans les causes dont il s'agit. Chaque Argument est suivi d'une *Analyse Réthoricienne*, qui consiste à découvrir l'art de l'Orateur, l'œconomie des idées, la distribution ingénieuse des preuves & des ornemens, les regles de la bienséance, les sources du beau, l'usage & l'efficacité des passions. Le tems, ajoute le Commentateur, n'a point donné d'atteinte à ces mouvemens que Cicéron excitoit, non

plus qu'à la haine qu'il avoit inſpirée pour Verrés & pour Antoine ; ſes expreſſions ſont autant d'images des paſſions dont il étoit agité. Ramus & Freigius ont réduit à la forme Syllogiſtique les Harangues de Cicéron ; travail inutile & pédanteſque : M. D. J. avoüe qu'il a adopté les excellentes Analyſes du P. Martin du Cygne Jeſuite, avec de legers changemens.

Paul Manuce, & François Hotoman tiennent le premier rang parmi les Critiques, qui ont entrepris d'éclaircir tous les endroits obſcurs des Oraiſons de Cicéron. Le premier n'a fait des Notes que ſur vingt-cinq Oraiſons, l'autre les a toutes expliquées. Tous les deux étoient extrêmement verſés dans la Littérature Grecque & Latine ; ils ſçavoient les Loix & les Coutumes de Rome ; toute l'Antiquité leur étoit parfaitement connuë. Ils ont écrit en Latin avec beaucoup de pureté ; il y a plus de tour & d'élégance dans le ſtyle de Manuce, qui étoit Cicéronien : mais Hotoman connoiſſoit mieux que lui le Droit Romain ; l'un a quelquefois remarqué la force & l'élégance de Cicéron, & l'autre a parfaitement dévoilé l'art de l'Ora-

teur. Enfin par le ſecours des Manuſcrits, & par leur propre ſagacité, ils ont purgé ces rares monumens de l'Antiquité, des fautes dont l'ignorance des Copiſtes avoit rempli le texte qu'ils ont revû les premiers. Mais c'eſt à Grævius qu'eſt dûë la gloire de l'avoir entierement épuré. Il imprima en 1699 le texte de Cicéron avec les Notes entieres d'Hotoman, de Lambin, d'Urſin, & de Manuce ; & il ſe conforma en cela au goût des Sçavans, qui ſe plaignoient de ce que dans les éditions connuës ſous le nom de *Variorum*, on tronquoit & on mutiloit les Notes des fameux Critiques ſur les Auteurs de l'Antiquité. M. Desjardins ne goûte point ces vaſtes compilations, pleines de répétitions & de choſes inutiles. Il s'éleve avec raiſon contre les Burmans, & contre quelques Scholiaſtes modernes, qui accablent impitoyablement d'énormes volumes la République des Lettres, en imprimant les plus petits Auteurs, avec les notes entieres des Sçavans. L'Edition des Oraiſons de Cicéron par Grævius lui paroît la meilleure ; il y a pourtant quelques petites taches, mais qui ne terniſſent point ſa beauté. Voici l'uſage que M.

Desjardins a fait des Notes compilées par ce docte Hollandois *

Il y a trois sortes de Lecteurs qu'on doit considérer, en entreprenant de faire des Commentaires sur les anciens Auteurs. Les uns qui arborent la vaste érudition, ne veulent que des Notes courtes & en petit nombre ; ils ne peuvent souffrir les détails Historiques, & l'interprétation de certaines expressions ; mais ils sont friands de conjectures hardies, de corrections neuves, & de doctes variantes. Les autres trouvent qu'on ne s'étend jamais assez sur ce qui regarde l'Histoire, la Chronologie, la Géographie, & les Antiquités ; ils accusent de paresse un Commentateur, s'il n'explique d'une maniere diffuse tout ce qui peut arrêter les ignorans. Il y a une troisiéme espéce de Lecteurs qui ne goûtent ni la briéveté, ni les penibles bagatelles des premiers, ni la sotte abondance des seconds ; ils méprisent toutes ces différentes Leçons, qu'ils regardent comme l'ouvrage de l'ignorance des Copistes ; ils ne veulent ni un fatras

* M. D. J. s'est abstenu de dire son sentiment sur le Commentaire du P. de Merouville. Il ne dit rien non plus de la Traduction très-fautive des *Oraisons de Cicéron* par feu M. de Villeforę.

de notes, ni une obſcure & inutile briéveté. C'eſt conformément au goût de ſes Lecteurs, que M. D. J. a compoſé ſon Commentaire. Il a taché d'éclaircir tout ce qui pourroit être obſcur pour les jeunes gens ; il n'a point négligé ce qui regarde la Chronologie, l'Hiſtoire, & les Antiquités ; & il indique les ſources où l'on peut abondamment puiſer. Il renvoye à une eſpece de table diverſes notes Grammaticales, & un Index Géographique lui épargne les répétitions. Enfin il y a dix-neuf Diſſertations, qui renferment les matiéres les plus dignes d'être aprofondies. C'eſt-là que M. Desjardins propoſe de nouvelles explications des endroits difficiles, & qu'il donne une nouvelle force, & plus d'étenduë à d'autres. Il avertit que le fonds de quelques-unes de ces Diſſertations appartient à M. Burman, à Sigonius, à Contarini, à l'Académie des Belles-Lettres ; & qu'il a profité de l'érudition des Manuces, des Lipſes, & des Saumaiſes. Il exhorte les jeunes gens à profiter de ſon Commentaire, qui applanit toutes les difficultés, & les met en état de lire avec fruit cette belle partie des Ouvrages de Cicéron, & de prendre le goût de ſon éloquence.

J'ai examiné un grand nombre des Notes, je les ai trouvé judicieuses & nécessaires, ni trop courtes ni trop longues, & renduës avec beaucoup de précision & de clarté. L'Auteur ne s'amuse point à dire des choses superfluës; il s'attache aux endroits véritablement difficiles, ou qui demandent des éclaircissemens. Dans les Dissertations, dont la plûpart regardent la Jurisprudence Romaine, j'ai admiré le bon goût de l'Auteur, qui évite les digressions, & se borne aux points importans. Son style m'a paru pur, correct & convenable au caractere de l'Ouvrage. J'aurois seulement voulu que certains morceaux de la Préface eussent été traitez avec plus de précision.

L'Ouvrage dont il s'agit est d'une fort belle impression; rien n'y a été épargné. Le Public doit souhaiter que les volumes suivans ne tardent point à paroître: j'apprens qu'il est fort goûté dans l'Université de Paris; pourroit-il après cela ne le pas être dans tous les Colléges de l'Europe?

Qu'il me soit permis de saisir l'occasion qui se présente, pour faire une utile remarque sur le style de Cicéron: c'est que quiconque veut se former le goût

& acquerir l'art d'écrire, en quelque Langue que ce soit, ne sçauroit assez lire cet Auteur. Il est, selon moi, presque le seul des Ecrivains de l'Antiquité, qui ait sçu accorder dans un dégré éminent le bon sens & l'esprit, la simplicité & l'élégance : accord, qui est le point de perfection où doivent tendre tous les Ecrivains. Pourquoi certains Auteurs parmi nous l'emportent-ils sur tous les autres, & plaisent-ils à tout le monde par les graces naturelles de leur style ? C'est sans doute qu'ils ont formé de bonne heure leur maniere d'écrire sur celle de Cicéron, ou au moins sur quelques Ecrivains François du siécle de Loüis XIV. qui le représentent fidélement. La puerile enflure, la froide prolixité, la confusion, le pléonasme, l'impropriété des termes, la symmétrie affectée, la surabondance des fleurs, la précision énygmatique, sont des vices dont tout le monde avoüe que Cicéron est exempt, ainsi que tous nos bons Ecrivains Modernes.* C'est ce qu'on ne peut pas dire de nos Senéques François, de nos

* On peut penser de même sur les bons Auteurs Italiens du XIV. & du XVI siécle. Je le dirois aussi de quelques Ecrivains Anglois.

Plines, de nos Pacats, de nos Mammertins. Cicéron est dans son style moins serré que Senéque; & cependant Senéque est plus *verbeux*. Pline court après l'esprit & les pensées, & Cicéron néanmoins a plus d'esprit & pense plus que lui. Que les Lettres du Gouverneur de Bithynie sont quelquefois insipides, comparées à celles du Consul! Celui qui ne goûte point cet Auteur, doit donc s'avoüer à lui-même qu'il n'a aucune disposition pour bien écrire. Par raport à la Poësie, j'ai la même idée de Catulle, d'Horace & de Virgile. Le Poëte à qui ces Ecrivains semblent médiocres, ne sera tout au plus dans sa Langue, quelqu'esprit qu'il ait d'ailleurs, qu'un Martial, qu'un Juvenal, ou qu'un Claudien, & ne passera à la postérité que comme eux.

Suite des Leçons de Physique de M. de Moliere.

L'Ether & sa resistance insensible font le sujet de la cinquiéme Leçon, divisée en douze propositions. Dans la premiere M. de M. soutient que les élémens de Descartes, tels qu'il les a décrits, ne peuvent subsister selon les loix des mécaniques, principalement parce que les parties de la matiere de son premier élément étant les plus subtiles, quelque vitesse qu'elles eussent

pu avoir reçû dès le commencement, elles auroient dû aussi-tôt l'avoir perduë, en la communiquant aux parties du 2e. & 3e. élément qu'il suppose mille fois plus grosses. En effet ces élémens sont si contraires aux expériences & aux régles du mouvement, que les Philosophes les plus attachés à Descartes ne font aucune difficulté de l'abandonner sur ces points. » Mais ce » qui est surprenant (dit M. de M.) » c'est qu'abandonnant ce principe » dans la spéculation, ils ne laissent pas » d'en retenir souvent les conséquen- » ces dans la pratique, en continuant » de chercher la cause des effets, qu'ils » considerent dans la détermination » des figures des parties de la matiere, » qu'ils jugent propres à produire cet » effet, sans se mettre en peine de dé- » terminer les mouvemens, qui peu- » vent mettre ces figures en jeu; comp- » tant, comme Descartes, que le mou- » vement ne peut leur manquer; au » lieu que c'est plûtôt à déterminer dis- » tinctement les mouvemens, & les » causes premieres de ces mouvemens, » qu'ils doivent tourner leur attention; » puisque ce sont ces mouvemens qui » ont la meilleure part à la production » des Phénomenes.

Dans la seconde proposition, il dit que l'Ether est un espace composé de petits tourbillons qui occupent tout l'Univers ; car dans le systéme du plein, la matiere ne pouvant continuer long-tems à se mouvoir en tout sens en lignes droites, le mouvement n'a pu être introduit dans le Monde qu'en forme de grands tourbillons, & dans la matiere de chacun de ces grands tourbillons qu'en forme de petits tourbillons. Dans ce systéme des petits tourbillons, l'Ether est élastique, & les mêmes élémens que Descartes avoit imaginés, s'y trouvent avec la distinction la plus parfaite.

On peut concevoir dans la matiere autant de différens milieux élastiques que l'on voudra, qui rempliront chacun tout l'Univers sans se confondre, & sans se nuire l'un à l'autre dans leur action. Si dans ces milieux élastiques il arrive par quelque cause que ce puisse être, que quelques-uns de leurs petits tourbillons viennent à être détruits ou dépoüillés de l'étenduë qui leur convient, ils pourront se rétablir dans leur premier Etat. Cela se voit aisément, en supposant différens ordres de petits Tourbillons établis, & obligés de suivre les loix de l'équilibre.

La tendance de la matiere éthérée vers la ſuperficie du tourbillon, en vertu de laquelle elle pouſſe les corps péſans vers le centre, peut croître & décroître en raiſon inverſe des quarrés de diſtance, ſans qu'il ſoit néceſſaire que ſa maſſe croiſſe & décroiſſe dans la même proportion, mais en demeurant toujours la même. Cette propoſition eſt une ſuite de celles qui ont été déja démontrées. M. de M. y examine dans une remarque une des plus grandes difficultés qu'on ait faites de tout tems contre le ſyſtéme du plein ; c'eſt la facilité avec laquelle on éprouve qu'un mobile pouſſé horiſontalement dans l'Ether continuë à s'y mouvoir, malgré le déplacement perpetuel qu'il y doit faire de la matiere du fluide qu'il rencontre : un boulet de canon, par exemple, parcourt plus de mille fois ſon diamétre avant que d'avoir perdu une quantité ſenſible de la viteſſe qu'il acquiert quand on le tire. M. Newton a conſidérablement augmenté cette difficulté par des obſervations très-recherchées ; pour la reſoudre, notre Phyſicien démontre dans les propoſitions ſuivantes qu'il n'y a pas de néceſſité de recourir au vide en cette occaſion.

L'insensible résistance de l'Ether, dit-il, ne peut proceder immédiatement, ni de la division des parties du milieu, ni de leurs mouvemens, quoique ces conditions y contribuent ; les pores qui peuvent se rencontrer dans les corps pésans, & par lesquels la matiere éthérée peut entrer & sortir continuellement, ne fournissent pas non plus un moyen propre à l'expliquer. Pourquoi donc un corps pesant qui traversera horisontalement l'Ether, n'éprouvera-t'il aucune resistance en le traversant ? En voici la raison : c'est que l'Ether ne pese point ; & en conséquence de cette qualité, le mobile qui le traversera ne perdra tout au plus, à chaque fois qu'il parcourra un de ses diamétres, & qu'il déplacera un volume de ce milieu égal au sien, qu'une quantité infiniment petite de sa force, & de sa vitesse ; ce qui est une suite nécessaire des principes établis, & de la proposition démontrée par Newton liv. 2. propos. 34. sçavoir, qu'un globe pesant se mouvant dans un fluide de pareille pésanteur, perdra la moitié de sa vitesse avant d'avoir parcouru trois de ses diametres, & qu'il en parcourra d'autant plus que le fluide pesera moins.

La densité d'un fluide pesant tel que l'air, l'eau, le vif-argent, ne vient pas de ce qu'il y a plus ou moins de matiére quelconque contenuë dans un certain volume de ce fluide, mais de ce que ce volume contient plus ou moins de parties de la matiere pésante, qui est propre à ce fluide. Newton s'est trompé en ce qu'il confond la densité de l'Ether, avec ce qu'on nomme des corps pesans. » L'Ether est dense com-» me tous les autres corps, en ce sens, » que ses parties ne laissent aucun in-» tervalle entre-elles ; mais cette den-» sité dans le systéme du plein n'est pas » susceptible du plus ou du moins ; & » l'Ether n'est pas dense au sens dont on » dit qu'est dense, le vif-argent, l'eau, » l'air, &c. « De ce que la resistance de l'Ether des Carthesiens est insensible, Newton n'a pas dû conclure que ce milieu n'est pas dense, & par conséquent n'est pas corps, & que ses parties sont absolument incapables d'impulsion, de mouvement, & de force.

En effet, quoique l Ether ne soit pas pesant, l'Ether est néanmoins un espace dont la réalité est constatée par l'expérience, & quoiqu'il ne fasse aucune résistance sensible aux corps pésans qui le traversent, ce milieu ne laisse pas de pouvoir procurer àces corps tout le mouvement que nous y éprouvons ; parce que les plus grands

mouvemens qui s'excitent dans les corps qui nous environnent, ne commencent jamais que par des infiniment petits, qui étant réiterés une infinité de fois durant un tems fini, quelque court qu'il puisse être, deviennent finis au bout de ce tems.

Nous avons donc enfin le *plein* rétabli dans tous ses droits, par les profondes méditations de M. de M qui nous a mis en état de profiter de tous les avantages de l'absurde supposition du vide, sans rien perdre de ceux du systéme évident du Plein, & qui a sçû réunir des idées, qui avoient paru jusqu'à ce jour incompatibles. Si les Anglois secondés de M. de V. continuent d'encenser encore leur vide, & d'attribuer de merveilleuses propriétés au néant ; s'ils persistent dans leur amour pour la *qualité occulte* de l'attraction, aussi respectable sans doute que la vertu calefactive, & que les autres qualitez peripatéticiennes, contentons-nous de les plaindre, & de mettre leur Philosophie au niveau de leur Calendrier. Qu'ils songent néanmoins que dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, il est bien plus honteux qu'autrefois d'avoir recours à des chiméres, & de bâtir une Physique sur des mots qui ne répondent à aucune idée. Est-ce la faute de notre grand Descartes de n'être pas né Anglois ?

Je suis, &c.

Ce 2 Août 1738.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCII.

La figure de la Terre déterminée par les Observations.

L'Académie Royale des Sciences, voulant, Monsieur, suivant les ordres du Roi, terminer la question de la Figure de la Terre, destina en 1734 une colonie d'Académiciens, dont les uns devoient aller sous l'Equateur mesurer le premier degré du Méridien, & les autres au Nord mesurer le degré le plus Septentrional qu'il fût possible. On vit partir avec la même ardeur ceux qui s'alloient exposer au Soleil de la Zone brulante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de l'hiver dans la Zone glacée. Le même esprit les animoit tous, l'envie d'être utiles à leur Patrie. Les Académiciens qui sont partis pour l'Equateur, ne sont pas encore de retour; pour ceux du Nord, vous sçavez, M. qu'ils sont reve-

nus depuis plusieurs mois, & qu'ils ont rendu compte à l'Académie des Sciences & au Public de leur opération. Ils étoient au nombre de quatre ; Mrs. de Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier, ausquels étoient joints M. l'Abbé Outhier correspondant de l'Académie, & M. Celsius célébre Professeur d'Astronomie à Upsal, qui a assisté à toutes leurs opérations, & dont les lumieres & les conseils ont été extrêmement utiles. M. de Maupertuis a été le chef de cette troupe, destinée pour le Nord ; il s'est porté à cette entreprise aussi utile que glorieuse à la Nation, avec cette ardeur pour le progrès des Sciences qui est la source des découvertes, & du courage nécessaire pour les perfectionner. Ses talens, soutenus de ceux de ses illustres compagnons, & leur émulation commune, ne pouvoient manquer de faciliter l'exécution d'un Ouvrage si difficile, qui fera une des plus célébres époques du regne de Loüis XV.

M. de Maupertuis s'est chargé de communiquer au Public cette opération, & la maniere dont elle a été faite. Les vrais Sçavans ne craignent pas la lumiere ; leur réputation leur est moins chere que la vérité : sûrs de leur

zéle & de leur application, ils exposent avec ingénuité leurs découvertes, & la route qu'ils ont suivie pour y parvenir ; & ils sont persuadés que c'est l'unique moyen d'en établir la justesse & la certitude. Vous trouverez cet estimable caractere dans le Livre de M. de Maupertuis, écrit avec autant d'esprit que de précision.

On trouve d'abord une Préface qui fut lûë dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences le 16. Avril 1738. Les sçavans Académiciens déclarent d'abord que leur intention est d'exposer toute leur opération au plus grand jour ; & afin que chacun puisse juger de son exactitude, ils donnent leurs observations telles qu'elles se sont trouvées sur leurs registres, que l'exactitude a rendu conformes les uns aux autres. Quelle satisfaction pour les Lecteurs de voir ces Observations sans aucun changement postérieur ?

Personne n'ignore la dispute, qui a duré depuis 50 ans entre les Sçavans sur la figure de la Terre. On sçait que les uns croyoient que cette figure étoit celle d'un Sphéroïde applati vers les Poles, & que les autres croyoient qu'elle étoit celle d'un Sphéroïde al-

longé. Cette queſtion, ajoute M. de Maupertuis, à ne la regarder même que comme une queſtion de ſimple curioſité, ſeroit du moins une des plus curieuſes, dont ſe puiſſent occuper les Philoſophes & les Géometres. Mais la découverte de la véritable figure de la Terre a des avantages réels, & trés-conſidérables. Elle ſert à connoître la diſtance des lieux; & à ce ſujet, M. de Maupertuis rappelle les Obſervations de Norvood, de M. Picard, de M. Caſſini, & de M. Muſſembroek, pour trouver la meſure de la diſtance entre différentes Villes. Il fait voir enſuite combien il eſt néceſſaire de ſçavoir, ſi la Terre, que les anciens ont cru abſolument Spérique, eſt un Sphéroïde applati, tel que M. Newton l'a établi, ou celle d'un Sphéroïde allongé, tel que celui dont M. Caſſini a déterminé les dimenſions; parce qu'ils donnent des diſtances différentes pour les lieux placés ſur l'un & ſur l'autre aux mêmes latitudes & longitudes, & qu'il eſt important pour les Navigateurs de ne pas croire naviger ſur l'un de ces Sphéroïdes, lorſqu'ils ſont ſur l'autre. Je paſſe quelques autres raiſons également ſolides, qui établiſſent les avantages de cette déciſion par rap-

port à la Navigation. La connoiſſance de la figure de la Terre eſt encore d'une grande utilité pour déterminer la Parallaxe de la Lune ; choſe ſi importante dans l'Aſtronomie. Cette connoiſſance ſervira, dit l'Académicien, à perfectionner la Théorie d'un Aſtre qui paroît deſtiné à nos uſages, & ſur lequel les plus habiles Aſtronomes ont toujours beaucoup compté pour les longitudes. Enfin, la perfection du nivellement dépend de la connoiſſance de la figure de la Terre, connoiſſance d'une utilité générale pour tous les peuples & pour tous les tems.

Le Diſcours ſur la meſure du Méridien au Cercle Polaire a été lû dans l'Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences le 13 Novembre 1737. C'eſt une rélation fidéle & intéreſſante du voyage des Académiciens dans la Lapponie, & des moyens qu'ils ont employés, pour réuſſir dans leur entrepriſe. On eſt attendri en la liſant : Que de périls affrontés ! Quel courage ! Quelle conſtance ! Rien n'eſt plus digne d'admiration. Les conquêtes que projette l'eſprit, inſpirent une ardeur encore plus vive, que celles qui illuſtrent l'Héroïſme guerrier. Quel bonheur pour la Société qu'il y ait des

ames entraînées par la passion de sçavoir, qui sacrifient leur santé & même leur vie, pour faire des découvertes si nobles & si utiles ! Peut-on leur marquer assez de reconnoissance, & leur donner assez de loüanges ? L'antiquité leur eût peut-être décerné les honneurs de l'Apothéose.

L'Ouvrage est divisé en trois Livres : le premier contient tout ce qui a été fait pour la mesure du degré, & est divisé en deux parties. Dans la premiere on trouve d'abord toutes les Observations telles qu'elles ont été faites, qui ont été tirées des Registres de six Observateurs différens, dont chacun les faisoit & les écrivoit avec grand soin. Ces piéces originales, que jamais ceux qui ont travaillé sur cette matiere n'avoient données, mettront le Lecteur à portée de voir quelle étoit la précision des Instrumens & des Observateurs ; précision qu'on ne sçauroit connoître, lorsqu'on ne donne que les Observations corrigées comme on les corrige pour faire les calculs. Voici en quoi consistent ces corrections. On sçait que les trois Angles de tout triangle sont égaux à 180. degrés : cependant lorsque de chacun des trois points qui ferment un triangle sur le

terrain ; on observe les deux autres avec un Quart de Cercle, ce seroit un grand hazard si la somme des trois angles observez faisoit 180 degrés juste ; l'imperfection attachée aux meilleurs instrumens, & les erreurs ausquelles sont sujets les plus adroits Observateurs, font que lorsqu'on examine la somme des trois Angles qu'on a observés, on trouve qu'elle est plus petite ou plus grande que 180 degrés, d'un certain nombre de Minutes ou de Secondes, selon la précision de l'instrument dont on s'est servi, & de l'Observateur. C'est cette différence entre la somme telle qu'elle doit être, & la somme telle qu'elle est, qu'on fait disparoître, par la correction qu'on fait pour calculer les Triangles. Et après cette correction, l'on ne sçait plus ni quels étoient les Angles observés, ni de combien leur somme différoit de 180 degrés.

On trouve au commencement de la premiere partie de ce Livre tous les Angles que formoient entr'eux les Signaux bâtis sur les Montagnes, tels qu'ils ont été observés; il y a dans une autre Colomne à côté, ces Angles réduits au plan de l'Horison ; opération nécessaire pour la précision du calcul,

quoiqu'elle n'apporte pas ici de différence considérable. Enfin dans la troisiéme Colomne on trouve les hauteurs dont les objets observés paroissoient élevez ou abbaissez, ce qui régle la reduction des Angles au plan de l'Horison. Viennent ensuite les Observations qui ont été faites pour déterminer la position des Triangles avec la Méridienne de Kittis, montagne de Lapponie, & cette position calculée par les Observations.

On donne ensuite la mésure de la Base. Une distance de 7406 Toises, cinq pieds, mesurée sur la glace du fleuve de Torneaº, ne s'est trouvée à la seconde fois qu'on l'a mesurée, differer de la premiere, que de 4 pouces. C'est cette Base qui sert d'échelle ou de Toise pour mésurer la distance de Torneaº à Kittis, & cette distance qui est d'environ 1 degré est renfermée dans un Heptagone, dont les Angles saillans sont les montagnes observées. Toute cette distance entre Torneaº & Kittis est déterminée par 2 suites de Triangles, dont chacune n'en contient que 8 & toute la différence qu'on trouve, soit qu'on mesure cette distance par l'une de ces suites, soit qu'on la mésure par l'autre, ne va qu'à 4 Toises. On trouve ici tout au long le calcul de

ces 2 suites de Triangles, dont on donne d'abord les Angles observés, pris dans l'article des Observations, ensuite ces Angles corrigés par le calcul; correction que chacun peut faire à son gré, différemment s'il veut de l'Auteur. Voilà tout ce qui regarde la mesure de l'arc du Méridien sur la Terre: je viens à ce qui regarde l'amplitude de cet arc, c'est-à-dire, le nombre de Minutes & de Secondes qu'il contient dans les Cieux.

Tout le monde sçait ce que c'est que cette amplitude; c'est la différence entre les distances d'une même étoile au Zenith, observée aux deux extrémités de l'arc mesuré. Les sçavans Académiciens ont observé d'abord sur Kittis la distance de l'étoile δ du Dragon au Zenith. Et ils donnent leurs Observations de cette étoile avec le détail des moindres circonstances. Jusqu'ici l'on n'avoit donné pour ces sortes d'Observations, que les milieux de leur resultat, c'est-à-dire, la distance moyenne de l'étoile au Zenith, telle qu'elle résultoit de toutes les Observations; méthode imparfaite qui ne met point le Lecteur en état de juger de leur exactitude, puisqu'il ne peut voir avec quelle précision elles s'ac-

cordent ſes unes avec les autres. On trouvera ici avec les moindres circonſtances les Obſervations que les Académiciens firent de cette étoile d'abord ſur Kittis, & enſuite à Tornea°, & le Public eſt en état de juger de leur préciſion. C'eſt par ces Obſervations qu'on détermine l'amplitude de l'arc du Méridien meſuré ſur la Terre, & c'eſt ce qui acheve la meſure du degré que nos Philoſophes ont meſuré, qui ſe trouve traverſé par le cercle Polaire.

Dans la ſeconde partie de ce premier Livre, il ne s'agit que de vérifications. Nos Académiciens ſurpris d'un réſultat différent de ce qu'ils avoient crû trouver, voulurent examiner de nouveau toutes les parties de leur Ouvrage; & l'on trouve dans cette ſeconde partie tout ce qu'ils firent pour aſſurer la vérité de leur meſure. Cette meſure dépend de trois choſes 1°. de la diſtance itineraire meſurée ſur la Terre par des Triangles 2°. de la direction de ces Triangles avec la Méridienne, 3°. de l'amplitude de l'arc du Méridien meſuré. Ces trois points furent l'objet de leur examen.

1°. Quoique la diſtance de Tornea° à Kittis ſe détermine par 8 Triangles;

il y a tant d'Angles observés, qu'on peut former un grand nombre de suites de Triangles. On a calculé 10 nouvelles suites de Triangles, & il ne se trouve pas entre toutes ces suites de différence plus grande que de 51 Toises $\frac{1}{2}$ dans la distance de Tornea° à Kittis. La simplicité de la figure qui conduit de Tornea° à Kittis, & le petit nombre de Triangles met à portée de faire un calcul singulier. On a supposé qu'il y eut toujours dans chaque Triangle une erreur de 20^m^ sur chacun des 2 Angles & de 40 sur le 3e. & que toutes ces erreurs allassent dans le même sens. Cette supposition qui n'est gueres faisable & qui causeroit de terribles mécomptes dans des suites de Triangles plus nombreuses, n'apporteroit ici qu'une différence de 54 toises. Il ne pouvoit donc rester aucun doute sur la mesure de la distance itineraire.

2°. On reprit à Tornea° la direction des Triangles avec la Méridienne, & l'on voit par les Observations qui furent faites pour cela, que cette Direction s'accorde parfaitement avec celle qui avoit été trouvée sur Kittis.

3°. On rapporte enfin les Observations de l'étoile α du Dragon, dont on s'est servi pour vérifier l'amplitude

de l'arc compris entre Tornea° & Kittis ; & on trouve dans cette vérification un resultat si approchant du premier, qu'on ne peut douter ni de l'exactitude des Observateurs, ni des soins qu'ils ont aportés pour transporter leur instrument. Aussi s'étendent-ils un peu sur la maniere dont s'est fait le transport, qui fut executé avec tant de facilité qu'il ne leur reste aucun scrupule sur cet Article.

Cette vérification par une autre étoile, qui répondoit à un autre arc de la division du limbe de l'instrument dont nous venons de parler, est la meilleure preuve que l'on puisse apporter pour déterminer l'amplitude d'un arc du Méridien. Ainsi nos doctes Observateurs ayant transporté deux fois leur instrument de Tornea° à Kittis, ont eu un grand avantage sur ceux qui ont mesuré avant eux de pareils degrés du Méridien, & qui n'ont entrepris qu'une seule fois le transport de leur instrument : mais outre cet avantage, ils ont encore reconnu que la division du limbe de leur Secteur avoit été faite avec un très-grand soin. Cependant comme il falloit s'en convaincre par des vérifications immédiates, non seulement ils ont entrepris de vérifier les

deux arcs qui avoient servi pour les étoiles α & δ du Dragon, mais ils ont aussi vérifié chaque point de leur arc, & enfin l'arc entier de leur Secteur, qui étoit d'environ 5 d ½

Pour cet effet ils ont imaginé plusieurs méthodes nouvelles, & par leur secours ils ont executé ce qu'aucun Astronome n'avoit jamais pratiqué. Ils mesurerent d'abord une nouvelle base sur la glace du fleuve ; cette mesure ayant été répétée deux fois, ils ne trouverent pas même un quart de ligne de différence. Ils formerent par le moyen de cette base un Secteur sur la glace, lequel avoit près de 400 Toises de rayon, & lui ayant comparé l'arc entier du Secteur, dont on s'étoit servi pour déterminer l'amplitude de l'arc compris entre Tornea° & Kittis, ils ont trouvé une différence si petite qu'ils n'ont pas fait difficulté de la négliger, cette petite erreur qui pouvoit même venir des Observations, étant tout-à-fait insensible. On vérifia par une autre méthode chacun des deux arcs qui avoient servi pour les étoiles α & δ du Dragon ; & du détail de toutes ces Observations tentées successivement par des yeux si clairvoyans, résulte l'évidence de l'exactitude avec

laquelle l'arc de leur instrument étoit divisé. Ils ont cependant trouvé près d'une Seconde dont l'arc qui a servi pour l'étoile δ, est plus grand que celui qu'on a employé pour l'étoile α, & on remarque que cette quantité tend à diminuer la petite différence, trouvée entre la vérification par l'étoile α, comparée aux Observations de l'étoile δ.

Après avoir exposé le détail des opérations & des verifications, nos Sçavans Academiciens examinent la grandeur du degré du Méridien, qui coupe le cercle Polaire. Ils font pour cela quelques petites corrections à l'amplitude déterminée par les étoiles α & δ du Dragon & ces corrections sont fondées sur la précession des Equinoxes, & sur les nouvelles découvertes du mouvement apparent des étoiles fixes, causé par la vitesse de la lumiere qui a un rapport sensible à la vitesse de la Terre dans son orbite. Il arrive de-là que chaque étoile paroît décrire dans les Cieux chaque année un petit cercle ou une Ellipse. Nous avons observé, en parlant des vérifications, que par l'étoile α les Académiciens avoient conclu une amplitude, qui différoit un peu de celle qu'ils avoient

concluë par l'étoile δ; mais cette legere différence n'existe qu'en admettant les nouvelles découvertes dont nous venons de parler ; car autrement il se trouve un parfait accord dans l'amplitude déterminée par les étoiles α & δ du Dragon. Quoique cet accord fût favorable aux Observations, il ont cependant fait des corrections qu'ils ont crû nécessaires, & prenant enfin un milieu entre toutes les Observations corrigées, ils ont déterminé la grandeur du degré qui coupe le cercle Polaire ; & comparant ce degré avec celui qui a été mesuré en France par M. Picard, & qu'on prend communément pour le degré moyen de la France, il se trouve une différence de près de 400 Toises dont le degré moyen de la France est plus petit que le degré mesuré au Cercle Polaire : d'où il est aisé de conclure que la Terre est un Spéroïde applati vers les poles.

Cette seconde partie du premier Livre finit par un Problême curieux, & qui est résolu d'une maniere fort simple. On propose de trouver la figure de la Terre, lorsque la longueur de deux degrés du Méridien est donnée, & qu'on connoît de plus la latitude de chacun de

ces degrès. Non-ſeulement le Problême eſt très-utile pour déterminer la véritable figure de la Terre, mais il eſt abſolument néceſſaire pour conſtruire une table de l'augmentation des degrès du Méridien, depuis l'Equateur juſqu'au Pole, & pour connoître de combien l'Axe de la Terre eſt plus court que le Diamétre de l'Equateur.

Le ſecond Livre contient les Obſervations Aſtronomiques, qui ont été faites pour déterminer la hauteur du Pole à Tornea°, les refractions & la Longitude. Comme la Ville de Tornea° eſt une des plus Septentrionales de l'Europe & qu'elle eſt fort proche du Cercle Polaire, il arrive de-là que vers le Solſtice du mois de Juin on voit pluſieurs jours de ſuite, même à minuit, le Soleil qui ne s'y couche point. Ce ſpectacle curieux y avoit attiré le Roi de Suéde Charles XI. vers la fin du dernier ſiécle. Deux de ſes Mathématiciens qui entreprirent le même voyage l'année ſuivante, y firent pluſieurs Obſervations Aſtronomiques, pour déterminer la hauteur du Pole, la Longitude & les refractions. Mais munis d'inſtrumens peu exacts, ils avoient conclu la hauteur du Pole 8m. plus petite qu'elle ne doit être: &

comme leurs Obſervations n'étoient pas calculées ſur de bons élemens, on trouve qu'ils auroient dû conclure la hauteur du Pole de 11^{m} trop petite. On voit dans ce ſecond Livre, combien les Mathématiciens François ont été attentifs à prendre les meſures néceſſaires pour déterminer sûrement cette hauteur du Pole. Il n'y a qu'à examiner leurs Obſervations faites pluſieurs mois de ſuite ſur l'étoile Polaire dans ſa plus grande & ſa plus petite hauteur Méridienne; & comme cette étoile eſt beaucoup plus élevée à Tornea^{o} qu'à Paris, il eſt viſible qu'elle eſt plus dégagée de la refraction: mais ils ne ſe ſont pas contentés d'un ſeul inſtrument pour déterminer cette hauteur du Pole, ils ont employé deux excellens quarts de Cercle armés de micrométres, & diviſés à la maniere de M. de Louville. La hauteur du Pole, qui a été concluë par l'un & l'autre inſtrument, s'accorde fort bien; & s'il ſe trouve quelque difference dans la diſtance de l'étoile obſervée, une partie de cette différence doit ſuivre néceſſairement du mouvement connu de cette étoile, parce qu'on n'obſerva pas en même-tems à l'un & à l'autre quart de Cercle.

Une autre erreur bien plus conſidé-

rable, & qui influoit beaucoup ſur la Géographie & ſur la navigation, avoit été commiſe par les deux Mathématiciens dont nous venons de parler: ils avoient jugé que la refraction étoit double au cercle Polaire, de ce qu'on la trouve communement dans toutes les parties Méridionales de l'Europe. Quelques habiles Aſtronomes croyant la hauteur du Pole bien établie, avoient été perſuadés que les refractions alloient en augmentant de Paris à Tornea°; de ſorte qu'il étoit très-difficile d'établir la vraie latitude des Villes Septentrionales; & leur poſition ſur la Carte pouvoit aller à pluſieurs lieuës d'erreur, ſeulement pour la latitude. Il étoit donc néceſſaire de vérifier les refractions établies à Tornea°; & pour cela les Sçavans Académiciens ont fait des Obſervations dans toutes les Saiſons: ils ont obſervé le Soleil dans toutes ſes hauteurs Méridiennes, & même dans l'Horiſon à midi, où il paroît à peine au mois de Décembre, & vers le commencement de Janvier. Ils ont encore profité de la Planete de Venus, qui a paru continuellement ſans ſe coucher pendant près de deux mois, ſur l'Horiſon de Kittis & de Tornea°, & qui a été obſervée au Méridien au deſſous

du Pole & dans sa plus grande hauteur du côté du Midi. Ils ont conclu de toutes ces Observations que la refraction ne différoit point à Tornea° de ce qu'on la trouve à Paris ; ce que l'on a également prouvé par les Observations d'Hiver & d'Eté. Enfin on rapporte dans ce même Livre plusieurs Observations d'étoiles éclipsées par la Lune pour déterminer la longitude de Tornea° ; & parmi ces Observations on trouve une éclipse horisontale de Lune, qui n'a pû être observée que dans les parties Orientales de l'Europe. On a ajouté à toutes ces Observations la déclinaison de l'aiguille aimantée, & sa variation depuis quarante ans. Je réserve pour une autre feüille le précis du troisiéme Livre.

Histoire de Bourgogne.

Un Religieux Benedictin de l'Abbaye de S. Benigne de Dijon, & de la Congrégation de S. Maur, vient de publier le plan de l'Histoire Générale & particuliere de la Bourgogne, en cinq volumes *in Folio.* Le premier volume renferme une Dissertation préliminaire sur le Nom, l'Origine, les Mœurs, le Païs, le Gouvernement & la Religion des anciens Bourguignons avant

leur entrée dans les Gaules; puis l'Hiſtoire de l'ancien Royaume de Bourgogne conſideré ſous la domination de ſes Rois propres & ſous celle des Rois de France ; on y joint l'Hiſtoire abregée des Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane, & d'Arles, tous trois formés de ſes débris. Dans le même volume on rapporte les commencemens de l'Hiſtoire du Duché, conſideré avant & ſous les Ducs de la premiere Race, ſa ſituation, ſon étenduë, ſes prérogatives, ſa prééminence & celle de ſes Ducs; ſes Ducs révocables, les ſuppoſés & les véritables, & la plûpart de ceux qu'on appelle de la premiere Race, avec les nouveaux établiſſemens faits & les changemens arrivés de leur tems & ſous leur régne. On trouvera à la fin du volume quelques Notes & Diſſertations, ſur la Généalogie & le nombre des Rois de Bourgogne ; ſur l'Auteur des loix des Bourguignons, appellées Gombettes, telles que nous les avons ; ſur la Ville & le Château d'Auxonne, ſçavoir s'ils ſont du Duché ; ſur les anciens monumens, dont on produit les Plans & les Figures. Les Notes & Diſſertations ſeront ſuivies de piéces juſtificatives des faits rapportés dans tout le

volume. Il y aura encore deux Cartes Géographiques, l'une pour les Païs d'où ſont ſortis les premiers Bourguignons, & où ils ont fait ſucceſſivement leur demeure ; & l'autre pour l'ancien Royaume de Bourgogne. Ce volume ſera orné de Vignettes, de Plans, de Figures, de Portiques, de Tombeaux, & des Sceaux des Ducs de la premiere Race.

L'Auteur parle enſuite en peu de mots des matieres contenuës dans les autres volumes, parce qu'il ſe propoſe d'en donner ſucceſſivement le détail, à meſure qu'on commencera l'impreſſion de chaque Tome. Il ſe contente donc de nous dire préſentement, que le ſecond eſt la ſuite de l'Hiſtoire du Duché, conſideré ſous les Ducs de la premiere Race qui n'ont pû être compris dans le premier ; que le troiſieme volume renferme l'Hiſtoire des Etats, de la Chambre des Comptes, du Parlement, des Ducs, des Villes principales du Duché, dont on rapportera l'origine, les Droits &c. que le quatriéme repréſentera le Duché ſous les quatre Ducs de la ſeconde Race ; & qu'enfin le cinquieme eſt deſtiné à ce qui s'y eſt paſſé depuis ſa réunion à la Couronne de France.

Cet Ouvrage s'imprime à Dijon chez Antoine de Fay, qui a eu la permission de recevoir des Souscriptions, à certaines conditions qui remedient à toute sorte d'abus. Chaque volume en feüilles coutera vingt-six livres aux Souscripteurs, dont on payera dix-huit livres en souscrivant ; & lorsqu'on délivrera le premier volume, il sera payé huit livres ; & pareille somme de dix-huit livres pour la souscription du second volume. Cette somme est trés-modique, ajoute le Libraire, eu égard aux grandes dépenses qu'il faut faire pour les caracteres, pour le papier, & sur-tout pour les gravures. L'impression de tous les volumes se fera sur du papier semblable à la feüille du *Prospectus*, dans les mêmes caracteres & avec les mêmes marges.

On donnera le premier volume dans le courant de l'année 1739, & le second en 1740 ; les autres à mesure qu'ils seront fournis par l'Auteur. De differentes Provinces du Royaume, il y en a peu qui offrent autant d'évenemens curieux que la Bourgogne ; ainsi soit par rapport au fond des choses, soit par rapport au mérite de l'Auteur, cette Histoire ne peut qu'ê-

tre agréablement reçuë ; & si le Libraire l'exécute conformement au modéle qu'il donne, elle tiendra un rang distingué parmi les Livres bien imprimés.

Traité de la Police. Tome IV.

On mettra incessamment en vente, chez Jean-François Herissant, ruë Notre-Dame, la continuation du *Traité de la Police*, par M. le Cler-du-Brillet, qui par sa capacité & par ses lumieres est si digne de conduire à sa perfection le grand Ouvrage de M. de la Mare. Ce quatriéme volume roule sur la Voirie, & sur tout ce qui en dépend ou qui y a quelque raport. Le but du premier Auteur a été de prouver l'Histoire par les titres justificatifs, & d'expliquer ces mêmes titres par l'Histoire. Le Sçavant Continuateur a parfaitement rempli ce but dans ce volume, qui pour l'abondance des faits particuliers, & pour l'étenduë des recherches ne céde à aucun des volumes précedens. Que de monumens rares ! Que de faits curieux ! Quelle penible attention, pour comparer les faits & les preuves ! Combien de rapports saisis ! Combien de détails discutés ! Il faut une application & une sagacité peu commune,

pour donner sur chaque article des éclaircissemens vrais & nécessaires. Il est heureux pour la Société qu'il y ait de bons Citoyens, tels que M. le Cler-du-Brillet, qui se dévoüent à des Ouvrages aussi utiles, & aussi étendus. On trouvera dans ce volume une suite de la Description Historique & Topographique de Paris, & deux Plans nouvellement gravés ; l'un représente l'état présent de la Ville de Paris, avec ses accroissemens, ses bornes & ses limites ; l'autre désigne tous les canaux, conduits, tuyaux & reservoirs pour la distribution des eaux aux fontaines publiques de la Ville & des Fauxbourgs. Je vous rendrai compte incessamment de ce grand Ouvrage.

On trouve chez Montalant Libraire Quay des Augustins, Le nouveau volume du Dictionnaire Géographique, Historique & critique de M. de la Martiniere. Ce volume contient le reste de la Lettre S. & toute la Lettre T ; le prix est de vint-quatre livres. Le même Libraire a reçû de Rome la suite des Annales Ecclesiastiques de Reynaldi, par le P. Laderchi de l'Oratoire, en trois volumes *in folio*, qui commencent à l'année 1566. Le prix est de 45. livres.

Je suis, &c.

Ce 9 Août 1738.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCIII.

Armorial de la France.

MOnſieur, quoique, de tous les dons de la nature, la nobleſſe du Sang ſoit le dernier, l'homme ſe laiſſe quelquefois enyvrer tellement par l'orgüeil, que lorſqu'il eſt, je ne dis pas d'une naiſſance illuſtre, mais ſimplement dans le rang de la Nobleſſe, (ce qui lui donne une foule d'égaux) il s'en fait accroire, & ſemble ſe regarder comme d'une nature differente de celle des autres hommes. Cependant il eſt établi parmi tous ceux qui penſent, que la vraie nobleſſe conſiſte dans le mérite perſonnel, & qu'un homme ne l'emporte ſur un autre que par les qualitez qu'il poſſede, & ſurtout par les ſentimens d'honneur. Qu'eſt-ce en ef-

fet qu'un Seigneur débauché, brutal, ignorant, ſans courage, ſans mœurs, ſans jugement? Qu'eſt-ce qu'un Gentilhomme mal élevé? Eſt-il comparable au fils d'un Bourgeois, dont on aura cultivé l'eſprit & le cœur?

Le Noble aux yeux de la raiſon, c'eſt l'honnête homme, le galant homme, l'homme dont l'ame eſt au-deſſus de l'ame d'un autre. Tout le monde applaudit à cette morale, & l'on regarde univerſellement comme le comble de la fatuité, les manieres ſuperbes de quiconque ſe prévaut de ſa naiſſance.

Indépendemment de la Vertu, il y a parmi les hommes deux autres genres de diſtinction, plus ſolides & peut-être plus brillans, que la prérogative d'un ſang noble.* C'eſt l'eſprit & la richeſſe. Mais l'un & l'autre ne nous diſtinguent qu'autant que nous en ſçavons faire un bon uſage. Celui ſur tout qui abuſe de ſon eſprit, eſt plus condamnable que celui qui abuſe de quelque autre preſent que ce ſoit de la nature; parce que c'eſt le don le plus

* *Nam genus, & proavos, & quæ non fecimus ipſi,*
Vix ea noſtra voco. Ovid. Met. l. 13.

réel & le plus precieux, qu'il a le malheur de corrompre. La richesse aussi est généralement estimée, parce qu'elle suffit à tous les desirs du cœur humain ; elle occupe un si haut rang dans le monde, qu'elle tient souvent lieu de naissance, d'esprit, de lumieres, & quelquefois de probité. C'est même une espece de noblesse, ou au moins elle la procure aisément ; & si elle ne donne pas d'illustres ayeux, elle donne de nobles descendans. Au contraire la Noblesse pauvre semble n'être plus une Noblesse ; ce qui a fait dire à S. Evremont, que la Noblesse n'étoit qu'une richesse continuée.

Comme les hommes sont convenus de faire cas d'une noble extraction, & que nos mœurs y ont attaché d'utiles priviléges, & des prérogatives honorables, il n'est pas étonnant que nous soyons flatés d'un titre, que la politique même de notre Gouvernement est intéressée à maintenir ; ni que le Ministere public ait pris de sages mesures, soit pour en assurer la possession à ceux à qui il appartient légitimement, soit pour en prévenir l'ambitieuse usurpation, qui n'est que trop fréquente.

C'est pour cela que la Noblesse Françoise en 1614. supplia le Roi Loüis XIII. d'établir des Registres Publics, *qui continssent exactement les noms & surnoms des Nobles, leurs Armoiries, & leurs actions mémorables.* Ces Registres furent alors ordonnés, & cet ordre fut renouvellé sous Loüis XIV. Mais l'exécution, differée jusqu'ici, étoit reservée à M. d'Hozier Conseiller du Roi, Maître des Comptes, Juge des Armes de France. Il vient de faire paroître le premier Registre, en deux volumes *in-fol.* qui seront suivis de plusieurs autres, sous le titre d'*Armorial général de la France.* * Il y a à la tête une Préface sçavante & curieuse, qui me fournira la suite de cette Lettre.

Il n'appartenoit autrefois qu'à la Noblesse, ou à ceux qui joüissoient de ses Privileges, ** de porter des Armoiries timbrées d'un Casque; & pour décorer ses Armes, des Cou-

* Ce Livre se trouve dans les Bureaux de l'Auteur, chez Colombat, Prault pere, & Chaubert notre Libraire.

** Le Roi Charles V. accorda en 1371. aux Bourgeois de Paris; le droit de porter des Armoiries timbrées.

ronnes de Duc, de Marquis, de Comte & de Vicomte, ou du Cercle de Baron, il falloit obtenir du Prince des Lettres qui en attribuassent la permission, ou avoir des Terres érigées en Duché, Marquisat, Comté, Vicomté, Baronie, &c. * Les titres de Haut & Puissant Seigneur se donnoient proportionément à la qualité & à la quantité des Fiefs que les Gentilshommes possedoient. Le Grade de Chevalier, Grade personnel, & qu'on ne transmettoit point à ses descendans, étoit reservé à ceux qui, pour récompense de leurs grandes actions, en avoient été revêtus par les Souverains, ou par des Chevaliers commis de leur part à cet effet. Parmi les femmes même, celles des Chevaliers étoient les seules que l'on qualifiât du nom de *Dames* : les femmes des Ecuyers ou au-

* On inseroit même quelquefois dans les Lettres d'érection la permission particuliere de porter sur ses Armoiries & Blasons, les Enseignes & les marques qui appartenoient à la dignité de la Terre érigée. Cet usage s'observoit encore dans le siécle passé. Les Lettres d'érection de la Comté de Maillé en Duché Pairie, sous le nom de Luynes (de l'an 1619,) & celles de l'érection du Marquisat de Clervaut [l'an 1620.] en font foi.

tres Nobles étoient simplement nommée Demoiselles. * Et afin qu'aucun particulier n'usurpât à son gré un rang, ou un titre qui ne lui étoit pas dû, les Rois d'Armes, dont l'emploi étoit dès-lors très-considérable, ou, sous leur autorité, les Herauts & les poursuivans d'Armes, dans les Provinces qui leur donnoient le nom, étoient chargés de tenir ce qu'on appelloit des Provinciaux, c'est-à-dire, des Registres de toutes les Familles nobles, & de leurs Armoiries blasonnées.

Pour prévenir même les abus qui pouroient naître dans l'usage des Blasons, des Couronnes, des Casques, des Timbres, & des Suports, ces Officiers publics faisoient de tems en tems dans les Provinces des visites, qui les mettoient en état de renouveller & d'aug-

* Guy, Comte de Laval, qui vivoit l'an 1540. n'a dans plusieurs Actes qui restent de lui, d'autres qualités que celles de *noble homme* & d'*Ecuyer*; Claude de Foix, sa femme, n'est aussi nommée par tout que *Mademoiselle de Laval*; parce que son mari n'étoit pas alors Chevalier. On a encore l'exemple de Guillaume, Baron de Montmorenci, *Ecuyer*, & d'Anne Pot, sa femme, qu'on n'appelloit pas autrement que *Mademoiselle de Montmorenci*. Ils vivoient l'un & l'autre en l'année 1484.

menter leurs Regiſtres. Charles VIII. pourvut encore plus ſûrement au bon ordre, en créant un Maréchal d'Armes, à qui il donna le pouvoir de faire peindre les Armoiries de tous les Princes, Ducs, Comtes, Barons, Châtelains, Seigneurs & autres Nobles du Royaume, & de mettre leurs noms en forme de Catalogue, *chacun ſelon ſon degré & prééminence.*

Ces Catalogues, qui, tout imparfaits qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'avoir leur utilité, furent aſſez conſtamment en uſage juſqu'au tems de Henri III. Les troubles arrivés ſous le regne de ce Prince ſont l'époque des premiers déſordres. La Guerre civile ayant introduit la licence, chacun ſe crut en droit de tout entreprendre, les états ſe confondirent, la Nobleſſe n'eut plus rien qui la diſtinguât du Peuple. Il auroit fallu remédier au mal dans ſa naiſſance. Henri III. périt au milieu des troubles; Henri IV. qui lui ſucceda, avoit à conquerir ſon Royaume, avant que de le réformer. Il venoit de donner pluſieurs Edits, Déclarations & Arrêts, pour regler tous les Ordres de l'Etat; & ſes peuples touchoient au moment peut-être le plus

glorieux qui fût jamais pour la Monarchie, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre ce grand Roi. Le désordre ne fit donc que croître à la faveur d'une tolérance funeste, mais presqu'inévitable dans des tems aussi fâcheux.

En 1614. on pensa plus sérieusement à en arrêter les progrès. Le Corps de la Noblesse, assemblé à Paris pour la tenuë des Etats Généraux, représenta entr'autres choses au Roi Loüis XIII. » que les Armoiries étant une distinc-» tion attachée aux Familles Nobles, » & dont le légitime usage ne peut » venir que de la naissance ou de la » permission du Souverain, les usur-» pations qu'en faisoient chaque jour » les Roturiers, devoient être repri-» mées. » Et il supplia Sa Majesté de créer en titre d'Office un Juge d'Armes, qui dressât un Registre universel de tous les Nobles & de leurs Armoiries, afin que chacun y étant inscrit suivant ses qualités & ses titres personnels, ne pût à l'avenir prendre d'autres Armes ni d'autres qualifications que celles qui auroient été enregistrées dans le catalogue général.

Sur ces représentations, Loüis XIII. créa à sa suite un Conseiller Juge gé-

néral d'Armes, qu'il voulut être de qualité noble. * Il lui donna la commission de travailler au Registre que demandoit la Noblesse, & lui attribua toutes les fonctions & toutes les prérogatives qu'avoient eu autre-fois les Rois, les Herauts, & les Poursuivans d'Armes. Il expliqua même ces fonctions, en les chargeant de maintenir l'ordre dans les distinctions de la No-

* Les premieres Provisions de cet Office furent accordées à François de Chevriers de S. Mauris, Ecuyer Seigneur de Salagni [Gentilhomme qualifié du Mâconnois, cousin germain des Marquis de Chevrier & de Varennes Nagu, Chevaliers des Ordres du Roi.] Il le posseda jusqu'à sa mort, arrivée en 1641. Loüis XIII. donna sa place à Pierre d'Hozier, Seigneur de la Garde, Chevalier de l'Ordre du Roi, Maître d'Hôtel Ordinaire de Sa Majesté, puis Conseiller au Conseil d'Etat & Privé. Après lui, ses enfans Loüis Roger d'Hozier, aussi Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, & Charle d'Hozier, furent pourvûs de la Charge en 1666. & l'exercerent conjointement. Charles d'Hozier resta seul en possession de l'Office jusqu'en 1710. qu'il en partagea les fonctions avec son Neveu, Loüis-Pierre d'Hozier Chevalier de l'Ordre du Roi, Conseiller en ses Conseils, & Maître des Comptes, qui exerce actuellement. La survivance en a été accordée par Sa Majesté, à Antoine-Marc d'Hozier de Serigni, son second fils.

blesse, * d'empêcher l'usurpation des Armoiries, des titres & des marques d'honneur; ** & en lui accordant non-seulement le pouvoir de connoître, à l'exclusion de tous les autres Juges & Officiers, des différends qui pouroient s'élever à ce sujet entre les particuliers, mais encore toute Jurisdiction sur les recherches, les poursuites & les catalogues, qui se feroient, tant des Nobles du Royaume que de leurs Armoiries, » sauf l'appel de ses » jugemens au Tribunal des Maré- » chaux de France. «

Cet établissement, dont plusieurs Princes de l'Europe se sont fait gloire

* On distingue dans le Royaume trois sortes de Noblesse. La premiere est celle de Chevalerie ancienne, dont l'origine est si reculée, qu'elle n'est point connuë; la seconde est celle qui est déja ancienne, mais dont on connoît le principe; la troisieme est la nouvelle Noblesse, qui n'a point encore fait souche à la troisiéme génération. Tous les Nobles en général ont également le droit d'Armoiries timbrées, mais ils ne joüissent pas tous des mêmes honneurs. Il est des marques de distinction, que le Roi accorde en considération des services, ou d'un mérite supérieur, & qu'on ne peut s'arroger de soi-même.

** L'enregistrement des Lettres d'érection qui devoit être fait par le Juge d'Armes,

de ſuivre le plan, * ne pouvoit que produire un grand bien ; c'eſt auſſi ce que la Nobleſſe s'en étoit promis. Cependant toutes les prérogatives accordées au Juge d'Armes, ne furent alors que des titres d'honneur. Les premiers que le Roi pourvut de la Charge, firent peu de choſe pour la reformation des abus ; peut-être effrayés par la grandeur du travail que demandoit un établiſſement de cette nature, ou intimidés par ceux qu'ils étoient en droit de dépoüiller de leurs injuſtes uſurpations.

Le grand Colbert forma le deſſein d'a-

a été pluſieurs fois ordonné par les Lettres mêmes. Dans les Lettres d'érection de la Terre de Rupelmonde en Comté, données au mois de Février 1670. il eſt dit que les Lettres ſeront préſentées à l'Officier d'Armes, pour être par lui enregiſtrées, à peine de nullité de la grace.

* En Angleterre il y a un Collége Héraldique, dont le principal Officier a ſoin d'inſcrire dans un Catalogue public tous les Nobles, leurs Armoiries, leurs titres & leurs conceſſions. Depuis quelques années, le Roi de Sardaigne a fait un Reglement pour empêcher les uſurpations & les abus concernant la Nobleſſe, les Armoiries & les qualifications, qui commençoient à s'introduire dans ſes Etats. Ce Réglement eſt du 26 Mars 1720. & il fut renouvellé en 1723.

Dans le Décret général du feu Czar, Pierre

chever l'ouvrage, suivant les vœux de la Noblesse; le projet étoit digne de ce Ministre. Loüis XIV. donna sur son rapport plusieurs Déclarations & Arrêts, pour faire des recherches, dans la vûë de former le Catalogue des Nobles. Il envoya des Commissaires dans les Provinces; les recherches furent commencées; mais les besoins pressans de l'Etat ayant obligé le Ministere de mettre en traité le produit des recherches, on ne retira pas de ce projet tous les avantages qu'on en avoit esperé.

Loüis XIV. prit encore diverses autres mesures pendant le cours de son Regne. Il supprima la charge de Juge d'Armes, il créa une grande Maîtrise générale & souveraine des Armoiries. Il donna en même-tems des ordres pour travailler à un Armorial général, dans lequel on devoit rem-

I. du nom, datté du 24 Janvier 1722. & servant de Réglement pour l'ordre de ses Etats, l'article 16 contient la création, en titre d'Office de la cinquiéme Classe, d'un principal Officier d'Armes, auquel ce Prince attribuë la connoissance de ce qui regarde la Noblesse de son Empire, & le pouvoir d'empêcher l'usurpation des qualités & des Armoiries, en référant au Sénat les contestations qui pouroient survenir à ce sujet.

plir le dessein qui avoit été autrefois proposé à Loüis XIII. Mais les Offices, qui devoient former la grande Maitrise des Armoiries, n'ayant pas été levés, le Roi revoqua l'Edit de Création, & il rétablit quelques tems après le Juge d'Armes dans toutes les fonctions de sa Charge. Et comme quelques particuliers avoient négligé de faire mettre leurs Armoiries dans les Registres publics, s'imaginant sans doute que la suppression de l'Office du Juge d'Armes les avoit dispensés de ce devoir ; Sa Majesté ordonna par un Arrêt de son Conseil, » que per-
» sonne ne pourroit porter des Armoi-
» ries timbrées, si elle n'étoient au-
» paravant reglées & enregistrées par
» cet Officier ; qu'il ne seroit expedié
» aucune Lettre, soit de Noblesse,
» soit de mutation de nom ou d'Ar-
» mes, &c. sans cette clause ; Que
» l'on ne vérifieroit ces Lettres dans
» aucune Cour supérieure, à moins
» que les particuliers ausquels elles
» auroient été accordées, n'eussent
» obtenu l'acte de reglement & den-
» registrement du Juge d'Armes de
» France, pour être attaché sous le
» contrescel de la Chancellerie, &c.

» que le Juge d'Armes reformeroit,
» lorſqu'il en ſeroit requis, les Armoi-
» ries mal priſes ou mal expliquées
» dans l'Armorial général. «

Un tel Arrêt auroit dû, à ce qu'il ſemble, proſcrire pour toujours les uſurpations des Armoiries ; cependant on ne ſçauroit croire juſqu'à quel point les abus ſe ſont multipliés de nos jours. Les Roturiers s'arrogent des Armes ſans aucun droit. Pour peu de conformité qu'ils trouvent entre leurs noms & ceux de quelque famille noble, ils en prennent le même ſymbole de Nobleſſe. Souvent ils chargent leurs Ecuſſons des Couronnes, des ornemens & des autres marques d'honneur, reſervés aux perſonnes du premier rang. Il y a plus : l'uſurpation des qualités ſuit celle des Armoiries ; la Nobleſſe elle-même ſe ſouſtrait aſſez communément aux anciennes régles. Quelque conſtant qu'il ſoit que tout Noble n'eſt qu'Ecuyer, juſqu'à ce qu'il ait plû au Roi de l'honorer d'une qualité ſuréminente, on paroît aujourd'hui dédaigner ce titre, pour recourir à des qualifications auſſi vaines qu'illégitimes. C'eſt être modéré que de ſe contenter du titre de Chevalier ; quoiqu'on doive ſçavoir que perſonne n'eſt Chevalier

par sa naissance, & qu'on ne peut tenir cet honneur que de la grace particuliere du Souverain.

Il est donc nécessaire de réprimer des excès si opposés au bon ordre ; la gloire du Prince y est intéressée, & l'honneur de la Noblesse le demande. Mais comment venir à bout d'une si grande entreprise ? Le Ministre attentif jusqu'aux moindres parties du Gouvernement, & jaloux de faire revivre les sages Ordonnances de nos Rois, a jugé que pour reüssir, il ne falloit point chercher d'autres moyens que celui qui a été employé en différens tems. C'est de rassembler dans un monument public tout ce qui concerne la Noblesse, de distinguer les vrais Nobles des Usurpateurs, de marquer autant qu'il est possible, les commencemens de chaque Famille, de suivre ses progrés & ses accroissemens, en un mot, d'en constater l'état passé, present & à venir ; de façon que, quelque accident qui arrive, aucun Noble ne soit plus exposé à perdre un Titre qu'il a ou hérité de ses Peres, ou mérité par sa vertu ; & que le Prince puisse connoîtreceux de ses Sujets, sur l'attachement & sur les services desquels il a droit de compter plus

particulierement. Tel étoit le but des divers établissemens faits en faveur de la Noblesse. Tel est aussi le dessein du Catalogue dont le Juge d'Armes a eu l'honneur de présenter au Roi le premier Regiftre, qu'il donne aujourd'hui au Public sous le titre d'*Armorial général de la France.*

M. d'Hozier ose se flatter que l'on recevra favorablement un Ouvrage, qui peut être regardé comme le premier fruit de l'établissement de sa Charge. Selon son premier plan, il ne devoit donner qu'un état précis des Familles actuellement vivantes, & de leurs Armoiries ; mais comme une grande partie des Nobles, en fournissant leurs Titres, ont desiré que l'on s'étendît plus au long sur l'ancienneté de leur Famille, sur leurs alliances, & sur les différentes branches qui les composent, afin de s'en servir dans le besoin, on s'est prêté volontiers à ce qui a paru pouvoir contribuer au bien public. On est entré dans le détail non-seulement des noms, des Armoiries, des domiciles, des dignités, des charges, & même, quand on l'a pu, des Terres dont la possession s'est perpetuée dans les mêmes familles, mais

encore de tous les changemens arrivés ; soit par des alliances, soit par des substitutions, qui ayent assujetti à joindre à son nom & à ses Armes ceux des substituans. On a aussi réuni les traits les plus honorables & les plus curieux qui se sont trouvés dans les Titres ; ainsi cet Ouvrage est proprement l'Histoire abregée de la Noblesse, & le commencement de ses fastes. Les anciennes Familles qui ont subsisté jusqu'à présent avec éclat, y trouveront une voye sûre de faire passer à la postérité les monumens de leur grandeur. Et les nouveaux Annoblis auront la satisfaction de voir le Public instruit des *motifs glorieux*, qui leur ont merité l'honneur dont ils joüissent.

S'il se rencontre des personnes qui croyent qu'on n'ait pas fait remonter leur origine aussi haut qu'elle pouroit aller, soit que les Titres n'ayent point été produits, soit que dans les occasions où ils ont eu à faire leurs preuves, ils se soient contentés de remplir les conditions prescrites par les Ordonnances & par les Réglemens, bien qu'ils fussent en état d'aller beaucoup au-de-là de ce terme, on leur répond que l'exacte verité étant la régle conf-

tante qu'on doit suivre, on s'est fait une loi de ne rien avancer que sur la vûë des titres originaux, * & on l'a religieusement observée ; mais s'il arrive par la suite à ces personnes de recouvrer, ou de fournir des piéces plus anciennes que ce qu'on a sur leur article ; on promet en ce cas d'en faire mention dans le cours de l'Ouvrage. C'est-là que l'on renvoye aussi les différens évenemens dont on aura connoissance, & qui auroient été omis faute d'en être instruit.

L'Armorial général sera divisé en plusieurs Regiſtres, & chaque Regiſtre en deux parties, qui contiendront tout l'Alphabet. C'est la forme qu'on a cru la plus propre, pour éviter les répétitions continuelles. On y fera entrer un certain nombre d'Armoiries, plus ou moins grand, selon la longueur des Articles. On ne peut encore fixer le nombre de ces Regiſtres ; cela dépend des Titres que la Noblesse four-

* On a suivi l'Ortographe des Titres ; c'est pour cela que plusieurs noms, soit de Familles, soit de Terres, se trouvent écrits différemment. On a aussi conservé dans le style quelques anciens mots, parce qu'ils caractérisent les anciens usages de la Noblesse.

nira. Chaque famille aura ſon Article, à la tête duquel on en verra l'Ecuſſon gravé ; & au bas de l'Article, on trouvera une explication des Armoiries, renduë dans des termes ſimples, & débarraſſée d'un jargon barbare, qui auroit demandé une ſeconde explication.

Quelques perſonnes auroient peut-être ſouhaité qu'on eût fait pour chaque Province un Regiſtre particulier, tels qu'étoient ceux des Rois, des Hérauts, & des Pourſuivans d'Armes ; mais comme il y a un grand nombre de Familles de même nom, qui ſont diſperſées en différens païs & qui ſe tranſplantent tous les jours d'une Province dans une autre, ſelon les événemens qui les y déterminent, l'ordre général a paru le plus convenable. On a auſſi par la même raiſon abandonné le deſſein qu'on avoit conçu d'abord, d'employer chaque perſonne en particulier avec ſes Armoiries ; on s'eſt déterminé depuis à ranger ſous un même Ecuſſon toutes les branches fournies d'une meme Famille, & on n'a répété les Ecuſſons, qu'autant qu'il s'y eſt trouvé des différences eſſentielles, occaſionnées par des Alliances ou par des Subſtitutions.

On a mis à la fin de la seconde Parties du premier Regiſtre des Extraits de tout ce que les Edits, Déclarations, Reglemens & Arrêts qui ſont tombés ſous la main, ont de plus eſſentiel, en ce qui regarde la Nobleſſe, les Armoiries & même les habillemens; Loix qui n'ont point été abrogées, & qui ſubſiſtent toujours, mais que l'on n'obſerve point, ſans doute parce qu'elles ſont ignorées.

A ce recueil ſuccédent deux Tables, l'une des matieres, l'autre des ſurnoms de Famille, & des noms de Terres joints aux ſurnoms, pour faire connoître ceux d'une même Famille, qui ſe font annoncer dans le monde ſous des dénominations différentes.

Tel eſt le plan de l'Ouvrage important de M. d'Hozier. Il commence chaque article aux perſonnes vivantes, & il remonte à leurs Peres & à leurs ayeux, auſſi loin que les titres qui lui ont été fournis, le lui permettent. Quelquefois il ſe borne au Pere & au Grand-Pere; quelquefois même il ne donne point de Pere à celui dont il s'agit, & il ſe contente de marquer ſon nom, ſes Armes, & ſon Alliance. Il eſt à ſouhaitter pour la Nobleſ-

ſe que cet Ouvrage ſoit continué ſans interruption. Le travail infatigable de M. d'Hozier trouvera ſa recompenſe dans les éloges de la poſtérité, dont il goûte aujourd'hui les agréables prémices.

Exercice public du College de Beauvais.

Voici une occaſion de témoigner la haute idée que j'ai depuis long-tems des Etudes & de la Diſcipline du College de Beauvais, où la jeuneſſe gouvernée par un chef d'un mérite diſtingué, enſeignée publiquement par deſçavans Profeſſeurs, cultivée en particulier par des Maîtres éclairés & attentifs, fait des progrès étonnans dans les Lettres; & où ſemblables à ces plantes ſteriles, qui à force de culture & de ſoins ne laiſſent pas de porter des fruits, on voit ſouvent les moindres eſprits s'ouvrir inſenſiblement, goûter l'étude, aimer à connoître, & acquerir comme malgré eux des lumieres, qu'il ſemble qu'ils n'auroient pas acquiſes ailleurs. Mais ſi la Nature a donné à un jeune homme beaucoup d'intelligence, de mémoire, & de courage, que ne peut-on pas attendre de l'éducation, qu'il reçoit dans cette Académie?

J'en ai vû la preuve le neuviéme de ce mois, que l'on me fit l'honneur de m'inviter à un de ces exercices publics, qui se font avec tant d'utilité, soit dans les Colleges de l'Université, soit dans ceux des Jesuites, chez qui, comme vous sçavez, les Lettres ne sont pas enseignées avec moins de zéle & de succès. Ce fut au College de Beauvais où je me rendis avec plaisir, pour être témoin d'un prodige. Un jeune homme de treize ans, étudiant en seconde, expliqua non-seulement plusieurs Décades de Tite-Live, mais encore toutes les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, qu'il interprêta du Grec en François à l'ouverture du Livre. Il le fit avec une grace & une facilité merveilleuse, rendant compte de tout, soit par rapport à la Grammaire, soit par rapport à l'Histoire. Il n'y avoit personne dans l'Assemblée assez ignorant, pour ne pas admirer. Madame Dacier eût été en extase. Pour moi je ne fus que frappé; & Messieurs les Gens du Roi du Parlement, qui honorerent cet Exercice de leur presence, ne le furent sans doute pas moins que tous les autres. M. Rollin, qui s'interesse particulierement à ce

jeune homme, contribua à le faire briller. Il pria M. le Recteur de l'Université, de designer lui-même les endroits de Plutarque à sa volonté. M. Rollin lisoit, & le jeune homme, sans avoir le Livre devant les yeux, interprêtoit en François tout ce que lisoit M. Rollin, qui nous dit en même-tems que ce jeune Etudiant avoit appris l'Hebreu de lui-même, & comme malgré ses Maîtres, qui se prêtant ensuite à son goût, avoient enfin eu la complaisance de lui en permettre l'étude un quart d'heure chaque jour; ensorte qu'il étoit déja parvenu à expliquer 50 Pseaumes. L'année précédente il avoit interprété publiquement toute l'Iliade d'Homere du Grec en François.

Vous êtes sans doute impatient de sçavoir le nom de ce docte enfant. Vous vous figurez peut-être que ce sera un jour un des plus sçavans Professeurs de l'Université &c. Sçachez pourtant que ce jeune homme, d'une naissance illustre, & d'un nom très-célébre dans l'Histoire, & de plus, proche parent d'un grand Ministre, est vraisemblablement destiné à la profession des Armes. Son nom est DU GUESCLIN.

Le fameux Bertrand, qui ne ſçavoit pas lire, mais qui ſçavoit gagner des Batailles, prendre des Villes, & déthrôner des Tyrans, auroit été bien étonné, ſi on lui eût prédit qu'un jour un Du Gueſclin ſeroit ſi ſçavant, dans un âge ſi tendre, & qu'au lieu de s'amuſer, comme lui, dans ſon enfance à eſtropier ſes compagnons, il mettroit tout ſon plaiſir à pâlir ſur le Latin, ſur le Grec, & ſur l'Hebreu; & cela dans un ſiécle où la Nobleſſe ſembleroit vouloir devenir auſſi ignorante que dans le ſien.

Deux jours après M. de la Verdy, Etudiant dans la même Claſſe, fils du célébre Avocat de ce nom, ſe diſtingua auſſi beaucoup, non-ſeulement par l'explication de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, mais par le parallele qu'il fit de ces deux chef-d'œuvre de l'Antiquité, & par les excellentes réflexions qu'il débita ſur la nature & les regles de l'Epopée.

Il paroît deux Brochures, au ſujet des *Elemens de la Philoſophie de Newton donnés par M. de Voltaire.* L'une & l'autre ſont écrites avec autant de ſolidité que de politeſſe. J'en rendrai compte inceſſamment.

Je ſuis, &c.

Ce 16 Août 1738.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCIV.

Divers Ecrit de M. le Beuf. Tome II.

LE second volume des *divers Ecrits sur l'Histoire de France*, par M. le Beuf, n'est pas moins curieux, Monsieur, que le premier. C'est d'abord une *Dissertation sur l'état des Sciences dans les Gaules depuis la mort de Charlemagne, jusqu'à celle du Roi Robert.* Comme nous avons parlé d'une Dissertation de M. l'Abbé Goujet sur le même sujet, * & du discours des Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France sur l'état des Lettres & des Sciences durant les huit & neuviéme siécles, **, je me contente de vous annoncer le sujet de cette premiere Dissertation, où l'on trouve quelques sçavans détails,

*. Tome IX. p. 341.

** Tome XIII. p. 8 & 145.

qui ne ſont pas dans les deux Ecrits dont je vous ai entretenu. Je paſſe aux autres Diſſertations de cet Auteur.

DISSERTATION,

Sur la poſition de Metioſedum *voiſin de Paris.*

Ceſar dans le 7e. Livre de ſes Commentaires, parle du Projet que forma Labienus Capitaine des Romains de s'emparer de la Ville de Lutece, défenduë par Camulogene. Cet endroit a donné lieu aux Sçavans d'exercer leur génie conjectural. Pour découvrir la poſition de *Metioſedum* voiſin de Paris, il faut fixer la marche de l'Armée Romaine, & l'endroit où étoit campé Camulogene. Dans l'édition de Ceſar par Strada publiée en 1575, on voit une figure qui repréſente le Camp de Labienus ; les Romains arrivent du côté gauche de la riviere de Seine, comme qui diroit aux environs de la pleine de la Salpetriere. On les ſupoſe arrêtez-là par un Marais, & le combat ſe donne vers les plaines de Vaugirard & des Invalides. Selon l'édition de Londres de 1712. c'eſt tout le contraire. L'Armée Romaine arrive d'abord à Lutece vers le quar-

tier que nous appellons le Fauxbourg Saint Antoine ; le Marais, qui étoit de ce côté-là, les arrête. L'Armée de Camulogene étoit campée vers la ruë S. Martin, & Labienus étant venu adroitement du côté de Chaillot & de Passi, le combat se donna vers le Roulle, ou aux environs. De ces deux figures qui représentent le campement des Romains autour de Lutece, celle de l'édition de Francfort paroît à M. le Beuf la plus conforme au texte de l'Historien. Suivant Jule Cesar, les Gaulois envoyent une partie de leur armée contre les Romains, qui alloient du côté de *Metiosedum*. Je me borne à cette circonstance, parce qu'elle suffit pour donner une idée juste de la question. Il s'agit de sçavoir ce que c'est que le *Metiosedum* dont parle César ; si ce lieu étoit au-dessus ou au-dessous de Lutece. Entre ceux qui le placent au-dessus de Paris, les uns disent que c'étoit Melun ; d'autres disent que c'étoit Corbeil. Ceux qui placent *Metiosedum* au-dessuos de Paris, s'accordent presque tous à dire que c'étoit Meudon. M. le Beuf est persuadé que *Metiosedum* nommé ensuite par abbreviation *Josedum* d'où a été formé le nom de Josay, devoit être une Forteresse Gauloi-

ſe, ſituée ſur le côté gauche de la riviere ; & c'eſt cette Forteresſe qui depuis a communiqué ſon nom à tout le canton. Choiſy, Juviſy, Corbeil, Eſſonne, tout cela eſt du Païs de Joſay, ou Joſas, & même tout le Doyenné de Montlhery. Le Sçavant Antiquaire remarque que chez les Celtes *Eteh*, ou *Echi*, traduit en Latin par *Etca*, ſignifie une Iſle, & qu'il faut chercher la poſition de *Metioſedum* dans quelque Iſle entre Melun & Paris ; il fait à ce ſujet diverſes conjectures : il eſt enfin porté à placer le *Metioſedum*, ou *Etioſedum* ou *Joſedum*, dans l'Iſle que le cours de la Seine forme à l'endroit de la double embouchure de la riviere d'Orge proche Juviſy : je ne me ſuis propoſé que d'expoſer en peu de mots le ſentiment du Sçavant Auteur ; & je laiſſe à des Antiquaires de profeſſion le plaiſir de lire diverſes remarques qui tendent à établir le nouveau ſyſtéme, & à détruire les anciens. C'eſt une érudition qui n'auroit pas été du goût de la plûpart de nos lecteurs. L'origine Celtique qu'il a donnée avec raiſon à *Metioſedum*, lui a fait rechercher avec ſoin l'étymologie la plus vraiſemblable de Lutece,

Lutetia ou *Leucotetia*, ancien nom de la Ville de Paris. Suivant un ancien Auteur, *Lucdunum* signifie dans la Langue Gauloise *Corvi mons* (la montagne des Corbeaux.) *Luc* ou *Leuc*, (Corbeau) peut également servir pour l'interprétation de *Lutetia*. M. le Beuf n'hesite point à avancer que *Lutetia* ou *Leuctetia* vouloit dire chez les premiers Gaulois *Corvorum insula* (l'Isle des Corbeaux.) *Etia*, comme j'ai déja remarqué signifie *Isle* en Langue Celtique. » Ce qui a pu se dire de Lyon » ajoûte-t'il, a pû se dire également » de Lutece, sans qu'il y ait du des» honneur de part ni d'autre, L'Isle de » Lutece étoit l'*Isle aux Corbeaux* avant » qu'elle fût habitée, comme la Mon» tagne de Lyon étoit *la montagne aux* » *Corbeaux*, avant que les Romains » y eussent fixé leur demeure. Ces sor» tes d'étymologies sont les plus sim» ples, & au jugement des Sçavans ce » sont les meilleures. «

DISSERTATION,

Sur le Vellaunodunum *& sur le* Genabum *des Commentaires de Cesar.*

Cette Dissertation, qui est extrémement longue, a été composée par l'Au-

teur, pour découvrir l'origine de la Ville Capitale du Comté d'Auxerre, dont il a formé le dessein de donner l'Histoire complete. Il soutient que dans les environs de la place où Auxerre est situé, il a existé une Ville appellée *Vellaunodunum*, bâtie & enfermée à la maniere des Gaulois; que les Habitans instruits par les Romains de profiter de la commodité du ruisseau & de la riviere, vinrent s'établir sur le bord du ruisseau qui se jette dans la riviere d'Yonne, & qui prit dès-lors le nom de l'ancienne Ville, depuis alteré par celui de *Valaon* ou de *Vallan*; que cette nouvelle habitation fut appellée *Autricum*, & qu'une partie des habitans devenus Chrétiens en sortit, & s'établit au lieu où est la Ville d'Auxerre, nommée d'abord *Autricidorum*, & ensuite *Autissiodorum*. M. le Beuf a recüeilli avec soin tout ce qui peut établir son sentiment; & il faut avoüer qu'il l'a rendu très-vraisemblable. Il vient ensuite à ce que dit Cesar de *Vellaunodunum*; & comme ce grand Capitaine fit brûler *Genabum* peu de jours après s'être rendu Maître de la derniere Ville, le docte Dissertateur s'est trouvé engagé à établir la position de ces deux Villes Gauloises.

Des Sçavans ont crû que *Vellannodunum* étoit Château-Landon dans le Pays de Gâtinois ; mais si l'on dit Château-Landon en François, c'est au lieu de Château-Nanton, qui étoit autrefois le véritable nom, conformement au nom Latin *Castrum Nantonis*, que les François ont ainsi défiguré, selon l'usage assez commun parmi eux de changer la lettre N, en L & la lettre T, en D. D'ailleurs sous le regne de Clovis I. Château-Landon n'étoit qu'un bois. D'autres ont cru que ce *Vellaunodunum* étoit Château-Renard ; M. de Valois soupçonne que ç'a pû être Montargis. Il y a eu des gens qui ont placé *Vellaunodunum* en Lorraine, & d'autres ont dit que c'étoit Vezelay en Nivernois. M. le Beuf observe exactement la marche de César, & il prouve d'une maniere assez plausible que cette Ville Gauloise a dû être aux environs d'Auxerre ; que *Genabum* est Gien le vieux, & que dans le nouveau il y a un Fauxbourg nommé la Genabie, nom qu'elle a tiré de l'ancien *Genabum*. Il refute ensuite le Maire, qui dans son Histoire d'Orleans a soutenu que *Genabum* est le même qu'Orleans. Mais si l'Empereur Aurelien en a jetté les premiers fondemens,

comme cela paroît certain, cette opinion est absolument insoutenable. Le sçavant Dissertateur oppose tant de raisons solides contre Orleans, qu'on ne peut plus lui trouver la moindre conformité avec *Genabum*. Il faut que Messieurs les Orleanois, se consolent du peu d'ancienneté de leur Ville.

Dissertation

Sur les dons Annuels faits anciennement aux Rois de France de la seconde race.

Ces dons se faisoient communément au Prince, lorsqu'il arrivoit dans une Ville de son Royaume. On voit dans Gregoire de Tours que le Roi Gontran passant en 585 à Orleans, fut comblé de presens par les habitans. Mais vers la fin de la seconde Race, nos Rois recevoient des présens dans les Assemblées qu'ils tenoient tous les ans. Chaque Chevalier offroit le sien, & chaque Communauté envoyoit des députés pour presenter ce qu'elle avoit à donner. Les Monasteres mêmes étoient obligez de faire des presens. Ils consistoient en or, en argent, en vases, en ornemens d'habits de toutes les sortes, en équipages de chevaux, & autres animaux. M. le Beuf a ramassé avec soin tous

les faits concernant cette matiere. Dans le neuviéme siécle on présentoit au Roi des Livres avant les Fêtes de Noël & de Pâques. Cela a donné occasion au sçavant Antiquaire de parler de la *Librairie* ou Bibliothéque du Roi Charle V. & de copier une partie de l'Inventaire des Livres qui appartenoient à Jean son frere Duc de Berry. Il a tiré ce morceau d'un manuscrit de la Bibliothéque de sainte Geneviéve qui est une copie de cet Inventaire, plus étenduë que celle dont s'est servi M. le Laboureur, dans son Histoire de Charles VI.

C'est dans le Livre même qu'il faut lire l'explication de quelques inscriptions marquées sur des Médailles & sur des pierres, dans les païs Auxerrois, Nivernois & Langrois.

DISSERTATION
Sur l'Ascia sepulcrale des Anciens.

M. le Beuf a consacré plus de cent pages à l'explication de ce point d'érudition, qui a fait éclore une multitude d'opinions. Ceux qui ont quelque teinture de l'Antiquité, sçavent que dans plusieurs tombeaux des Celtes, on trouve *sub Ascia dedicavit*. Ordinairement cette inscription est suivie

d'une figure, & cette figure ne paroît pas toujours la même. Les Antiquaires ont crû que l'inscription & la figure avoient un rapport mutuel. Les uns ont pretendu que l'*Ascia* n'étoit autre chose qu'un polissoir de marbrier ; d'autres une gâche à mêler la chaux détrempée avec le sable, pour en faire du mortier ; quelques-uns l'ont prise pour une truelle qui sert à coucher le mortier fin & le plâtre ; plusieurs en ont fait un marteau à maçonner ; d'autres Sçavans ont crû que le mot Latin *Ascia* doit signifier un instrument à remuer la terre, & destiné à la creuser, dans la vûë d'ériger des Sépulchres. Le P. Mabillon en a fait une erminette. Enfin le Marquis Maffei s'est applaudi d'avoir trouvé dans l'*Ascia* la truelle, dont se servoit le Maçon pour achever & pour polir le tombeau. M. le Beuf n'a pas rapporté cette opinion, qui dans le fond n'est pas nouvelle. Pour lui, après avoir solidement réfuté toutes ces interprétations, il établit que la figure représente une Anchre diversement figurée, Symbole du repos & de la tranquillité parmi les Gaulois. Il passe ensuite à l'Inscription, & cite les differentes explications des Sçavans, & les réfute. Il

prétend que le mot *Ascia* est Celtique, qu'*As* étoit la grande Divinité de nos Anciens Gaulois, & que *Sci* en Celtique signifie *protection*; d'où il conclut que *dedicare tumulum sub Asciâ* c'est mettre un tombeau sous la protection de Dieu. Ainsi l'erreur des autres Antiquaires est d'avoir pris le mot *Ascia* pour un mot Latin. Si l'explication de M. le Beuf est la véritable, il me semble, qu'à côté d'elle, celles des autres Sçavans est burlesque, lorsqu'ils confondent la protection divine avec une truelle ou un hoyau. Cependant comme ce mot *Ascia* a été employé pour dire, punition, chatiment, il ajoûte que *sub Asciâ dedicatum*, peut encore signifier qu'il étoit deffendu de toucher au tombeau sous peine d'amende. Comme on ne peut que conjecturer en cette matiere, il faut avoüer que M. le Beuf donne des conjectures plus heureuses que les autres Antiquaires. Il a semé une érudition curieuse dans cette Dissertation, qui m'a paru encore mieux digérée que les autres. Enfin il a imprimé un Opuscule de S. Victrice Evêque de Rouën, intitulé *De laude Sanctorum*, Opuscule qui n'avoit pas encore vû le jour. La Préface & les Notes renfer-

ment des éclairciſſemens néceſſaires.

Je crois devoir vous faire part d'une Lettre que je viens de recevoir de la part de M. le Franc, Avocat Général de la Cour des Aides de Montauban, au ſujet de l'Opera d'*Achille dans l'Iſle de Scyros*; ce qu'il y a de trop honorable pour moi, eſt un effet de ſa politeſſe & de ſon amitié, & ne doit point impoſer.

A Montauban ce 2. *Août* 1738.

J'Ai lû, Monſieur, avec un véritable plaiſir l'Opera de l'Abbé Metaſtaſio.* Cet Ouvrage méritoit d'être traduit par une plume auſſi élegante que la vôtre. Vous remarqués avec raiſon dans votre Préface, que cette Piece eſt d'un goût aſſez ſingulier par rapport à nous. Il y a des ſituations, des coups de Théatre, de l'action, & ſurtout des caracteres, choſe aſſez négligée, pour ne pas dire inconnuë dans preſque tous nos Opera. Ce n'eſt pas que nous ayons beſoin de chercher des modéles chez nos voiſins pour le genre Lyrique. Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre avis ſur Quinault. Il a ouvert une belle carriere à qui

* Se vend à Paris chez Chaubert.

auroit l'ambition de l'atteindre, ou de le surpasser. Ce n'est point sur ses Ouvrages, je parle de ceux qui sont estimez, que doit tomber le reproche fait à nos Opera de n'être communément qu'un tissu de Madrigaux & de maximes d'amourette. Il a connu le Beau, & ce qu'on appelle le *Grand-beau*, pour me servir d'une expression moderne. Ses Tragédies Lyriques fourmillent de traits, dignes, selon moi, du grand Corneille: quoi de plus sententieux, de plus vrai, de plus élevé que les vers suivans?

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

Quand on a fait trembler un Roi,
Apprenez qu'il en faut tout craindre.

Quelle force d'idées! quelle énergie d'expression dans ceux-ci!

Plûtôt que de ceder j'aime mieux que la mort
En fasse entre nous le partage;
Et l'amour n'en est que plus fort
Quand il passe jusqu'à la rage.

Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non, ne t'oppose point au panchant qui m'entraine;

Je suis accoutumée à ressentir la haine,
Je ne veux inspirer que l'horreur & l'effroy.
Amour que veux-tu de moi ?
Mon ame auroit trop de peine
A suivre une douce loi ;
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Avoüez, Monsieur, que ce n'est point là un Monologue plaintif : c'est une passion peinte avec les couleurs les plus vives. Tel est le personnage de Médée d'un bout à l'autre. Celui d'Armide dans un goût different n'a pas un caractere moins marqué. Ces deux Poëmes sont pleins de ces grands mouvemens tragiques, sans lesquels l'amour est indigne de la majesté du Théatre. Voilà Quinault dans ces caracteres. Quoi de plus moral, de plus pathétique, de plus fortement exprimé que les Enfers d'Alceste, de Thésée, que l'Acte de la haine dans Armide, &c ? Voilà le Poëte ; & convenons que dans ces differens morceaux Quinault l'est tout autant qu'on puisse l'être.

Mais malgré tous les éloges que je lui donne, & qu'on ne peut lui refuser sans injustice, je ne prétend pas dire, que même dans le genre Lyrique, Quinault soit un modele parfait. Plu-

ſieurs de ſes Poëmes ſont froids, mal conſtruits, & d'un ſtyle trop négligé. Il a fait beaucoup, mais il a laiſſé beaucoup à faire. On peut donner encore aux Tragédies Lyriques plus d'action, & plus de caractere qu'elles n'en ont eû juſqu'à preſent. Achille dans l'Iſle de Scyros en eſt une preuve en pluſieurs endroits. Le perſonnage d'Achille eſt admirable. Il vaut tout au moins celui de Racine, & c'eſt la premiere fois que j'ai vû un véritable Héros à l'Opera. Je ſuis cependant faché de le voir à la fin du troiſiéme Acte s'aller percher ſur le tillac d'un Vaiſſeau, & le moment d'après revenir comme un fou ſur le rivage. Ce n'eſt point une action théatrale, c'eſt un jeu d'Ecolier. Je ne ſuis gueres plus content des deux dernieres Scenes du premier Acte. Une Ariette d'Achille déguiſé en fille, perſuade à Théagene Prince de Calcide que Pirra, c'eſt le nom d'Achille déguiſé, eſt amoureuſe de lui, & par conſéquent jalouſe de Deidamie. On voit bien que l'Auteur a voulu imaginer une ſituation intéreſſante : pour moi je la trouve puerile. Cependant elle donne occaſion à huit vers, qui ſont un portrait charmant de la figure d'Achille ſous ſon habit de fille.

Chi mai vide altrove ancora
Così amabile fierezza,
Che minaccia, & innamora:
Che diletta, è fa tremar?
Cinga il brando &c.

Je ne connois point de personnage plus aimable, ni plus intéressant que celui de Déidamie; le caractere d'Ulisse est parfaitement beau; Théagene ne brille pas, & Lycomede est un bon homme qui n'est occupé que du soin de son Festin. Je n'aurois pas crû qu'on pût annoblir un souper au point de le rendre digne de la Tragédie; l'Abbé Metastasio a fait du repas public que Lycomede donne aux Ambassadeurs Grecs, un spectacle magnifique, une Fête aussi aimable que brillante, laquelle est interrompuë par le coup de Théatre qui décele Achille, & qui fait naître cette Scene admirable.

Ove son? Che ascoltai? mi sento in fronte
Le chiome sollevar!

On ne peut voir sans émotion le trouble & la fureur du jeune Héros déguisé. Ses sentimens se dévelopent & croissent avec violence, à mesure qu'Ulisse lui tient des discours pleins de force & de grandeur. Enfin on lui pre-

ſente un Bouclier, dans lequel il voit comme dans un miroir les liens honteux qui le retiennent à Scyros ; il en rougit, il déchire ſes vêtemens, & ſe diſpoſe à ſuivre Uliſſe. Remarquons cependant que cette ſituation eſt préciſément celle de Renaud dans le cinquiéme Acte d'Armide : même coup de Théatre, mêmes idées, mêmes expreſſions.

. . . . . In queſto ſcudo
Lo puoi veder. Guardati Achille, dimmi,
Ti riconoſci ? (*Preſentandogli lo ſcudo.*)
Ach. Oh vergognoſi, oh indegni
(*Lacerando le veſti*)
Impacci del valor, come ſin'ora
Tolerar vi po.ei !

Dans la troiſiéme Scene du cinquiéme Acte d'Armide, Ubalde preſente le Bouclier de diamant aux yeux de Renaud qui s'écrie,

Que vois-je ? quel éclat me vient fraper les yeux ?

UBALDE.

Le Ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos ſens ſont ſeduits.

RENAULD ;

Ciel ! Quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je ſuis ?

. . . . .
. . . . . .

Vains ornemens d'nne indigne molesse ;
Ne m'offrez plus vos frivoles attraits ;
Restes honteux de ma foiblesse,
Allez, quittez-moi pour jamais.

L'Auteur Italien peut avoir égalé l'Original François, mais on ne sçauroit dire qu'il l'ait surpassé. Dailleurs je déclare hautement que je n'accuse point M. l'Abbé Metastasio d'avoir pillé Quinault. Ce n'est point là ce qu'on appelle être Plagiaire. Il est permis de transporter d'une Langne dans une autre les beautez convenables aux sujets que l'on traite, soit en Prose, soit en Vers. Les ouvrages Grecs sont fondus dans les ouvrages Latins. Les Latins & les Grecs ont enrichi les François, les Anglois, les Italiens, les Espagnols... Ces derniers, que nous appellons les Modernes, se communiquent à leur tour leur génie, leur esprit, leurs idées, souvent leurs expressions ; tout cela compose un trésor public, ouvert continuellement à tous les Ecrivains. Corneille, Moliere, Racine, Despreaux n'ont pas rougi de puiser dans des sources étrangeres. En ont-ils moins de génie ? Doit-on les traiter de Plagiaires ? Ce seroit un blasphême. Ils ne sont pas moins créateurs

que les Originaux qu'ils ont imitez.

M. l'Abbé Metastasio a fait à l'égard de Quinault ce que Despreaux faisoit à l'égard d'Horace & de Juvenal ; il a trouvé dans Armide une idée qui convenoit à la situation d'Achille : aussitôt cette idée est devenuë la sienne ; il a jouté avec son original. Car il est vrai que le succès depend de la maniere d'imiter. Certaines mains ont le privilége d'embellir, & d'autres de gâter tout ce qu'elles touchent. Les larcins appauvrissent les mauvais Auteurs ; les bons au contraire s'en enrichissent.

La Scéne d'Ulisse & d'Arcade, qui se passe en presence d'Achille dans un lieu où sont représentés les travaux d'Hercule, est d'une belle invention & parfaitement théatrale. Celle de Deidamie *Achille ah dove vai! fermati Achille*, est touchante jusqu'aux larmes. Voila, Monsieur ce qui m'a principalement affecté dans l'Opera d'Achille. Je vous abandonne mes refléxions, je les ai faites rapidement, je les écris de même. Si vous jugez à propos d'en faire usage, j'espere que M. l'Abbé Metastasio me pardonnera les Observations critiques qui me sont échapées, il re-

marquera du moins dans toute ma Lettre un grand fonds d'estime pour ses talens, pour ses ouvrages, & en particulier pour l'Opera d'Achille. Il vous doit de grands remerciemens pour votre Traduction, qui a conservé toute la force, & toute la délicatesse de l'original. Une pareille prose tient lieu des plus beaux vers. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que vous meritez, Monsieur, votre très-humble & très-obéïssant serviteur. LE FRANC.

Leçons de Phisique de M. de Molieres Tome II.

Le second Tome de M. de M. contient quatre Leçons. Dans la premiere il s'agit des Elemens de l'Ether ou de la matiere subtile. Les parties du premier & du second Element ne peuvent être (selon M. de M.) que de petits Tourbillons contenus les uns dans les autres. Les parties dont les corps sensibles sont formés, ne peuvent être ni moins régulieres dans leurs figures, ni moins subtiles, ni moins sujettes aux loix générales du mouvement, que celles du second & du premier élement : » on doit les regarder comme » une production exquise de l'action » de ces deux élemens. « Car en vertu du sassement perpetuel des parties de

la matiere des petits Tourbillons, il a du arriver que plusieurs d'elles se soient détachées, & ne suivant que des mouvemens irréguliers, se soient arrêtées les unes auprès des autres & ayent composé des Molécules pésantes, des corps rares & spongieux, des croutes capables d'environner l'Astre d'un grand Tourbillon; & ce Tourbillon affoibli dans son mouvement aura été contraint par ses voisins à n'être plus qn'un Tourbillon subalterne, portant à son centre une Planete ou un Globe pésant.

On conçoit aisément que ce qui est arrivé aux grands Tourbillons des Planetes, a dû se produire en même-tems dans la plûpart des petits Tourbillons, dont ces grands Tourbillons sont composés; c'est-à-dire, que de petits Globes pésans ont dû en même-tems se former à leurs centres par les mêmes voyes; de cette façon les petits Tourbillons seront pésans, & tendront tous à se mouvoir de la superficie au centre du grand Tourbillon qui les contient. De plus ces Tourbillons pésans ont plus de force, à vitesse égale, que ceux qui ne le sont pas, & conséquemment fai-

ſant équilibre avec les Tourbillons ordinaires, ils ſont plus grands qu'eux. Les Globules formés dans les petits Tourbillons doivent être conſiderés comme de petits corps durs. Ici M. de M. fait voir la cauſe de la dureté premiere, que l'on n'avoit pas encore pénétrée.

Ces petits Globules varient beaucoup en grandeur, en dureté, en denſité: & cette variété vient de ce qu'ils ont été formés plus près ou plus loin du centre du grand Tourbillon; d'où notre Phyſicien déduit que l'Atmoſphere d'une Planete eſt compoſée de petits Tourbillons du troiſiéme Element, qui ſont formés par ceux du ſecond, & ces derniers par ceux du premier, dont les points ſeront encore des Tourbillons: de façon que la ſubdiviſion pourra être portée auſſi loin qu'on en aura beſoin. Il démontre que les trois Elemens peuvent former trois milieux différens, qui rempliront chacun le même eſpace, ſans ſe confondre ni ſe nuire dans aucune de leurs fonctions, & dont l'élaſticité du premier ſera incomparablement plus forte que celle du ſecond, & l'élaſticité du ſecond plus forte que celle du troiſiéme.

Les petits Tourbillons du premier

élement pourront quelquefois devenir des Tourbillons du ſecond ; & ceux du ſecond élement des Tourbillons du troiſiéme. L'Auteur promet que dans la ſuite il fera voir que ce principe mécanique eſt d'un uſage merveilleux pour expliquer les Phénomenes les plus exquis de la Chimie. Il examine enſuite la dégradation des Tourbillons du troiſiéme élement qui vont toujours en diminuant à meſure qu'ils s'éloignent d'une Planete, & qui ſe mettent enfin en équilibre avec ceux du ſecond élément; ces premiers ne doivent pas circuler ſi promptement autour du centre de la Planete dont ils rempliſſent l'Atmoſphere, que les petits Tourbillons du ſecond élément le feroient. Il en conclut » que l'équilibre, où les couches ſphé» riques d'un tourbillon doivent néceſ» ſairement arriver, ſera cauſe que les » couches ſphériques d'un Tourbillon » compoſées de petits tourbillons du 3ᵉ » élément, voiſines de la ſuperficie de » la Terre, & par conſéquent la Terre, » employeront beaucoup plus de tems » à faire leurs révolutions, ſçavoir 24 » heures ou 48 demi-heures, au lieu » qu'elles n'y auroient employé qu'en» viron trois demi-heures, ſi les Tour-

» billons de l'Ether avoient circulé
» tout ſimplement autour du centre de
» la Terre, & n'avoient pas en mê-
» me-tems circulé autour des petits
» Globules du troiſiéme élément. «
Il en conclut encore » que le déran-
» gement ſurvenu dans les couches
» des tourbillons des Planetes à l'égard
» de la régle de Kepler, ne doit avoir
» cauſé aucun changement dans la loi
» de la peſanteur, qui croît & qui dé-
» croît également en raiſon inverſe du
» quarré de la diſtance. «

Je ſuis, &c.

Le 23 *Août* 1738.

A PARIS. Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCV.

Le Neutonianisme pour les Dames.

CE n'eſt pas ſeulement en France, Monſieur, que le Neutonianiſme commence à avoir des Apôtres & quelques Diſciples Voici un bel eſprit d'Italie, qui dans le deſſein d'accréditer dans ſon Pays les dogmes du Philoſophe Anglois, ſe propoſe de s'emparer d'abord de l'eſprit des Dames, dont le ſuffrage eſt ſi important pour le ſuccès de toutes les nouveautés. Il n'en fait point myſtére, & il intitule ſon Ouvrage : *Il Neutonianiſmo per le Dame, ouvero Dialoghi ſopra la luce e i colori.* * Comme c'eſt l'Ouvrage de M. de Fontenelle ſur la *Pluralités des mondes*; qui à fait naître à l'Auteur l'idée de celui dont il s'agit, il

* A Naples 1737, *in*-4, 300 pag.

a crû devoir le lui adresser à lui-même, par une Préface en forme d'Epître Dédicatoire. A l'exemple de M. de F. le Philosophe Italien s'entretient avec une *Marquise* spirituelle & curieuse : même goût, même forme de Dialogue ; galanterie, sel, & jolies choses dans l'un & dans l'autre Ouvrage : mais en même tems discussions sçavantes, & explications claires & familieres de ce qu'il y a de plus sublime dans la Physique. Enfin M. Algaroti paroît ambitionner d'être le Fontenelle de l'Italie.

On reproche aux Physiciens d'avoir peu d'aménité, de délicatesse & de goût, & de paroître avoir fait une espéce de divorce avec tout ce qu'il y a d'aimable, dans la Littérature. Ils dédaignent, dit-on, l'Histoire, la morale, l'éloquence, la poësie, & tous les fruits agréables de l'imagination, comme des choses frivoles, qui n'éclairent point l'esprit de l'homme, & sont peu dignes de son attention.

D'un autre côté, ceux qu'on appelle beaux-esprits, regardent avec une espéce de pitié ceux qui passent tristement leur vie à examiner la nature, c'est-à-dire, à chercher, à méditer, à calculer, à douter. La Géométrie sur

laquelle il s'appuyent, leur ſemble inutile au plaiſir, & peut-être au beſoin de l'humanité. Ils s'imaginent qu'elle eſt le fléau du goût, & même de la juſteſſe d'eſprit dans la conduite de la vie. Ils ſçavent d'ailleurs que les plus grands Géométres ne ſont pas les meilleurs Phyſiciens, & que les Neutoniens ſurtout font un étrange abus du calcul. Les matieres du bel-eſprit au contraire leur paroiſſent propres à rectifier le jugement, à polir les mœurs, à corriger les paſſions, à embellir l'imagination, à orner la raiſon, à rendre la vie douce & gaye, à contribuer au bonheur de la ſociété. Voilà pourquoi on ne voit preſque jamais enſemble la ſcience profonde, & l'eſprit délicat.

Cependant M. de Fontenelle, & ſur ſes traces M. Algaroti, nous montrent par leur exemple, qu'il eſt poſſible d'allier l'un & l'autre; qu'on peut être Géométre & homme de goût; ſçavoir les vérités de l'Hiſtoire & celles de la Philoſophie; connoître les faits de la Littérature, & les expériences de la Phyſique; avoir dans l'imagination des angles & des bons mots, des courbes & des vers, des parallelepipédes, avec des épigrammes; en un mot, qu'on

peut-être bel-esprit, & Géométre. M. de V. même, par l'Essai qu'il a donné depuis peu sur le Neutonianisme, a fait ses efforts pour confirmer la possibilité d'une union de talens, qui n'ont presque jamais été joints dans la même personne.

Pour revenir au Livre de M. Algaroti, il faut avoüer, comme il en convient lui-même, que la matiere de ses Dialogues est un peu plus ingrate, que celle des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Car il s'y agit d'observations de Physique & d'expériences particulieres sur la lumiere & les couleurs, détails secs, & d'une ennuyeuse discussion. L'Auteur Italien a néanmoins vaincu ces obstacles. Ses entretiens sont, à mon gré, aussi amusans & aussi agréables en sa Langue, que ceux qui lui ont servi de modéle; & c'est avec raison qu'il se glorifie d'avoir *dompté le Neutonianisme*, qu'il appelle une espéce d'animal sauvage (*Fiera*) à cause de la Géométrie, dont il est tout hérissé. Son stile est clair, concis, coupé: *ô Schivato più che ô potuto*, dit-il lui-même, *quegl' intralciati è lunghi periodi, col verbo in fine, nemici de polmoni, & del buon senso.*

C'est à la Nation Françoise, selon

lui, qu'on a l'obligation des lumieres répanduës dans le monde, par rapport aux matieres les plus sublimes & les plus épineuses de la Philosophie. L'Italie, dit-il, devra à la France l'éxemple de publier en langue vulgaire des mystéres que la Langue Latine s'étoit injustement appropriés, & que la Langue Grecque servoit encore à nous dérober. L'Auteur dit cela un peu autrement. *Noi derremmo aver l'obligo alla vostra nazione daverci dato l'esempio, di render commune cio che altra voltra era misterioso, è di scriver nella sua Lingua ciò che per una certa superstitiosa riverenza era riserbato al Latino, non senza imbarazzarlo di Greco, la piu terribil arme del Pedantismo.* Il me semble que M. A. pouvoit se passer de maltraiter ainsi le Grec, qui ne fait plus de mal à personne. J'aime mieux l'entendre parler contre sa propre Nation, dont la Littérature, selon lui, semble se borner à des Recueïls de Chansons & de rimes, & à des Sonnets qui ont pour objet l'amour métaphysique ; si on l'en croit, on ne voit rien de bon en Italie, si ce n'est des *traductions de quelques Livres François*. On s'y amuse à disputer sur des questions grammaticales, & à disserter sur des Chansons.

M. Algaroti embraſſe pleinement le ſyſtême de l'attraction, tout homme d'eſprit qu'il eſt. *Il ſiſtema generale dell' attrazione non v' è ommeſſo, come quello che à una natural conneſſione col ſiſtema dell' attrazione particolare, che tra i corpi e la Luce ſi oſſerra.* Mais je ne ſçai ſi cette attraction, *l'arme* du Newtonianiſme, vaut beaucoup mieux que *l'arme* Grecque, dont il parle. L'attraction eſt un mot qui ne ſignifie rien, & dont Newton même ſemble avoir eu honte.* Mais en faiſant abſtraction de cette abſurdité, que le Carteſianiſme reproche au Newtonianiſme, on rend juſtice à M. Algaroti, en avoüant qu'à cela près, ſon Ouvrage eſt un corps complet de la Philoſophie Newtonienne, & un Recueil des plus bel-

* Newton dit dans ſon Optique, pag. 322. *Quam ego attractionem appello, fieri ſane poteſt ut ea efficiatur impulſu, vel alio aliquo modo nobis ignoto. Hanc vocem attractionis ita hic accipi velim, ut in univerſum ſolummodo vim aliquam ſignificare intelligatur, quâ corpora ad ſe mutuò tendant; cuicunque demùm cauſa attribuenda ſit illa vis. . . . At vero fieri poteſt ut ſint præterea aliæ quoque aliquæ (cauſæ) quæ tam anguſtis finibus contineantur ut uſque adhuc omnem obſervationem fugerint.* Si Newton s'en étoit tenu à ces termes généraux, il ſeroit excuſable; mais il a adopté en d'autres endroits, le plus abſurde Péripateticiſme.

les expériences ſur la lumiere & les couleurs. Il eſt vrai qu'il ne dit preſque rien, non plus que M. de Voltaire dans ſon Ouvrage, qui ne fût connu de tous ceux qui s'appliquent à la Phyſique. Mais il le dit avec autant de clarté que d'enjouëment ; & ſon Livre eſt véritablement *à la portée* de tout le monde. L'Auteur, quoique grand Géométre, ne ſe plonge ni dans des calculs, ni dans des démonſtrations de Mathématique. Il les ſupoſe avec raiſon, parce qu'il ſçait bien qu'on ne conteſte pas ſur ces points là : il ne s'arrête donc qu'aux inductions, c'eſt-à-dire, aux combinaiſons de la Phyſique Newtonienne avec ces calculs ſuppoſés, combinaiſons arbitraires, & fort problematiques ; & qui pour cette raiſon peuvent être fort bonnes pour le Dialogue, mais qui ſatisfont peu un eſprit éclairé & juſte. Ce qu'il y a de ſingulier, & ce que M. Algaroti ſe garde bien de dire, eſt que lorſque le principe Phyſique ne s'accorde point avec le calcul, on a recours à une nouvelle façon de calculer. Ceux qui ſont au fait, m'entendent aſſez, & me diſpenſent de la preuve.

Un autre mérite de l'Ouvrage de M.

Algaroti, est qu'il n'avance aucune expérience, qu'il ne paroisse la comprendre parfaitement. Il ne copie jamais ce qu'il n'entend point. Chez lui nulle erreur de fait, & il expose toutes les observations avec autant d'exactitude & de vérité, que de netteté & de justesse. Mais pour ne point ennuyer sa Marquise, il lui compte de tems en tems des fleurettes, telles que celle-ci, dans le premier entretien, p. 36. Après lui avoir expliqué le monde de Descartes, & comment dans le tourbillon du Soleil, la Terre devenuë Planete a été condamnée à *danser*, c'est-à-dire, à tourner autour de cet Astre : « Elle n'est pas si à plaindre, dit-» il à la Marquise, puisqu'elle a été » destinée à produire une chose, telle » que vous, plus aimable que tout » ce que les tourbillons ensemble ont » jamais pû produire. *La Terra diventando Pianeta era destinata à produr voi, che vale a dire, la piu amabil cosa che potesser mai produrre tutti i vortici dell' universo insieme.*

Voilà ce qui s'appelle de la galanterie Philosophique.

On peut dire que l'Auteur la reserve tout entiere pour sa Marquise Newtonienne. Nulle complaisance de sa part

pour tout ce qui n'est point de cette Secte. Il ne traite pas mieux les Cartesiens que les Aristoteliciens ; il semble les croire les uns & les autres également éloignés de la vérité. Les trois élemens de Descartes lui semblent presque aussi ridicules, que les quatre principes de la vieille Physique, le Chaud, le Froid, le Sec & l'Humide. Cependant si l'hypothése sur la maniere dont ces trois élemens se sont formés, ne doit être régardée que comme une pure hypothése, & si Descartes lui-même ne l'a considerée que de cette façon, il est au moins nécessaire d'admettre un de ces trois élemens, qui est la matiere subtile, pour remplir les interstices des corps. Autrement il faudra reconnoître le Vide ; ce qui est contre la raison, quelque chose que dise M. Algaroti avec tous les Newtoniens.

A l'entendre, ce n'est point notre grand Descartes qui a commencé à éclairer le monde, plongé dans l'ignorance : au contraire, il a été, si on l'en croit, le plus funeste ennemi de la vérité, lorsque Galilée commença à l'exposer aux yeux de son siécle. C'est avec raison, je l'avouë, qu'il donne des éloges à ce grand homme.

Si trovò in Toſcana, dit-il, *un uomo aſſai ardito, nomato Galileo, il qual preſe, non a dire, ma quel che è peggio, à dimoſtrare con evidenza ad uomini, che contar potear per aventura ſeſſanta anni di dottarato, ò di catedra in filoſofia, che aveano imparato con infinito ſtudio per tutta la vita loro, a non ſaper nulla.* Enfin il l'appelle le Czar Pierre de la Phyſique, & il compare tous les mauvais Philoſophes de ſon tems à ces Moſcovites groſſiers & opiniâtres, que ce grand Prince eut tant de peine à guérir de leurs ridicules préjugez. Cela eſt ingénieux ; mais l'application ne ſeroit-elle pas plus juſte au Philoſophe François, ce Pere de la vraie Philoſophie, dont M. Algaroti eſt obligé de dire lui-même (p. 16) que les Sectateurs ne débitoient que des choſes claires & diſtinctes, & que ſe ſont eux qui ont introduit la préciſion & la méthode dans la façon d'écrire & de raiſonner. Il eſt un peu facheux pour Meſſieurs les Newtoniens, qu'on ne puiſſe dire d'eux la même choſe. Leur attraction, leur gravitation abſoluë, leur vide, ne forment pas aſſurément des idées claires & diſtinctes.

Je conviens avec M. Algaroti que Deſcartes & ſes Diſciples ſe ſont un

peu trop hâtez de bâtir des systêmes, & qu'ils devoient auparavant avoir fait une plus grande provision d'observations & d'expériences. Mais 1°. les expériences faites par les Newtoniens ne servent, qu'à faire plus admirer Descartes, puisque la plûpart contribuent à appuyer son systeme des Tourbillons, comme M. l'Abbé de Molieres le fait voir. 2°. Ces observations ont servi à corriger le Cartesianisme dans plusieurs de ses branches, mais ne l'ont point anéanti. Les Newtoniens au contraire en font un très-mauvais usage, & sont en cela plus blamables que les Cartesiens; Ceux-ci ont le plus souvent marché droit sans ce flambeau; & ce même flambeau a servi en quelque sorte à égarer les Newtoniens : il les a jettés dans l'abyme du vide & dans l'ancien cahos philosophique : il les a conduits à l'attraction & à la gravitation absoluë & dans le pays de ces chimeres, que Descartes sembloit avoir plongées pour jamais dans le néant, avec toutes les qualitez occultes, & toutes les formes Peripatéticiennes.

Newton dit dans son *Optique* p. 322. *Gravitas semper respondet materiæ quanti-*

tati solidæ, ideòque necessariò attribuenda est causæ alienæ, quæ intimam ipsam materiæ lidæ substantiam penetret... Attractio est actio causæ cujusdam immaterialis, materiam perpetuo certis legibus moventis & regentis.

Et à la page 344. *Atque hæc quidem principia* (*Gravitas & Attractio*) *considero, non ut* occultas qualitates, *quæ ex specificis rerum* formis *oriri fingantur, sed ut universas naturæ leges, quibus res ipsæ sunt formatæ.* Il ajoûte, qu'assurer que chaque chose est douée de qualités occultes, qui lui donnent la force d'agir est un galimathias qui ne signifie rien. *Hoc utique est nihil dicere.* Mais Newton s'entend-t'il davantage lui-même, quand il prétend que *la Gravité pénétre la substance des corps solides*, & que l'*Attraction est l'action d'une cause immatérielle.* Que penser de la justesse de son esprit, & de la solidité de sa Philosophie, quand il nous dit dans ses *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle*, au sujet du mouvement des Planetes p. 482. *& hi omnes motus regulares originem non habent ex causis mechanicis.* Ce qu'il ajoute sur le mouvement des Planetes est indigne d'un vrai Physicien; & ce qui suit, fait bien

voir qu'il étoit peu éloigné d'admettre, comme dans les ſiécles d'ignorance, des génies, des Anges, pour conduire le mouvement des corps celeſtes. Voilà où l'a conduit l'abandon du méchaniſme de la nature. D'où il faut conclure que Newton n'a été qu'un Obſervateur, & nullement un Phyſicien.

Mais je n'entreprens pas de réfuter ici le ſyſtéme Newtonien, ni d'écrire contre M. Algaroti, à qui au contraire je rends toute la juſtice qui lui eſt duë, pour l'expoſition claire & agréable qu'il fait des plus curieuſes obſervations de Newton ſur la lumiere & les couleurs, dans ſes ſix Entretiens. Je ſouhaite que ſon Livre paroiſſe inceſſamment traduit en François, comme on le fait eſperer, & que la traduction ſoit élégante & fidéle. Pour y réuſſir, il eſt néceſſaire d'entendre encore mieux la matiere que la Langue.

Amulete du Sieur Arnoult.

Il me ſemble que le Syſtéme de l'Attraction eſt très-favorable au fameux Amulete du Sr. Arnoult. Pour moi, je m'imagine qu'il ne ſeroit point du tout difficile à un Newtonien d'expliquer les effets qu'on lui attribuë, en ſuppoſant qu'une certaine matiere renfer-

mée dans le Sachet, attire à soi l'humeur inconnuë qui cause l'Apoplexie. Lorsqu'un Physicien, renonçant au Mécanisme de la nature, peut se permettre d'expliquer ses effets, sans avoir recours aux Loix générales du mouvement, & sans y faire entrer l'impulsion des corps, que ne peut-il pas expliquer, que ne peut-il pas admettre? Soyons-donc Newtoniens, mais sans conséquence, par rapport aux effets singuliers de l'Amulete dont il s'agit: effets très-étonnans, & plus étonnans encore, en ce qu'ils sont exactement vérifiez & attestez par des personnes dignes de foi, & par des Médecins mêmes. J'ai actuellement sous les yeux l'original légalisé d'une attestation en forme du Sr. Mauran Medécin à Bergerac, qui certifie que l'Amulete du Sr. Arnoult a queri cette année un Curé de cette Ville, paralytique depuis dix-huit ans, & devenu tel par une attaque d'Apoplexie. Le détail de cet évenement est fort circonstancié dans le Certificat. En voici un autre d'un Domestique de M. le Duc de la Valliere, & de la femme de ce Domestique, laquelle conjointement avec son mari, atteste qu'elle a été guérie récemment d'une paralysie

de la moitié du corps, causée par une violente attaque d'Apoplexie, qui lui étoit survenuë en 1737. Le Certificat est signé du Sr. de Vaux Apoticaire de feu M. le Duc d'Orleans, comme témoin de cet évenement merveilleux, qui a porté le Medécin de la Malade, Docteur de la Faculté de Paris, & homme d'esprit, à faire usage de l'Amulete pour lui-même. Ces sortes de prodiges se renouvellent de tems en tems, pour soutenir la reputation du Préservatif, & la confiance du Public. Afin de réveiller sa foi, on fait usage de ces événemens qui frappent. Mais combien d'autres se dérobent à notre connoissance, & sont, pour ainsi dire, perdus pour nous! Combien de personnes, qui portent l'Amulete, lui sont redevables, sans le sçavoir, de la continuation de leur santé, dont il est peut-être le *Palladium*! On peut au moins le supposer. Au reste doit on s'étonner que tant de personnes de toute sorte de conditions y mettent leur confiance & en fassent usage? Il est certain qu'il ne peut nuire, & il n'est pas certain qu'il n'ait aucune vertu; il est au contraire fort vraisemblable qu'il en a une, par les preuves de fait. Le Sr. Arnoult Droguiste, distributeur du re-

mede, demeure toujours à Paris ruë des cinq Diamans.

Muse Militaire

Il paroît depuis peu chez du Puis le le jeune, au Palais, une petite Brochure intitulée, *Une Muse Militaire.* Ce sont quelques Piéces de vers composées par un jeune Officier. On voit à la tête une Préface, où l'Auteur, dans sa supposition modeste que ses vers ne sont pas *excellens*, soutient qu'il n'est pas nécessaire que de petits ouvrages, tels que les siens méritent cette épithéte. *Il ne peut*, selon lui, *y avoir d'excellence dans de très-petites piéces de vers*, parce qu'il n'y a que le *Beau* qui puisse être *excellent*, & que le *joli* n'atteint jamais à ce dégré. Ainsi l'excellence, qui n'est autre chose qu'un dégré supérieur de mérite & de beauté dans les choses, ne pourra, si on l'en croit, convenir, à un petit tableau, à un petit ragoût, à une petite bouteille de liqueur. Il faudra que le volume de ces choses soit considérable, pour qu'on y puisse trouver de l'excellence. Enfin il ne paroît pas vouloir adopter conséquemment la maxime de M. Despreaux dans toute son étenduë.

Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas dégré.

J'aurois mieux aimé, à la place de l'Auteur, admettre plusieurs degrés d'*excellence*, & différentes classes sur le sommet du Parnasse. La thése seroit de cette façon plus aisée à défendre. Quoiqu'il en soit, l'Auteur n'auroit peut-être pas besoin de traiter une question, que sa modestie lui a fait discuter. Ses vers ont un tour aisé & galant, qui sied bien à un Cavalier, à un Militaire. Il y a de l'imagination, & sur tout du sentiment dans ses petites piéces; & on s'apperçoit aisément, par la tendresse naturelle qui y regne, qu'elles n'ont pas été composées pour des Iris en l'air.

Suite des Leçons de Physique de M. de Molieres Tom. II

M. de Molieres dans la seconde Leçon du 2e. volume examine l'Air. L'expérience nous apprend que c'est un milieu transparent, fluide, pésant, poreux, élastique, capable d'une grande dilatation, & d'une grande compression. Il ne peut pas être un milieu formé de petites parties branchuës, ni de petites lames contournées en limaçon, comme le prétendent les Cartésiens; mais, consideré dans son état le plus simple, c'est un milieu formé de petits Tourbillons du troisiéme élement,

qui ont un globule péſant à leurs centres. Si leur amas poſſede toutes les propriétés de l'air, il ſera évident que cet amas eſt en effet l'air même. Or cela eſt ainſi : car tout fluide ne peut être autre choſe qu'un milieu composé de petits Tourbillons mis en équilibre ; & réciproquement l'air étant un amas de petits Tourbillous du troiſiéme élement, composés de petits Tourbillons du ſecond, ſera péſant, fluide, lubrique, tranſparent & poreux ; il ſera capable d'une grande élaſticité, mais cependant beaucoup moindre que celle de l'Ether, d'une grande & prompte dilatation, & d'une grande compreſſion. Il pourra facilement ſe charger de pluſieurs petites parties héterogenes, quoique plus peſantes qu'un pareil volume de ce fluide, les tenir ſuſpendues dans ſa capacité, les y diſtribuer uniformément, & leur procurer un grand mouvement en tout ſens, ſans que ces parties héterogenes produiſent aucune alteration aux molécules de l'Air.

Pour confirmer cette nouvelle ſtructure de l'air, M. de M. allégue le Barometre. Il démontre que la ſuſpen-penſion du vif-argent dans le Barometre eſt une meſure très-exacte de l'é-

lasticité actuelle de l'air, & non pas la mesure de son poids ; car l'augmentation du poids de l'air doit faire baisser le Barometre. » Si nous prenons le » Barometre par la mesure du poids » de l'air, il nous induira à porter un » faux jugement, qui est que l'air est » plus leger, lorsqu'il sera en effet plus » pésant ; & plus pésant lorsqu'il sera » en effet plus leger. « Il est vrai que si l'air est chargé de vapeurs il pesera plus : mais comme ce poids doit nécessairement rallentir le jeu des Tourbillons, l'air deviendra moins élastique, & le Barometre baissera malgré cette augmentation de poids. Notre Physicien conclut de-là que les effets de l'air découverts par le Barometre, & les expériences faites dans les Indes sur le Barometre par les Astronomes de l'Académie, sont une suite mécanique de la construction qu'il a attribuée à l'air & à ses parties.

Les deux propositions suivantes, qui sont les dernieres de cette Leçon, sont assez curieuses : M. de M. fait voir dans la premiere que l'air ou le troisiéme élement, n'est pas le seul milieu élastique & comprimant qu'il y ait dans la nature. Que l'élasticité du second & du premier élement existe

telle qu'il nous l'a décrite, & qu'elle eſt incomparablement plus grande que celle de l'air. Dans la ſeconde, que le retardement de la pendule ſous l'Equateur n'eſt pas une conſéquence néceſſaire que la Terre ſoit un ſpheroïde applati, comme Newton l'a prétendu. Nous finirons cet extrait par les paroles mêmes de l'Auteur. » On voit par là, » dit-il, que rien n'échappe à nos principes, que les effets qui paroiſſent » les plus difficiles à expliquer, viennent d'eux mêmes, & ſans qu'on y » ait penſé en les établiſſant, s'arranger » ſous ces principes, ſans y cauſer aucun trouble. »

Elémens de Géométrie.

M. le Ratz de Lanthenés, vient de publier de nouveaux *Elémens de Géometrie* *, où il explique fort clairement, ſans le ſecours des proportions, & par des démonſtrations *la plûpart nouvelles*, tous les principes de la méſure de l'étenduë. Ils ſont diviſés en ſept Livres. Dans le quatriéme on trouve la fameuſe propoſition 47e. d'Euclide, dont Pithagore eſt l'inventeur, & qui renferme la plus importante vérité de la Géométrie plane,

* Chez Giſſey ruë de la Vieille Boucletie, *in*-12, 260 pages.

elle eſt auſſi le fondement d'une grande partie des Mathématiques. On avoit crû juſqu'ici qu'il étoit impoſſible de démontrer cette propoſition autrement qu'Euclide, c'eſt-à-dire, par la voye des proportions. Cependant elle ſe trouve ici expliquée, ſans le ſecours de cette Méthode. Mais on fait ſur cela deux objections.

1°. Qu'on ne devoit pas en bannir le cinquiéme Livre d'Euclide, attendu qu'il ſert de principe & de fondement à une grande partie des Mathématiques. (L'Auteur répond fort bien à cette objection dans la Préface.) 2°. Que quoique ces élémens ſoient démontrés indépendamment de ce cinquiéme Livre, ils ne le ſont cependant pas ſans le ſecours des proportions; puiſqu'ils traitent des rapports des ſurfaces & des ſolides, dont les differentes comparaiſons forment des proportions. Cette objection eſt une chicanne, plûtôt qu'une véritable difficulté. L'Auteur n'a jamais prétendu exclure de ſes élemens tout rapport & toute proportion (il l'a dit aſſez dans ſa Préface) mais uniquement le cinquiéme Livre d'Euclide, qui eſt proprement celui des proportions; puiſque lui ſeul a pour objet la grandeur en général; les autres au contrai-

re ne traitent que des espéces de cette grandeur, dont les rapports & les raisons ne sont que des cas particuliers, qu'on doit regarder (du moins dans leurs démonstrations) comme des suites & des applications de ce cinquiéme Livre.

Il en est à peu près de ce Livre par rapport aux autres, comme de la Logique, à l'égard de tous les raisonnemens justes qui se font, qui ne peuvent pas, quoiqu'ils soient des suites des régles de la Logique, former un corps de Logique, ni être appellés proprement Logique. Ainsi toutes les raisons, & par conséquent les proportions, qui résultent de la comparaison des figures planes, de leurs côtés, de même que des solides, & toutes les démonstrations qu'on propose sur cela, ne peuvent être appellées Traités des proportions qu'improprement. On peut donc dire que ces choses étant démontrées par M. de Lanthenès, sans égard au cinquiéme Livre d'Euclide, elles le sont sans le secours des proportions.

Nouvelles Littéraires.

On m'a prié d'annoncer deux Livre de piété. Le premier est : *Les Pseaumes paraphrasez, suivant le sens littéral & prophétique, par un Prêtre*

Solitaire, 3 *vol. in* 12. Ruë Saint Jacque, chez Grégoire du Puis, chez Osmont, & Loüis du Puis 1738. Le second est : l'*Explication de la Regle de Saint Benoît, adressée à des Réligieuses*, Chez Witte ruë S. Jacques.

Le 3e. Volume de l'Edition de Tite-Live, *in*-4°. par M. Crevier, paroît depuis quelque-tems chez Quillau & Desaint. J'en rendrai compte incessamment.

Rollin fils vient de publier le projet d'une grande entreprise. C'est l'*Histoire Générale des cérémonies, mœurs, & coutumes réligieuses de tous les Peuples du monde, représentées en* 243 *figures, dessinées de la main de* Bernard Picard, *avec des explications historiques & curieuses, par une Société de Gens de Lettres, Ouvrage enrichi d'un grand nombre de vignettes, culs de lampe, & lettres grises:* 7 *vol. in fol.* C'est ici le même Ouvrage, si connu, imprimé en Hollande, qui consiste à figurer aux yeux & à réprésenter à l'esprit les Cérémonies religieuses de tous les Peuples de l'Univers. On y fera usage des mêmes Estampes, achetées par le Sr. Rollin en Hollande.

Mais une différence bien considérable, est qu'outre plusieurs ornemens nouveaux, qu'on y trouvera, on n'y verra point reparoître les fautes nombreuses de l'édition Hollandoise. De plus les explications mal digérées, mal écrites, indécentes, fades, qui accompagnent les Estampes dans l'édition d'Amsterdam, seront remplacées dans celle de Paris, par d'autres explications, composées par d'excellentes plumes, que je connois, & dont on doit attendre des détails sçavans, bien arrangés, bien assortis, & écrits selon toutes les regles de la bienséance & du bon goût. Ces Ecrivains promettent aussi des additions considérables. Je renvoye au *Prospectus* pour toutes les autres differences de l'Edition nouvelle qu'on annonce. On y releve avec beaucoup de bon sens, une partie des choses ridicules de la compilation Hollandoise. Le Libraire assure que l'Ouvrage sera achevé dans le cours de l'année 1740, & qu'on n'en tirera que 330 Exemplaires, sçavoir 300 en petit papier, & 30 en grand. C'est le nombre juste des Estampes dont le Sieur Rollin a fait l'acquisition. Le petit papier coutera pour ceux qui voudront retenir des Exemplaires d'avance, 158 liv. & le grand papier 200 livres. Ceux qui auront attendu la publication de l'Ouvrage, payeront 250 liv. pour le petit papier, & 350 liv. pour le grand.

Je suis, &c.

Le 30 *Août* 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCVI.

Discours Académiques de M. Turretin.

LEs deux Discours Académiques de M. Turretin dont je vous ai exposé le plan, Monsieur, tendent certainement à l'avancement des Sciences & des Lettres. Il nous apprend cependant qu'il s'est trouvé des Censeurs assez bisarres, pour improuver les loüanges qu'il a données à l'érudition profane, aux Philosophes, & aux bons Critiques. Ils ont également condamné le mépris qu'il a marqué pour certains usages Scholastiques, & n'ont pû souffrir la liberté avec laquelle il a dévoilé les défauts des Gens de Lettres. Cette censure, qui se contredit, a donné lieu à l'Orateur d'apprécier les Sciences, dans la vûë d'empêcher, si cela est possible, que le peu-

ple des Littérateurs ne s'en orgüeillisse pour des choses frivoles, & de rendre aux Sciences leur honneur & leur éclat. Il se propose dans un Discours, où il y a quelques réflexions judicieuses, de faire voir d'un côté la vanité, & de l'autre l'excellence des Sciences, les avantages & les inconveniens qui en naissent, mais avec ingénuité, & sans imiter les Avocats, qui ne disent que ce qui est favorable à leur cause, ou les Charlatans, uniquement occupés du débit de leurs remédes.

Comment ne pas se former une idée desavantageuse des Sciences quand on considére leurs bornes étroites, tant de choses inutiles qui les obscurcissent, le travail & la peine qu'elles coûtent, les défauts des gens de Lettres, enfin les mauvais effets qu'elles produisent dans la Religion & dans la société civile ? L'Orateur parcourt ces différens articles, que je vais analyser en peu de mots.

A l'égard des bornes étroites des Sciences, qu'est-ce que nos connoissances en comparaison de ce que nous ignorons ? Combien de choses incertaines, problématiques, fausses ou contraires à la droite raison ? Cicéron assure que de son tems il n'y avoit

point d'abſurditez ſi inſupportables qui ne trouvaſſent des approbateurs parmi les Philoſophes. Otez de l'érudition du plus ſçavant homme, tout ce qui eſt abſurde, douteux, obſcur, téméraire, oppoſé au bon ſens, que reſtera-t'il ? Ceux qui n'ont que la réputation de Sçavant, ſont bouffis d'orgüeil ; & l'eſprit de ceux qui le ſont réellement eſt comme lié & enchaîné par la connoiſſance vive & intime de ſon ignorance & de ſa foibleſſe. Faut-il renverſer les opinions d'autrui, quelle ſagacité ! quelle abondance de raiſonnemens! Mais s'agit-il de bâtir un ſyſtéme, de le rendre inébranlable? nulle reſſource, & l'on ſe peine inutilement. L'Orateur, pour prouver le peu d'étenduë de nos connoiſſances, ne ſe prevaut point de l'incertitude univerſelle des Académiciens, & des Pyrrhoniens, ni de l'autorité de Socrate, qui proteſtoit hautement, que la ſeule choſe qu'il ſçavoit, c'étoit qu'il ne ſçavoit rien ; ni enfin de celle de Cicéron, qui ſur la nature des Dieux, la Providence, la fatalité, les vrais biens & les vrais maux, a fait briller ſon eſprit Académicien. Notre ſiécle, ſupérieur à tous les autres, & qui a tant contribué au progrès des Sciences & des

Arts, lui fournit les preuves de leur imperfection ; loin de produire des choses nouvelles, il ne fait, selon lui, que ressusciter de vieilles opinions, couvertes de ténébres, & que multiplier les doutes ; les découvertes & sa maniere de raisonner ne servent qu'à montrer la prodigieuse étenduë de notre ignorance. La Philosophie & l'Histoire justifient les reproches de l'Orateur, dont je suis ici l'éco.

La Philosophie, selon les uns, est l'habitude de traiter toutes sortes de sujets ; & selon d'autres, c'est la connoissance de toutes les choses divines & humaines. Mais, dit M. Turretin, où faut-il chercher cette connoissance de toutes choses, & le talent d'en discourir ? Il n'y a qu'imperfection, que doutes, que conjectures, que ténébres dans cet art fanfaron. M. Turretin se jette ici dans des raisonnemens qui sentent plus le Déclamateur que le Philosophe : ce sont des subtilitez peu dignes de lui. La Physique ne lui offre pas moins d'obscurité que la Métaphysique. De divers points indiquez par l'Auteur, je ne citerai que ce qu'il dit sur le mouvement & sur les tourbillons. Quoi de plus clair en apparence, quoi de plus facile à connoître que

le mouvement ? Cependant nous ignorons sa nature, ce qu'il ajoute à un corps, la maniere dont il se communique, ce que c'est que ses degrez, ce qu'un corps mû deux fois plus vîte a de plus qu'un corps mû deux fois plus lentement. Les Philosophes sont obligez d'avoüer que des choses si simples leur sont inconnuës. C'est encore là de la déclamation, ainsi que dans ce qui suit. Ils ont bien raison de soutenir, continuë-t'il, que dans l'Univers tout se fait selon les régles de la méchanique, & résulte de la grandeur des parties, de leur figure, & de leur mouvement. Mais on ne peut les déterminer dans chaque corps & dans chaque Phénoméne. La solidité des Cieux, cette chimére de l'antiquité, a été anéantie ; mais comment la matiere très fluide dont ils sont composez a-t'elle pû former tant de Tourbillons ; comment dans les grands Tourbillons sont nez les moindres qui en sont clairement distinguez ; comment ayant des mouvemens opposez, ne s'embarassent-ils point ; comment n'empêchent-ils pas la communication de la lumiere ; comment la matiere dans une extréme agitation, qui suivant les

loix du mouvement, devroit s'échapper plus facilement, est-elle ramassée dans les centres des Tourbillons, & a-t'elle formé les Astres; comment la terre qui devroit se mouvoir plus vîte dans son Aphelie, & plus lentement dans son Perihelie, fait-elle précisement le contraire, ainsi que l'a remarqué Newton; enfin comment cet amas immense de matiere très-fluide & très-agitée a-t'elle cependant subsisté durant tant de milliers d'années? Il faut avoüer qu'il y a là quelques difficultez.

Même incertitude, selon notre Orateur, dans l'Histoire ancienne & moderne : excepté le petit nombre de faits, consignez dans les Livres Saints, tout ce qui précéde les Olympiades est obscur & fabuleux; c'est un période de trois mille ans. Quelles ténébres épaisses répanduës sur l'Histoire des Chaldéens, des Assyriens & des Egyptiens! Que de fables, que de prodiges, que d'inepties dans les antiquités de la Gréce, ouvrage digne d'une imagination poëtique. On trouve ce même goût pour les fables dans les annales de Rome; Tite-Live compte parmi les tems incertains ceux qui ont précédé la prise de Rome par les Gau-

lois. Les passions des Historiens, leur partialité, leur peu de discernement, leur indifférence pour la vérité, tant de monumens anéantis ou supposez, forment des préjugez peu avantageux à l'Histoire de tous les tems & de toutes les Nations. Cicéron & Tite-Live assurent que les Oraisons Funebres, destinées à illustrer les familles, & pleines de faits controuvez, ont défiguré l'Histoire Romaine. Polybe parle de deux Ecrivains, Fabius & Philinus, l'un Romain & l'autre Carthaginois, qui avoient composé l'Histoire de la guerre Punique, mais de telle maniere que chacun loüoit toujours ses Compatriotes; partialité nationale, qui n'est encore que trop commune. Cependant nos Historiens modernes protestent dans leurs Préfaces qu'ils ne s'eloignent en rien de la vérité; on diroit que les Maimbourgs & les Varillas, ces plumes nées pour le mensonge, *Natas ad omne mendacium pennas*, sont les fidéles écos de la vérité, qui est le plus bel ornement de l'Histoire. Mais que de fables, que de fictions ne s'offrent pas à un Lecteur attentif & éclairé? & si dans des évenemens récens, ils en imposent avec tant d'ef-

fronterie ; comment pourra-t'on les croire sur des faits anciens & éloignez ?

L'Histoire Ecclésiastique a également souffert de la témérité des hommes. Combien de faux Evangiles & de fausses Décretales ! Combien de fables semées dans les Legendes, composées, selon l'Orateur, par de jeunes Moines, qui prenoient les Vies des Saints pour les sujets de leurs amplifications ! Mais cette opinion, que, sur l'autorité du Mercure Galant, il attribuë à Valerio Evêque de Verone, appartient à Erasme, comme nous l'avons déja remarqué. Enfin combien de partialité dans les Historiens de différentes Sectes !

L'Orateur touche en passant l'imperfection de la Médecine, de la Jurisprudence, &c. » Quoi de plus incer» tain, dit-il ; * que la science de la Mé» decine ! Les causes des maladies sont » ordinairement cachées ; & à l'ex» ception de certains principes géné» raux, & d'un petit nombre de re-

* *Arte medicâ quid incertius ? Latent ut plurimùm morborum causæ ; & , si generalia quædam principia & medicamina non multa excipias, in cæteris nihil tuti esse & meris sæpissimè conjecturis agi, ipsi illi inter Medicos qui agunt candidè, fateri coguntur.*

» médes, tout le reste n'est qu'incerti-
» tude, & que conjectures, de l'aveu
» des Médecins qui parlent avec fran-
» chise. « N'est-ce point outrer le Pirrhonisme médical ?

Encore si le peu que nous sçavons, & qui est renfermé dans des bornes si étroites, étoit utile, ce seroit un soulagement pour notre ignorance : l'imperfection & l'incertitude des Sciences ne nous empêcheroit pas de les estimer. Mais combien peu de choses nous offrent-elles, qui puissent contribuer à nous rendre plus parfaits ou plus heureux dans cette vie & dans l'autre ! Que de futilité & d'inutilité dans la plûpart des Livres ! Ici l'Orateur passe en revuë les visions Rabbiniques, les extravagances des Alchymistes, & certaines Dissertations qui roulent sur des sujets frivoles, tels que ceux-ci : si Achille a été nourri de la moëlle de lion, & de quelle espece de terre le corps d'Adam a été formé. Ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que les Sciences si utiles au bonheur de l'homme, ne sont achetées que par des veilles, par la perte du repos, par des maladies, & par une vieillesse & une mort prématurées. Mais tout cela n'est

rien en comparaiſon des défauts qu'on remarque dans les Gens de Lettres. Combien y en a-t'il, qui ne faiſant que charger leur mémoire, jugent pitoyablement ! O le grand homme, s'écrie l'Orateur, que celui qui a dans ſa tête un amas de Dictionaires ! S'il avoit eu quelque choſe de bon à dire, il l'eût dit en une infinité de Langues différentes ; mais par malheur rien ne lui eſt encore venu. Il fait enſuite l'énumeration de défauts bien plus conſidérables, tels que l'orgüeil, la groſſiereté &c. C'eſt un précis de ce qu'il a expoſé plus au long dans ſon Diſcours ſur le progrès & la décadence des Lettres. Pour prouver le préjudice qu'elles cauſent à la Société civile & à la Religion, il repréſente ceux qui les cultivent comme des membres inutiles à l'Etat, & il prétend qu'elles ſont la ſource des héréſies, des erreurs, de l'Athéiſme & du relâchement de la Morale & de la Diſcipline. Il y a en tout cela bien du verbiage trivial.

Après avoir expoſé librement les maux & les inconveniens qui naiſſent des Sciences, il ſe propoſe d'en dévoiler l'excellence & les avantages, mais ſans ſe contredire ; parce que, ſelon lui, il n'y a rien que de réel dans cette

double perſpective. Il avoüe pourtant qu'à bien examiner les choſes, ſon plaidoyer contre les Sciences attaque uniquement ceux qui les cultivent. Elles ſont l'ornement de l'eſprit & la ſource du plaiſir le plus vif & le plus durable; leurs avantages ſont infinis, ſoit par raport aux Gens de Lettres, ſoit par rapport au bien qu'elles procurent à la Religion & à la Société. Sans les Sciences, la raiſon conſerve à peine quelques traits de ſa premiere beauté; elles la perfectionnent & en étendent l'uſage; c'eſt elles qui nourriſſent ce deſir inſatiable de ſçavoir, qu'on remarque dans les eſprits élevez: elles plaiſent dans tous les âges de la vie, ſont l'ornement de la proſperité, & un azile agréable dans l'adverſité. Elles ſont la ſource de la vertu, de l'honnêteté, de la politeſſe. Sans les Lettres il n'y a ni bons Magiſtrats, ni Miniſtres du Seigneur capables de faire fleurir la Religion, ni Avocats habiles, ni Médecins éclairés, ni Mécaniciens induſtrieux. L'Orateur fait voir en peu de mots les avantages qu'on peut tirer de l'étude des Langues, de la Poëſie, de l'Eloquence, de la Philoſophie, de la Médecine, des

Mathématiques, & de l'Hiſtoire. Enfin c'eſt aux Sciences que les Héros ſont redevables de l'immortalité; elles nous élevent à la connoiſſance de Dieu, & à ſon culte, à la diſtinction de l'ame d'avec le corps. Elles ſont la baſe de la Religion ; ſans elles, le Commentateur des Livres Saints & le Controverſiſte feroient à tout moment des bévuës ; ſans elles il eſt impoſſible de profiter de leurs travaux.

L'Orateur fait voir enſuite d'une maniere ingénieuſe que ce qu'il a dit ſur la futilité des Sciences, ne détruit point leur excellence. Elles ſont à la vérité renfermées dans des bornes étroites, mais il eſt toujours glorieux de les ſçavoir ; le Pyrrhonien eſt confondu par lui-même, qui en ſoutenant que tout eſt incertain, fait voir qu'il eſt un être penſant. Qu'on ne diſe point que dans une diſpute, ce qui eſt évident pour l'un ne l'eſt pas pour l'autre ; car l'un des deux trompe ou eſt trompé; & l'évidence n'eſt jamais contraire à l'évidence. Mais la vérité eſt cachée dans l'obſcurité, & nous prenons l'apparence du vrai pour le vrai même. Cependant ſi nous n'aſſurons rien avec précipitation & à l'aveugle, ſi nous ſuſ-

pendons notre acquiescement, jusqu'à ce que l'évidence nous l'arrache, si nous n'assurons que ce que nous ne pouvons ne pas assurer, il n'y aura nul danger de nous tromper. Nous sçavons peu de chose ; mais ce peu, avec le bon sens, suffit pour nous rendre heureux. Tout de même que les sens corporels ne nous ont pas été accordez, pour appercevoir les objets les plus petits & les plus éloignés, mais seulement pour éviter ce qui nous est nuisible, & pour rechercher notre bien particulier ; ainsi l'esprit & les Sciences nous ont été données, non pas pour comprendre tout, mais pour parvenir à ce qui nous intéresse, ou à ce qui contribuë à notre bonheur. M. Turretin ajoute quelques autres raisons, pour nous consoler de notre ignorance.

Il faut avoüer qu'il y a beaucoup de choses inutiles dans les Sciences; mais il n'y a qu'à les laisser, & qu'à se tourner vers ce qu'elles ont d'utile. D'ailleurs ce qui avoit paru d'abord inutile, est devenu ensuite d'une grande utilité. Les connoissances frivoles nous donnent le droit de les mépriser, & d'empêcher les autres de s'y attacher. Si les Scientes ne peuvent s'acquerir que par

me diſtincte d'un corps, & qui, pour ainſi dire, anime toutes ſes parties & les ſollicite à tomber perpendiculairement à la ſurface de la terre. Cette force eſt répanduë dans tous les corps à raiſon de leur maſſe : ainſi chaque petite partie d'un corps fait effort pour tomber vers la terre avec la même viteſſe que le corps dont elle feroit détachée, & elle y tomberoit effectivement ſi la reſiſtance de l'air n'apportoit aucune réſiſtance à leur chûte.

Comme la péſanteur n'eſt pas la même par toute la terre, le Sçavant Académicien explique la methode qu'il faut employer, pour s'aſſurer qu'elle doit être plus grande au Pole qu'à l'Equateur. Il remarque pour cela, que cette queſtion ne peut être décidée en péſant un même corps dans differens païs, parce que les poids avec leſquels on le compareroit, ſont affectez de la même maniere que ce corps; & par conſéquent, ſi un corps peſe une Livre à Paris, il paroîtra peſer une livre par toute la terre. Mais comme un pendule qui oſcille librement, conſerve toujours dans le même lieu une viteſſe conſtante & invariable, à moins qu'il n'arrive quelques changemens cauſez

par le chaud ou le froid, qui puiſſe en alterer la longueur (ce qu'on peut toujours reconnoître par le ſecours du Thermometre) il eſt aiſé de concevoir qu'il n'y a que la péſanteur, qui puiſſe cauſer, ſi elle varie dans différens païs, une accéleration ou un retardement dans les oſcillations de ce pendule; car les différences qui ſe peuvent trouver dans les denſités & les élaſticités de l'air, n'y peuvent apporter aucune erreur ſenſible. L'expérience a fait connoître que dans un certain eſpace de tems, tel que ſeroit, par exemple, une révolution des étoiles fixes, le même pendule fait un plus grand nombre d'oſcillations vers les Poles qu'à l'Equateur.

Cette inégalité dans la péſanteur actuelle eſt cauſée par le mouvement de la terre autour de ſon Axe. On ſçait communément que tout corps qui circule, fait effort pour s'écarter du centre de ſon mouvement. C'eſt de cet effort que naît la force centrifuge: or cette force ſur la terre doit être d'autant plus grande, que le cercle décrit par un point de ſa ſurface eſt plus grand que celui qui ſe trouve décrit par tout autre point de la même ſurface; & par

conféquent elle eft plus grande à l'Equateur que dans tous les autres cercles paralleles, & elle diminuë enfin jufqu'au Pole où elle ceffe entierement. Mais cet effort qui tend à éloigner les corps de la terre, eft directement oppofé à la péfanteur qui tend à les approcher. Ainfi plus cet effort eft grand, plus la péfanteur eft diminuée : la péfanteur reçoit donc une plus grande diminution fous l'Equateur, que dans tout autre lieu de la terre, puifque la force centrifuge y eft la plus grande ; & cette diminution devient moins confidérable, à mefure qu'on s'approche du Pole.

Un grand nombre d'expériences faites vers l'Equateur avoient déja fait connoître, que la péfanteur y étoit moins grande qu'à Paris ; mais on n'avoit point trouvé de différence entre le Dannemarck & l'extrémité méridionale de la France. M. Picard qui étoit un fort bon Obfervateur, n'avoit trouvé aucune différence entre Coppenhague, Paris, & le Cap de Sette, ce qui avoit donné lieu à quelques-uns de foupçonner quelques autres caufes, que celle que nous venons de rapporter ; & pour expliquer le mouvement

du pendule depuis l'Equateur jusqu'à Paris, ils avoient eu recours au chaud & au froid, n'ayant pas sans doute assez bien examiné que le chaud & le froid ne peuvent jamais apporter une accélération aussi grande que celle qu'on avoit observée. Il étoit donc d'une très-grande importance pour la Physique, de décider cette question par des observations très-exactes, & faites dans le Païs le plus Septentrional qu'il seroit possible. D'ailleurs cette question avoit toujours paru avoir une si grande connexion avec la figure de la Terre, que Newton & Huygens ont toujours crû que la connoissance des différentes pésanteurs en divers lieux de la Terre suffisoit seule pour déterminer cette figure, & la détermineroit même plus exactement que ne pourroient faire les mesures actuelles des degrez du Méridien.

La découverte de l'accélération du pendule depuis l'Equateur jusqu'à Paris avoit été trouvée en 1672. par M. Richer, qui avoit été envoyé par ordre du Roi à Cayenne pour y faire des Observations Astronomiques & Physiques. Cette découverte s'étant répanduë tout d'un coup parmi les Sçavans,

MM. Huygens & Newton penſerent, que pour conſerver l'équilibre entre les parties qui compoſent la terre, & pour empêcher que les mers n'inondaſſent les parties voiſines de l'Equateur, il falloit que la Terre fût élevée à l'Equateur & applatie vers les Poles.

Mais ces expériences de la péſanteur obſervée en différens lieux ne ſervent pas ſeulement à déterminerla figure de la Terre,elles s'étendent à un bien plus grand nombre d'objets. Qu'on ſuppoſe, par exemple, la figure de la Terre, comme par la comparaiſon de deux degrez du Méridien, exactement meſurez, tel que ſeroit celui du cercle polaire & celui de l'Equateur; qu'on ſuppoſe encore le mouvement de la Terre autour de ſon Axe: ces deux ſuppoſitions jointes aux expériences de la péſanteur faites au cercle Polaire & à l'Equateur, feront connoître quelle eſt dans chaque lieu la gravité primitive, c'eſt à-dire, la vraie péſanteur, qui n'eſt autre choſe que la péſanteur actuelle, dégagée de la diminution cauſée par la force centrifuge; elles feront encore découvrir,ſi malgré les différences qu'on aura obſervées dans la péſanteur, la gravité primitive eſt par tout

la même & tend vers un centre, comme le ſuppoſoit M. Huygens; ou ſi elle eſt différente en différens lieux & dépendant de l'attraction mutuelle des parties de la matiere, comme le prétend M. Newton; ſi elle varie ſuivant quelqu'autre loi, & vers quel point elle tend.

Les expériences de nos célébres Académiciens ont été faites dans le païs le plus ſeptentrional qu'il leur a été poſſible, dans un lieu qu'on nomme Pello ſous la latitude de 66^{m}. 48^{d}. & elles ont été faites à Paris avec les mêmes inſtrumens.

Il n'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail des inſtrumens qui ont ſervi à les faire, & d'expoſer comment on a ſurmonté les difficultés qu'un climat ſi rude entraînoit néceſſairement. Il falloit avoir l'œil nuit & jour ſur le Thermometre, & être continuellement attentif à augmenter le feu ou à laiſſer entrer l'air extérieur; car le froid ou le chaud auroient cauſé des variations fort irrégulieres dans la marche du pendule. On en voit un exemple dans des obſervations qu'on rapporte exprès, & qui furent faites au commencement du mois d'Avril 1737: on trouva $7^{f}. \frac{3}{4}$

de différence dans le mouvement de la pendule, obſervé deux jours de ſuite ; Cette pendule avoit été faite avec grand ſoin, & la conſtruction en étoit ſi particuliere & ſi ſimple, qu'en apportant les jours ſuivans les précautions néceſſaires contre le chaud & le froid, on trouva toujours ſon mouvement parfaitement égal. Il eſt certain que ce fut un travail très-pénible durant pluſieurs jours, que de conſerver toujours le Thermometre à la même hauteur. Mais ces obſervations avoient l'avantage d'avoit été faites le plus près du Pole qu'on ait jamais oſé tenter, ſans que la rigueur du Païs leur ait rien fait perdre de la préciſion que demande une matiere ſi importante.

Les obſervations furent continuées à Paris au mois de Février & de Mars 1738 ; le Thermometre étant jour & nuit à la même hauteur qu'à Pello : & par conſéquent toutes ces expériences ſurpaſſent en exactitude celles qui avoient été faites en Amérique, & dans quelques autres parties du monde, où l'on n'a pas toujours conſervé la même temperature d'air : ce qui a dû occaſionner des variations dans la longueur du pendule, & par conſéquent le faire accélérer ou retarder inégalement.

Ces expériences faites à Pello & à Paris par les laborieux Académiciens s'accordent fort bien avec cellesqueM. Graham, Auteur de l'inſtrument dont on s'eſt ſervi, avoit faites à Londres peu de tems avant leur voyage. Cet inſtrument avoit été placé dans une boëte préparée avec tant de ſoin, qu'après un ſi long voyage, il ne s'eſt trouvé aucune altération ſenſible : on ſe ſervit encore d'un autre pendule excellent dont la verge étoit d'acier ; & comme on craignoit, dans un païs où tout eſt fer & aimant, les effets de quelque magnetiſme, on changea la verge de la pendule ; & on appliqua ſucceſſivement à des verges de cuivre, cinq globes parfaitement bien tournez, de plus de deux pouces de diamétre, & de métaux différens. Ces Globes étoient de plomb, d'argent, de fer, d'étain & de cuivre : chacun de ces globes a donné la même accélération de Paris à Pello, à une petite différence près, ſi petite qu'elle ne peut être attribuée à aucune cauſe particuliere, mais ſeulement à la difficulté de bien ajuſter ces verges à la pendule, parceque de la maniere dont elles avoient été conſtruites, elles ſe ſéparoient en deux ; de ſorte qu'il n'étoit peut-être

pas possible de les ajûster toutes de la même maniere.

L'accélération qu'on a trouvée de Paris à Pello est plus grande que celle qui résulte de la Table que M. Newton a donnée dans ses Principes Mathématiques de Philosophie naturelle ; ce qui suppose la terre plus applatie qu'il ne l'a faite ; mais elle est plus petite que celle qui résulte d'une autre Table fondée sur des observations faites à Londres & à la Jamaïque avec un instrument semblable à celui de nos Académiciens, mais qui n'avoit pas été conduit avec tant de soin ; c'est-à-dire, qu'on n'avoit pas toujours fait les observations au même degré de chaleur, quoiqu'on eut essayé de faire les corrections que sembloient demander les différentes hauteurs du Thermometre.

L'Académie ayant reçu depuis peu les observations du pendule, faites au Perou sous l'Equateur par MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, on a comparé les observations avec celles qui ont été faites au cercle Polaire & à Paris, & toutes ces observations s'accordent fort bien à donner l'augmentation de la pésanteur vers les Poles plus grande que celle qui se trouve dans la Table de M. Newton, & par conséquent

la Terre ſelon la théorie, plus applatie qu'il ne l'a faite : mais toutes ces expériences s'écartent trop de la Théorie de M. Huygens.

Après toutes ces obſervations, les doctes Académiciens examinent combien la péſanteur doit être plus grande à Pello qu'à Paris, quelle doit être à Pelio la longueur du pendule qui bat les ſécondes, en ſuppoſant la longueur du pendule déterminée à Paris par les obſervations de M. de Mairan ; & l'on donne enfin une Table des accélérations de la pendule & des allongemens du pendule depuis l'Equateur juſqu'au Pole pour chaque latitude de 5 en 5 dégrez.

Ce troiſiéme Livre finit par un Problême touchant la direction de la gravité : on y propoſe d'y trouver l'angle qui forme la péſanteur actuelle, avec la direction de la gravité primitive, en ſuppoſant que la figure de la Terre ſoit connuë, & qu'on ſçache auſſi le rapport de la péſanteur ſous l'Equateur, à la péſanteur ſous telle latitude qu'on voudra.

Je ſuis, &c.

Le 3 Septembre 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCVII.

Quoique nous ayons, Monſieur, dans l'*Hiſtoire Généalogique de la Maiſon Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne*, par le P. Anſelme & ſes Continuateurs, un de ces bons Ouvrages, qui en ce genre font honneur à notre ſiécle, le Public ſembloit cependant déſirer d'en avoir un autre à peu près ſur le même ſujet, mais d'une forme & d'un gout differens, où l'on trouvât en détail toutes les Maiſons du Royaume & des Païs étrangers, iſſuës par mâles ou par femelles de nos trois auguſtes Dynaſties. L'Ouvrage que j'annonce eſt le 3ᵉ & 4ᵉ volume de celui qui a commencé à paroître en 1736, ſous le titre de *Généalogies Hiſtoriques de toutes les Maiſons Souverai-*

Hiſtoire Généalogique de la Maiſon de France.

nes, à Paris chez Briaſſon, Chaubert, &c. *in*-4°. 2. vol. Nous en avons rendu compte il y a deux ans. Les Explications Hiſtoriques qui accompagnent 87 Cartes contenuës dans le 3e volume, dont je vais vous entretenir aujourd'hui, nous retracent avec autant de préciſion que de fidélité les principaux évenemens de chaque Regne, avec l'Hiſtoire abregée des Princes de chaque Branche des trois Maiſons Roïales de France.

L'Auteur nous donne d'abord un plan de la Généalogie des Merovingiens. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette premiere Race de nos Rois, eſt une troiſiéme Branche inconnuë juſqu'à preſent, que l'on établit ſur des preuves très-ſolides, tirées de la nouvelle *Hiſtoire* Générale de Languedoc; Ouvrage immortel des ſçavans Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Cette découverte eſt principalement appuyée ſur une Chartre autentique de Charle-le-Chauve. La Branche dont il s'agit eſt celle des Ducs d'Aquitaine, ſortie de Charibert Roi de Toulouſe, frere du Roi Dagobert. Le fameux Eude Duc d'Aquitaine en deſcendoit en droite ligne; circonſtance ignorée juſqu'ici, qui nous découvre le motif eſſentiel de l'animoſité qui regnoit entre ce

Prince & Charlemagne, & l'interêt que celui-ci avoit d'abaisser la Maison d'Eude.

Une autre particularité aussi remarquable, est que de la posterité de ce Duc d'Aquitaine sont sorties trois Branches, qui ont produit d'illustres rejettons. 1°. Les Ducs de Gascogne, de mâle en mâle issus de Clovis, qui sont incontestablement les auteurs des Comtes d'Astarac, des Comtes de Fézensac *, & des Comtes d'Armagnac. Ces derniers si célébres dans notre Histoire ont subsisté jusqu'au commencement du XVI siécle; le dernier fut tué en 1503 à la bataille de Cérignole. 2°. Les Comtes de Bigorre, & les Vicomtes de Bearn raportent aussi leur origine à Eude Duc d'Aquitaine, & par conséquent à Clovis, dont la posterité ne s'éteignit pas dans la personne de l'infortuné Childeric, le dernier Roi Merovingien. Si elle perdit dans ce malheureux Prince la Couronne de France, elle en fut en quelque sorte dédommagée, par le choix que les Espagnols Chrétiens firent d'Eneco

* On dit que du tems de M. de Basville il y avoit encore en Gascogne un Fézenzac, qui prouvoit son origine & sa filiation. C'étoit un Gentilhomme fort pauvre.

Arista, Comte de Bigorre, pour les gouverner & les défendre contre les Maures, qui avoient envahi l'Espagne. Ce Prince fut le Fondateur du Royaume de Navarre, auquel Sanche le Grand, l'un de ses descendans, eut la gloire de réunir tous les Païs Chrétiens d'Espagne. La postérité de Sanche fut divisée en trois Branches, qui posséderent les Royaumes de Navarre, de Castille & d'Aragon. Ces deux dernieres finirent dans le XII siécle : celle d'Aragon fondit dans la Maison des Comtes de Barcelone. Celle de Castille eut deux Héritieres, Urraque & Thérese, qui enrichirent de cette succession les deux Maisons des Ducs & des Comtes de Bourgogne. Thérese épousa le Prince Henri de Bourgogne de la Race Capetienne, & lui porta en dot le Comté de Portugal, érigé depuis en Royaume, que sa posterité possede encore. Urraque porta en dot les Royaumes de Leon & de Castille à Raimond issu des Comtes de Bourgogne; & leur posterité masculine finit l'an 1516 dans la personne de Ferdinand le Catholique, dont la fille Jeanne porta la Couronne d'Espagne dans la Maison d'Autriche, d'où elle est rentrée, par Philippe V, dans celle de France.

La Branche de Navarre subsista en ligne masculine jusqu'en 1234, qu'elle fondit dans la Maison de Champagne, d'où elle a passé, par les canaux de celles d'Evreux, de Foix & d'Albret, dans la Branche de Bourbon; effet du mariage de Jeanne d'Albret, héritiere du Royaume de Navarre, des Comtés de Foix, de Bigorre & de Perigord, avec Antoine de Bourbon pere de Henri IV; en la personne duquel les trois Races de nos Rois se trouverent réunies, comme on le peut voir clairement par la XXII Table Généalogique de ce troisiéme volume.

La seconde Race, dite Carlienne, se trouve aussi, comme la premiere, augmentée dans cet Ouvrage d'une nouvelle Branche, qui est celle des Comtes d'Andechs, Ducs de Méranie, dont on n'avoit eu jusqu'à present qu'une connoissance fort imparfaite. L'Auteur a profité d'une Dissertation, appuyée sur des Chartres & d'autres Monumens autentiques, & publiée en 1734 par un Sçavant d'Allemagne *. Nous sçavons enfin ce que c'étoit que le Duché de Méranie, que plusieurs confondoient avec la Moravie. Cette

* M. David Koeler.

Maiſon a été conſiderable par ſa puiſſance & ſes alliances. Elle obtint le Comté de Bourgogne, par celle qu'elle fit avec Beatrix de Souabe, petite fille de l'Empereur Frederic Barberouſſe. Elle a la gloire d'avoir donné naiſſance à S. Othon Evêque de Bamberg, à une Reine de France, ſeconde femme de Philippe-Auguſte, & à une Reine de Hongrie (Gertrude de Méranie) Mere de Sainte Eliſabeth Landgravine de Thuringe, dont Sophie de Thuringe, l'une de ſes filles, fut la ſeconde femme de Henri le Magnanime Duc de Brabant. De ce mariage ſortit Henri de Brabant, tige de la Séréniſſime Maiſon de Heſſe, l'une des plus grandes de l'Europe, qui deſcend de Charlemagne par le mariage de Lambert II de Mons, Comte de Louvain, avec Gerberge fille puînée de Charle Duc de Lorraine, frere du Roi Lothaire. Voilà les matieres importantes & exactement approfondies, qui compoſent les deux premieres parties de ce troiſiéme volume.

La troiſiéme Race, dite Capétienne, eſt le ſujet de la troiſiéme partie. L'Auteur commence par diſcuter l'origine de Hugue Capet; & avant de raporter les diverſes opinions des Sçavans, il

fait mention du vers extravagant du Poëte Dante (*Canto* 20. v. 282.), qui fait dire à Hugue Capet : *Figlivol fui d'un Beccaio di Parigi*, & de la chimérique imagination du P. Hardoüin dans ses *Numismata Regum Franc.* imprimés parmi ses Ouvrages en Hollande 1733. Le P. Hardoüin a prétendu que Philippe I, que tous les Historiens du monde reconnoissent pour fils de Henri, fils de Robert, dont Hugue Capet étoit le Pere, n'étoit point de cette Maison, mais descendoit de Philippe Empereur Romain dans le troisiéme siécle ; & avoit pour aïeux maternels Numa Pompilius, Ancus Martius, & Pompée. Il fondoit sa bisarre opinion sur un pitoyable argument, où il y a d'ailleurs une veritable contradiction, & sur la prétenduë supposition de toutes les anciennes Histoires de France, fabriquées, selon lui, par des Faussaires du XIV siécle, pour flatter la Reine Jeanne de Bourgogne, descenduë de Robert, fils puîné du Roi Henri I, & petit-fils de Hugue Capet. *

* Le Sieur de la H.... dans ses *Révolutions de France*, qui viennent de paroître, s'est avisé d'embrasser cette opinion du P. H. Un Historien capable de donner dans ce travers, ne paroît pas fort judicieux. C'est un mauvais augure

Après avoir refuté ce Paradoxe plus sérieusement qu'il ne le merite, l'Auteur raporte cinq opinions des Sçavans sur l'origine de l'illustre Chef de la Race Capetienne. Il les examine en homme sensé & clairvoyant, & il se déclare judicieusement pour celle qui donne pour pere à Robert le Fort, bisayeul de Hugue Capet, Conrad Comte d'Artorf * & d'Auxerre, frere de l'Impératrice Judith, femme de Loüis le Débonnaire, & fils de Welfe Comte d'Altorf en Souabe. C'est le sentiment de Belleforest, de Jacque Chiflet, de Dom Viole, de Dom Mabillon, de l'Abbé des Tuilleries, & d'une quantité de Sçavans. Il faut avoüer que cette opinion est très-vraisemblable, & que l'Auteur la met dans un beau jour.

Mais puisque toutes les opinions se réunissent à reconnoître Robert-le-Fort pour tige de la Race Capetienne, qu'importe de sçavoir l'origine de ce

pour son Histoire de Loüis XIV. en 6 Tomes *in*-4°. qui s'imprime actuellement en Hollande.

* Altorf étoit un Comté d'Allemagne dépendant du Royaume de la *Bourgogne Transjurane*. appellé aussi *Duché d'Allemagne*. Robert le Fort est dit *Saxonici generis*, parce que tous ses ancêtres étoient Allemans.

Prince ? Indépendamment de toute recherche à ce sujet, la Maison de France n'est-elle pas aujourd'hui la plus ancienne & la plus illustre qui soit dans le monde ? Elle est sur le Thrône François depuis près de huit siécles : elle a donné des Souverains aux Royaumes de Portugal, de Naples, de Sicile, de Hongrie, de Pologne, de Navarre, à l'Espagne entiere ; & enfin des Empereurs à l'Orient. Avant Hugue Capet, elle a tenu un des premiers rangs dans le Royaume, durant un siécle & demi ; elle s'étoit même saisie deux fois de la Couronne, comme tout le monde sçait. Il falloit bien qu'il n'y eût dèslors rien de si illustre ni de si élevé que cette Maison, revêtuë des plus grands titres, & en quelque sorte plus puissante que la Maison même de Charlemagne, qui étoit sur le Thrône.

Je n'entrerai point dans le détail de tous les Descendans de Hugue Capet, mâles ou femelles ; ce détail immense est ici exposé historiquement, avec une clarté & un ordre admirable, & il se trouve commodément recapitulé dans les Tables Généalogiques, qui accompagnent chaque Article. Les Armoiries de chaque Branche, & celles des Princes ausquels elles se sont al-

liées, font repreſentées fidelement. Les Cartes qui accompagnent ſont d'un grand ſecours pour l'ordre des idées. Des Généalogies ſi illuſtres ſont dignes de la curioſité de tous les hommes, & la connoiſſance en peut être même très-utile.

Au milieu de tous ces détails qui concernent notre Hiſtoire, ce qui intéreſſe le plus par rapport aux deſcendances généalogiques, eſt de voir comment certaines Branches de la Maiſon Royale ont fondu dans tant d'autres Maiſons ; en ſorte qu'il y a aujourd'hui pluſieurs familles en France, & ſurtout en Normandie, qui par les femmes deſcendent de Loüis-le-Gros. Je n'en citerai ici qu'un exemple tiré de la pag. 486. La Branche Royale de Dreux, iſſuë de *Robert de Dreux*, cinquiéme fils de Loüis-le-Gros, a été une des plus fécondes dans ſes illuſtres rejettons, & conſéquemment une des plus étenduës dans ſes alliances. Sans parler ici d'une aſſez longue ſuite de Souverains qu'elle a donnez à la Bretagne, depuis Pierre Mauclerc, juſqu'à la Ducheſſe Anne fille du Duc François II, comme on le verra dans l'Hiſtoire, je me contenterai de remarquer, que vers le milieu du quinzéme ſiécle, *Robert* de

Dreux fils de Gauvain II, devint le chef du nom & armes de sa Maison : il eut six garçons & six filles, qui furent mariées dans differentes Maisons. La postérité de Robert ne fut continuée que par son second fils *Gauvain III de Dreux*, dont la fille Loüise de Dreux fut mariée à Jean d'*Achey*, *Jacque de Dreux* fils de Gauvain III, fut pere de *Nicolas de Dreux*, Vidame & Baron d'*Esneval*, Seigneur de Fresne, Pavilli, Pierrecourt, &c. mort sans lignée masculine en 1540 : en lui s'éteignit cette Branche de Dreux. Sa succession fut partagée entre ses sœurs, dont l'une, nommée *Anne de Dreux*, avoit épousé *René de Prunelé*. De ce mariage naquit *André de Prunelé*, Vidame & Baron d'Esneval, qui de sa femme *Marguerite le Veneur-Tilliers* eut *Charle de Prunelé* Baron d'Esneval, allié en 1583 à Madelene *Pinart*. Leur fille aînée *Françoise* de Prunelé, dont la sœur Elisabeth fut mariée à *Jean le Bouteiller de Senlis* Comte de Mouci, porta le Vidamé d'Esneval à son mari *Anne de Tournebu*, Seigneur de Livet, President aux Requêtes du Parlement de Roüen ; & leur fille *Madelene* de Tournebu ayant été mariée à *Claude le Roux* Baron d'Acquigny, Madelene

de Prunelé fit don au mois de Novembre 1677 de la Baronie d'Esneval & Vidamé de Normandie à son petit fils *Robert le Roux* Baron d'Acquigny, à condition d'en prendre le nom & les armes. *Charlote de Dreux*, derniere fille de *Jacque*, eut les Seigneuries de *Pierrecourt* & de *Toillé*, & fut mariée à *Charle de Moüi*, Seigneur de la Mailleray en Normandie, Vice-Amiral de France, Gouverneur du Pays de Caux.

En 1590 finit dans *Jean de Dreux*, Seigneur de Bonnetot & de Morainville, mort cette année la posterité masculine de *Jacque de Dreux*, sixiéme fils de *Robert de Dreux de Beaussart*. Ce Jacque de Dreux Chef de la Branche de *Morainville*, eut quatre fils, dont l'aîné seul eut posterité, & trois filles, *Jeanne*, *Jacqueline*, & *Blanche de Dreux*. Du mariage de la premiere avec Antoine *Marquerel*, sont descendus les Seigneurs d'*Hermanville* au Pays de Caux, & de *Castelier*. De la premiere alliance de Jacqueline de Dreux avec *Olivier des Hayes* Seigneur d'Espinay, viennent les Seigneurs de *Boisguerout*, dont l'héritiere Loüise-Adelaïde Salebigoton d'*Espinay-Boisguerout* fut mariée en 1728 à Gui-Loüis-Charle de *Montmorenci-Laval*.

François de Dreux, fils aîné de Jacque, dont je viens de parler, épousa vers le milieu du 16 siécle Jeanne de *Chambes-Montsoreau*, dite *la petite Demoiselle*. Comme sa Maison étoit peu riche, il fut assigné en 1540, avec ses freres, pardevant Messieurs les Elus de Lizieux, au sujet de la Taille, où il étoit question de l'imposer. Ils déclarerent qu'ils descendoient de Loüis-le-Gros, & ils prouverent clairement qu'ils étoient seulement Princes du Sang Royal de France; ce qui étoit évident. Son fils aîné *Gille* fut tué en 1582 au siége de Roüen. Il eut pour héritier son frere *Jean* de Dreux, né du second lit, à qui ses sœurs, nées du premier, contesterent la naissance légitime. Mais par Arrêt du 12 Mai 1584, le mariage de sa mere fut déclaré bon & valide. Il fut Gouverneur du Perche, & mourut au mois de Fevrier 1590 (selon de Thou) des blessures reçûës ou Siége de Verneüil. C'est le dernier de la Maison de Dreux. On voit par ce détail succint, que c'est en Normandie que s'est continuée & éteinte la posterité de la très-illustre & très pauvre Maison de Dreux; que c'est dans les differentes Maisons de

cette Province, qu'elle a principalement fondu, & que l'indigence dans laquelle les cadets des cadets de ces Princes étoient tombés, les avoient fait presque méconnoître de leurs contemporains, jusqu'à oser les inquiéter sur leur noblesse.

L'article des Princes de Courtenai, & des differentes Branches de cette Maison Royale, issuë aussi de Loüis-le-Gros, est ici fort détaillé dans toutes ses dépendances, soit par rapport à la Branche Impériale, soit par rapport aux autres Branches & rejettons. L'Auteur a suivi l'avis unanime de tous les Généalogistes de l'Europe, & ne s'est écarté en rien du sentiment de tous les Sçavans qui ont écrit sur cette matiere. Dans un autre endroit de son Ouvrage, il explique fort bien l'origine de la Maison de Courtenai, à laquelle le septiéme fils de Loüis-le-Gros fit l'honneur de s'allier, & dont il prit le nom, en épousant l'héritiere de la Branche aînée. Il fait descendre des cadets de cette grande Maison les *Courtenais* d'Angleterre, qui, cela supposé, est, après l'illustre Maison de Brunswik, ce qu'il y a aujourd'hui de plus noble dans la Grande Bretagne.

Voici deux endroits curieux que j'ai remarqués dans ce troisiéme volume. A la p. 177 en parlant de *Hugue le Grand*, pere de *Hugue Capet*, l'Auteur dit à sa louange, que s'il ne fut point Roi, il avoit du moins l'avantage d'être fils & neveu de Rois, gendre d'un Empereur & d'un Roi d'Angleterre, beau-frere de trois Rois de France, de deux Rois d'Angleterre & d'un Empereur; oncle d'un Empereur & d'un Roi de France, & enfin pere d'un Roi, tige auguste & féconde de tant de Rois, & dont la posterité masculine occupe aujourd'hui quatre thrônes en Europe. Les deux freres de *Hugue Capet*, c'est-à-dire, *Eude* & *Henri*, furent successivement Ducs de Bourgogne & moururent sans posterité. De ses deux sœurs *Beatrix* & *Emme*, celle-ci épousa *Richard I*, Duc de Normandie, dont elle n'eut point d'enfans. *Beatrix* fut mariée à *Frederic*, Comte de Bar, dont elle eut trois fils & une fille nommée *Ithe*, qui épousa *Radebothon*, premier Comte de *Habsbourg*, duquel descendent les Comtes de ce nom, & par conséquent les Princes de la Maison d'Autriche.

Pag. 388. On remarque que *Jacque*

de Bourbon, Seig. d'Argies, troisiéme fils de *Jacque I*, Comte de la Marche & Connétable de France, fut pourvu en 1397 de l'Office de Grand Bouteiller de France. On joint à ce fait la réfléxion suivante tirée de l'*Histoire manuscrite de la Pairie* (à la Bibliothéque du Roi) par le célébre le Laboureur : » Le Grand Bouteiller de » France, dégénéré en simple Echan- » son, étoit Surintendant des Finances, » à cause de la dépense du vin qui se » consumoit en la Maison du Roi ; » & sous ce titre il fut premier Pré- » sident né en la Chambre des Comptes, » quand elle fut établie. C'est ce qui » a fait dire mal-à-propos à quelques- » uns, à l'honneur de cette Charge, » qu'elle avoit été possédée par des » Princes & par les plus illustres Sei- » gneurs du Royaume ; mais ce n'é- » toit que comme Grand Bouteiller. «

Pag. 383. En parlant de Madeleine de la Tour (fille de Jean Sire de la Tour, Comte d'Auvergne, & de Jeanne de Bourbon) mariée à Laurent de Médicis, Duc d'Urbin, dont naquit Catherine de Médicis, femme du Roi Henri II ; l'Auteur remarque que Catherine devint heritiere de tous les biens de

la branche aînée de la Maiſon de la Tour, qui poſſedoit depuis un ſiécle le Comté d'Auvergne. Il ajoûte qu'il en ſubſiſte encore deux branches, *qui étoient ſéparées de la branche aînée avant que le Comté d'Auvergne y entrât.* L'une eſt celle des *Ducs de Bouillon*, & l'autre des *Seigneurs de Murat*, établis dans la Province d'Auvergne, & qui prennent aujourd'hui, ainſi que Meſſieurs de Bouillon, le nom de la *Tour d'Auvergne.* Au bas de la page on lit cette Note : » Il eſt ſurprenant que Baluſe » (qui a composé l'Hiſtoire généalo- » gique de la Maiſon de la Tour) ait » pû ignorer & omettre cette dernie- » re branche dans ſon Ouvrage ; lui, » qui a été *ſi hardi* pour les tems dou- » teux, devoit au moins être exact ſur » les choſes certaines & qui ne pou- » voient échaper aux recherches qu'il » a faites ; puiſque les Seigneurs de la » Tour Murat ont été appellés à la » ſubſtitution de la Vicomté de Tu- » renne, & qu'ils ont pour ayeule » commune Anne de Beaufort, heri- » tiere de Turenne.

Je rendrai compte dans la ſuite, du 4ᵉ Volume, encore plus curieux que le troiſiéme, & qui doit être très-

intéressant pour plusieurs illustres Maisons du Royaume, qui descendent par mâles ou par femelles des différens Souverains des Roïaumes de Bourgogne & d'Arles.

Remarques sur la feüille 221 du *Pour & Contre.*

L'Auteur des feuilles du *Pour & Contre*, après avoir inséré dans la feuille 220 une Lettre de M. Voltaire sur les Livres de M. du Tot, & de feu M. Melon, a publié dans la feuille 221 ses réfléxions sur cette Lettre. Me voilà encore engagé malgré moi à écrire contre cet Auteur : je le ferai en peu de mots.

1°. Est-ce distraction, est-ce affectation, qui a fait supprimer une épithete honorable donnée au Livre de M. du Tot par M. de Voltaire, qui dans sa Lettre manuscrite le qualifie d'*excellent Livre.* L'Auteur de la feuille lui ôte l'*excellence* dans l'imprimé. J'ai eu de la premiere main une copie de cette Lettre, avant que l'Auteur de la feuille en eût eu connoissance ; ainsi je suis au fait.

2°. Si on l'en croit, M. Melon a dit plusieurs fois à tous ses amis, *qu'il ne regardoit pas les objections de son Critique, comme des difficultez bien embarassantes ; que s'il les imprimoit, il n'avoit*

besoin que de 6 pages pour les réduire en poudre. Fait-on beaucoup d'honneur à la mémoire de M. Melon, de le faire parler ainsi d'un Ouvrage, comme le dit très-bien M. de Voltaire, * *beaucoup plus détaillé & plus approfondi que le sien*, d'un Ouvrage, qui nous apprend à penser sur des matieres importantes, & jusqu'ici peu connuës en France; d'un Ouvrage, où l'Auteur prouve géométriquement toutes ses Propositions; d'un Ouvrage universellement estimé des hommes d'Etat, des Magistrats, des Financiers éclairés, des Négocians & Banquiers habiles; d'un Ouvrage enfin recherché avec empressement par les Anglois & par les Italiens? M. Melon étoit assurément un homme de beaucoup d'esprit. Mais l'esprit ne sçauroit réduire en poudre des démonstrations & des faits qui dépendent du calcul; d'ailleurs l'esprit ne met pas tout-à-coup un homme au fait de toutes les matieres neuves que renferme le Livre de M. du Tot: ces diverses connoissances ne sont pas communément réunies en un seul homme.

* Page 297 de la feuille 220.

Au reste, quand il seroit échapé à M. Melon de dire à quelques personnes, ce qu'on lui fait dire ici, cela ne prouveroit rien du tout contre M. du Tot, dont le Livre est entre les mains du Public, juge desinteressé & équitable. D'un autre côté, il est certain que M. Melon a dit à plusieurs personnes dignes de foi, & qui me l'ont assuré, qu'il ne répondroit au Livre de M. du Tot, que pour déclarer qu'il avoit raison, si le Public le jugeoit ainsi. Il s'ensuit que M. Melon se seroit avoué vaincu. Le Public a jugé. Après cela, s'il ne faut que *6 pages pour réduire en poudre* le Livre de M. du Tot, seroit-il possible qu'il n'y eût personne aujourd'hui en état de faire ces six pages victorieuses ? Je suis de bonne composition, & je le donne en douze.

3°. Comment se peut-il que M. de Voltaire panche à croire avec M. Melon (comme l'Auteur de la feuille le dit p. 324) que quoique toute mutation de monnoye soit un mal, cependant *il y a des cas où elle devient nécessaire pour rémédier à de plus grands maux* ? Il me semble que le Commentaire de M. Prevôt n'est pas juste. Il doit être assez agréable pour M. de

Voltaire, de voir de ſon vivant des partis contraires conteſter ſur le ſens propre de ſon texte, & ſe diſputer ſon ſuffrage. M. de Voltaire, après avoir allegué des raiſons aſſez foibles en faveur de la néceſſité des mutations de monnoye en certain cas (comme font ceux qui diſcutent le Pour & Contre) ſe rend enfin aux démonſtrations de M. du Tot, & conclut ainſi: *Or puiſque M. du Tot a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes, que donnent aux Etats les changemens des valeurs numeraires des monnoyes, il eſt à croire que dans un tems auſſi éclairé, nous n'avons plus à eſſuyer de pareils orages.* Eſt-ce là dire que l'augmentation des monnoyes eſt néceſſaire en certains cas? N'eſt-ce pas au contraire finir par embraſſer avec connoiſſance de cauſe le ſentiment de M. du Tot, qui a prouvé clairement qu'il n'y a aucun cas où l'augmentation des monnoyes ſoit néceſſaire, & qui a démontré que M. Melon s'étoit trompé dans ce point important, ſur lequel il eſt ſi *dangereux* d'être trompé? M. de V. a jugé ſainement de l'Auteur par l'Ouvrage. *C'eſt un Euclide*, dit-il de M. du Tot, *pour la verité & l'exactitude*: il ajoûte

qu'il a fait sur les Finances, qui est le fondement des bons Gouvernemens, ce que Lemery a fait en Chymie : il a rendu très-intelligible un art, sur lequel avant lui les Artistes jaloux de leurs connoissances souvent erronées, n'avoient point écrit, ou n'avoient donné que des énygmes.

4°. J'ai reproché dans la Lettre 193 des *Observations* une supression ou omission de termes essentiels, dans la citation faite dans le *Pour & Contre* d'un passage de M. Melon. M. P. répond qu'il importe peu qu'il ait manqué quelques lignes à cette citation, parce que *cette omission ne change rien*, selon lui, *à l'opinion de M. Melon.* Il va même jusqu'à défier qu'on en puisse tirer quelque chose de contraire au sens qu'il lui attribuë. Je ne veux pas profiter de l'avantage qu'il me présente ici, de remporter sur lui une seconde victoire. Je me contente de renvoyer le Lecteur à la Lettre 193 des *Observations.* Il s'agit d'une évidence palpable, à laquelle il est inutile de revenir. M. P. appelle cela de l'*adresse*. Il y a effectivement bien de l'*adresse* de mon côté à rapporter un texte entier, & à y faire voir des mots qu'il avoit supprimés dans la citation, mots

qui expriment sensiblement tout le contraire de ce que l'Auteur prétendoit prouver, en citant ce texte tronqué.

5°. M. P. dit à la p. 317 que *quoiqu'il soit vrai que la derniere feüille du Livre de M. du Tot soit sortie de la presse le jour que nous avons perdu M. Melon, il est toujours assez surprenant qu'elle n'en soit sortie que ce jour-là, & que l'Auteur ait tardé si long-tems à publier son Ouvrage, après l'avoir communiqué à son adversaire.* Ne diroit-on pas que M. du Tot, lorsqu'il a livré son Ouvrage à l'impression vers la fin de 1737, étoit informé de l'avenir, & sçavoit que M. Melon, dont la complexion promettoit une plus longue vie, tomberoit malade au commencement de l'année suivante, & mourroit précisément le jour même que l'impression de la derniere feüille du Livre écrit contre lui seroit achevée? Y a-t'il *plus de raison que d'adresse*, ou plus d'adresse que de raison dans la réfléxion de M. Prevôt ? On n'y apperçoit pas aisément l'une ou l'autre. Pour finir, je dis que c'est vouloir lutter publiquement contre la verité & l'évidence, que d'attribuer à M. Melon les principes

essentiels de M. du Tot sur la mutation des monnoyes, & qu'il n'y a pas aujourd'hui, parmi ceux qui sont au fait, deux sentimens sur une chose si palpable.

Si vous aimez Platon, aimez encore plus la verité.

Je suis, &c.

Le 6 Septembre 1737.

Fautes à corriger dans la Lettre CCV.

Page 222. lig. 8. *osserra*, lisez, *osserva.*
Page 221. lig. 11. *derremmo*, lisez, *devremmo.*
Page 223. lig. 6. n'auroit. *lisez*, n'avoit.
Page 228. lig. 3. *lida*, lisez, *solida.*
Page 240. lig. 26. 158, *lisez*, 150.
On a oublié dans la Lettre CCIV, *de dire que la Dissertation sur l'*Ascia, *n'est point de M.* le Bœuf, *mais d'un sçavant Jesuite.*

A PARIS. Chez Chaubert, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCVIII.

Léonidas, Poëme traduit de l'Anglois.

L *Eonidas*, Poëme Anglois de M. *Glower*, traduit en François, & imprimé à Paris chez Giffey, 2. vol. *in*-12. n'eſt pas proprement un Poëme Epique, Monſieur; il n'y a ni prodiges, ni enchantemens, ni monſtres, ni divinités, ni allégories, & l'on n'y trouve aucune de ces machines qui conſtituent l'eſſence de l'Epopée. M. Glower, plus Philoſophe que Poëte, a préferé à ce merveilleux qui ſaiſit l'imagination, les idées & les ſentimens qui inſtruiſent & qui touchent. La Traduction a été d'abord imprimée en Hollande, & on s'eſt donné la peine à Paris d'en retoucher le ſtyle un peu Franco-Batave pour la mettre en état d'y paroître avec plus d'honneur. Le

Reviſeur, hommejudicieux, trouve dans cet Ouvrage une ſuite de faits dirigez au même but, & dont les principaux ont été tirez d'Herodote, de Diodore de Sicile, & de Xenophon. » Ce n'eſt » point, dit-il, un Poëme Epique, quoi- » qu'il en ait la forme, & qu'il ne rou- » le que ſur une action & ſur une mo- » ralité. C'eſt donc un Poëme d'un » genre nouveau, dont l'ordonnance » m'a paru fort belle, & qui offre des » exemples illuſtres d'héroiſme ver- » tueux, politique, & guerrier, dans » une grande variété d'évenemens, » d'images & de ſentimens. «

Le ſujet eſt la mort de Léonidas Roi de Sparte, qui, avec trois cens Lacedémoniens, diſputa à Xerxès Roi des Perſes le paſſage des Thermopyles. Cette action héroïque, produite par l'amour de la Patrie & de la liberté, a échauffé l'eſprit de M. Glower; il a cru que ſes Compatriotes ſeroient charmés de la voir ornée des images de la Poëſie. Il feint que les Etats de la Grece ſont aſſemblés à l'Iſthme de Corinthe, lorſque Xerxès vient dans la Thrace pour faire la conquête de la Grece, & qu'ils renvoyent Alphée, Député de Lacedémone, dans ſa Patrie, pour annoncer la réſolution qu'on avoit priſe

de diſputer à ce Roi le paſſage des Thermopyles. Il arrive à Sparte le jour même qu'on y attendoit la réponſe de l'Oracle de Delphes ſur le ſuccès de cette guerre. Il y avoit alors deux Rois à Lacedémone, Léotychide & Léonidas ; le premier fut d'avis de ne point s'avancer au-delà de l'Iſthme ; mais le ſecond regardant la Grece entiere comme ſa patrie, combat cette opinion. Sur ces entrefaites arrive Agis beau-frere de Léonidas, qui avoit été envoyé à Delphes, & il déclare que l'Oracle a prédit la ruine de Lacedémone, à moins qu'un de leurs Rois ne meure pour le ſalut de la Patrie. Léonidas s'offre ſur le champ à une mort certaine, & trois cens Lacedémoniens ſe font un honneur de le ſuivre. Le Poëte feint un entretien de ce Roi avec la Reine, qui étoit au milieu de ſes enfans. La tendreſſe conjugale brille dans leurs diſcours, & encore plus l'amour de Léonidas pour ſa patrie. Il me ſemble que cette ſituation eſt naturelle & bien amenée ; cependant le Reviſeur ſévére, condamne preſque ces ſentimens : » La Reine de Lacedémone, » dit-il, eſt un modele de tendreſſe con- » jugale ; mais c'eſt un peu aux dépens » de ſon caractere de Lacedémonien-

» ne ; caractere qui dans les conjonc-
» tures où il s'agissoit de la liberté de
» la patrie ne se manifestoit que par
» des sentimens austeres. Une femme
» de Sparte auroit regardé comme une
» foiblesse honteuse, d'opposer les ten-
» dres sentimens de son cœur à un
» mari déterminé à mourir pour sa Pa-
» trie. » Malgré cette Critique, j'aime
mieux que le Poëte ait adouci cette
dureté Spartaine, qu'il me fasse entre-
voir la nature, & que l'amour de la
patrie n'étouffe pas tout-à-fait la ten-
dresse conjugale.

Léonidas part après cette entrevuë ; le Poëte le représente sortant de Lacedémone avec un casque garni *de plumes incarnates : les jeunes garçons la tête couronnée de lauriers, recitant des vers composez à sa gloire : les plus aimables filles s'empressent à semer des fleurs sur le chemin par où il doit passer : Les Dames de Sparte montent au haut de leurs maisons, pour contempler plus long-tems la marche de leurs époux & de leurs fils.* Sont-ce-là les mœurs de la triste Lacedémone ? J'y reconnois plûtôt la voluptueuse Athénes. Au bout de six jours Léonidas accompagné de trois cens Spartiates arrive près de l'Isthme. C'est-là qu'Alphée vient le joindre, & lui fait

l'énumeration des troupes qui l'attendent à l'Isthme, & de celles qui sont déja aux Thermopyles: il lui décrit ce passage, & lui fait l'Histoire touchante de la captivité de son frere Polydore en Perse. Homère après avoir invoqué sa Muse, fait lui-même le dénombrement des troupes Gréques & de leurs Vaisseaux. Il y a plus d'art, ce me semble, à avoir fait entrer ce dénombrement dans un Discours, comme fait Alphée; il est par ce moyen plus vif & plus animé. D'ailleurs il sert à faire connoître à Léonidas les chefs des troupes Gréques; & par là il devient nécéssaire.

Mon dessein n'est pas d'analyser exactement ce Poëme, mais de remarquer quelques traits singuliers. Léonidas, après avoir réuni les differens corps des troupes Grecques, s'avance vers les Thermopyles. Le Poëte lui fait haranguer les Divinitez de ce lieu, & les compagnons de son expédition, ausquels il promet une gloire immortelle. » Comme dans un païs chaud, (dit » le Poëte,) lorsque les épis sont cour- » bez par la riche pésanteur du grain, » si une étincelle fatale vient à tom- » ber d'un flambeau allumé sur ce ter- » rain brûlant, l'embrasement excité » soudain, & augmenté par la fureur

» des vents, forme un torrent ra-
» pide de feu, qui parcourt en un mo-
» ment toute la plaine ; & s'élevant
» bien haut, porte au Ciel qu'il éclaire
» de sa rougeur, des pyramides de flâ-
» mes ; avec la même promptitude les
» paroles du grand Léonidas répan-
» dent dans tous les rangs une ardeur
» plus qu'humaine. Tous les cœurs
» sont remplis de ces grandes idées
» qui élevent le courage des bons Ci-
» toyens & des braves Soldats, dans
» ces momens où ils envisagent avec
» joye les plus grands dangers, sous
» les formes les plus horribles. Leur
» imagination rend présentes à leurs es-
» prits intrépides toutes les horreurs de
» la guerre, la campagne teinte de
» sang, les monceaux d'ennemis tuez,
» & les glorieux trophées tout brillans
» des riches dépoüilles des Perses. «
Je ne sçai si cette comparaison empha-
tique & peu naturelle vous plaira.
D'ailleurs des Soldats courageux, ani-
mez par l'exemple de leurs Chefs,
n'ont point de pareilles idées.

Voici un autre morceau qui vous
fera juger du goût de cet Ouvrage, &
du style du Traducteur. » Les plus
» grands Rois n'ont jamais pû rassem-
» bler de pareilles forces, non pas

» même ces ambitieux conquérans ;
» qui d'une main impitoyable rom-
» pant les ſacrez liens dont dépend le
» bonheur des Nations, ont reveillé
» les fureurs de la Diſcorde aſſoupie.
» Non, les cent Portes de Thébes, les
» Tours de Memphis, & les fertiles
» campagnes arroſées par les inon-
» dations du Nil, n'ont point fourni de
» ſi puiſſantes armées à ce fameux Se-
» ſoſtris, qui remplit de trophées la
» terre entiere, & en fit ſa conquête,
» répandant la terreur de ſon nom ſur
» les rapides eaux du Tanaïs, ſi éloi-
» gné de ſon Royaume, & ſur le vaſte
» cours du Gange effrayé. Jamais l'A-
» ſie elle-même n'avoit vû raſſembler
» une ſi grande multitude de Soldats,
» non pas même lorſque Belus, ſuivi
» des troupes Aſſyriennes, en entreprit
» la conquête, ou lorſque la puiſſante
» Babylone voyoit les plaines qui bor-
» dent l'Euphrate, couvertes de mil-
» lions d'hommes, ſortant de ſes murs
» comme autant d'eſſains, quand par
» la fureur de la cruelle Semiramis, la
» Paix effrayée fuyoit loin de l'O-
» rient déſolé. « Il me ſemble que dans
cet endroit, l'Auteur voulant offrir
à l'eſprit des objets grands & terri-
bles, les rend petits & mépriſables,

à force d'exagérations & d'épithétes :
& puis, quelles phrases à perte d'haleine !

M. Glower a heureusement imaginé l'Ambassade de deux Généraux Perses, qui vont de la part de leur Maître ordonner aux Grecs de poser les armes,& de se soumettre à sa puissance. Outre que cette Ambassade sert à faire éclater les nobles sentimens des Capitaines de la Gréce, elle donne lieu de peindre l'orgüeil de Xerxès, qui ne veut point ajouter foi à ce que ses Ambassadeurs lui disent du refus des Grecs. Ce Roi prend la résolution d'aller reconnoître l'ennemi. Il monte sur son Char avec Demarate Roi de Lacedémone, exilé par la faction de ses ennemis. Le Char de Xerxès, construit par le Poëte Anglois, seroit mieux placé dans un Conte de Fées. Ce Prince, à la vûë de tant de millions d'hommes, versa des larmes, songeant que dans moins d'un siécle il n'en resteroit plus aucun. » D'ou peut venir, (dit » le Poëte en apostrophant ce Prin» ce,) ce sombre nuage qui suspend » l'effet de ton orgüeil ? Seroit-ce que » le cœur d'un Tyran est du moins » une fois accessible aux sentimens » d'humanité, ou peut-être que ton ame

» eſt accablée de cette amere refléxion,
» que tout ton pouvoir eſt ſubordonné
» à l'empire de la mort? «

L'Ambaſſade de Xerxès pour offrir à Léonidas la ſouveraineté de la Gréce, le ſonge de ce Héros, la deſcription de ſon bouclier, le Sacrifice des Grecs aux Muſes, & diverſes harangues, temperent l'horreur de tant de combats dont ce Poëme eſt rempli. L'Epiſode des amours de Teribaze jeune Perſe & de la Princeſſe Ariane m'a paru bien amené; mais je penſe avec le Reviſeur du ſtile, que le Poëte n'a pas donné à leur paſſion toute la vraiſemblance convenable. Teribaze n'a jamais déclaré ſon amour à la Princeſſe; il en fait confidence en mourant à Hypéranthe, frere de ſon Amante; cependant Ariane, inſtruite des ſentimens de Teribaze, vient ſur le champ de Bataille, & ſe poignarde à la vuë de ſon cadavre, après lui avoir dit les choſes les plus tendres. Quand Didon ſe poignarde dans l'*Eneide*, c'eſt après avoir éprouvé les fureurs de l'amour. Il eſt vrai que l'avanture d'Ariane donne lieu à Polydore de revenir chez les Grecs; & qu'il eſt reconnu par ſes freres, ce qui forme une ſituation intéreſſante. Mais elle n'efface point la faute. Du

reste Teribaze est tantôt un amant sombre & mélancolique, & tantôt un Celadon.

Les caractères sont en général assez variez. Celui de Léonidas est très-beau; c'est un Chef habile, animé de l'amour de la Patrie, vertueux, plein de valeur, mari tendre, & ami sensible; les sentimens de son cœur égalent son courage. » Mais le Poëte, ajoute le Reviseur, » le plonge quelquefois dans la mé- » lancolie d'un Anglois, rêvant sur » les bords de la Tamise.... Il étoit » bien difficile que Léonidas trans- » planté à Londres ne prît rien des » mœurs de ses habitans. Un Poëte » François lui auroit donné de la gaye- » té & un air galant. » En voilà assez sur un Poëme, qui rélativement au sujet, a pû intéresser l'Angleterre, & où je trouve en général plus d'esprit que de goût.

Comédies de Terence en Latin & en Italien.

Je vous ai annoncé il y a trois ans une Edition des Comédies de Terence, avec la traduction en vers Italiens de *Monsignor Fortiguerra*, ornée des figures qu'on trouve au commencement de chaque Scéne dans le beau manuscrit du Vatican. Cette Edition faite depuis deux ans à Urbin par les soins

d'un Cardinal, qui a de l'esprit & du goût pour les Belles-Lettres, n'est connuë que depuis peu de jours à Paris. Le Libraire Montalant en a fait venir quelques Exemplaires. Je sçai qu'on n'en a tiré qu'un petit nombre,& que chaque Exemplaire coûte vingt écus Romains, qui font 110. liv. de France. L'Ouvrage est imprimé *in-Fol.* en deux colomnes ; l'une pour le texte Latin & l'autre pour les vers Italiens. Au haut de chaque scéne sont les figures du manuscrit du Vatican, gravées en cuivre. L'attitude, la force, l'ame de ces figures étonneront les Connoisseurs. On trouve d'abord une belle Epitre Dédicatoire de cet Ouvrage à Auguste III. Roi de Pologne, au nom du Libraire ; ensuite un avertissement, qui renferme le plan de cette édition.

L'illustreEditeur a suivi pour le texte Latin l'édition de Daniel Heinsius, comme la plus correcte ; mais il a pris soin de corriger les fautes d'impression & la ponctuation. Comme le manuscrit du Vatican a été consulté par les Critiques qui ont donné des éditions de Terence, il n'étoit pas nécessaire de nous donner le texte d'après ce manuscrit, qui en plusieurs endroits peut

être défectueux. Il a imprimé la vie de Terence par Donat, celebre Grammairien, le jugement des anciens Ecrivains sur ce Poëte, les sentences semées dans ses Comédies, & une liste des vieux mots, employez par Terence.

Le plus grand mérite de cette édition est dans les figures des Acteurs, copiées avec soin d'après le manuscrit du Vatican, qui, au jugement de Spon, a plus de mille ans d'ancienneté. Il représente non seulement les masques, mais encore l'habillement entier des personnages. Ces figures équivalent à un excellent Commentaire, puisqu'elles expriment leurs gestes, leur âge, leurs fonctions, & qu'elles éclaircissent leurs Discours. Est-il étonnant que Fulvius Ursinus, Holstenius, & tant d'autres Sçavans, ayent fait un si grand cas de ce beau Manuscrit? Madame Dacier en a fait tirer les masques, gravez dans l'édition Hollandoise de son Terence. A l'égard de quelques figures qu'elle assure avoir trouvées en différens Manuscrits, dont l'un à huit ou neuf cens ans d'antiquité, l'illustre Editeur assure qu'elles ne sont ni exactes, ni entieres. Christofle-Henri Berger, dans son Traité des Masques,

a fait graver les figures du manuſcrit du Vatican, mais il en a oublié quelques unes: d'ailleurs celles qu'il a données, ne ſont pas bien correctes; ce qu'il eſt aiſé de voir, en les comparant avec celles qui ſont dans la nouvelle édition de Terence. Ce n'eſt pas la faute de ce ſçavant Allemand, mais du Peintre à qui il s'eſt adreſſé pour ces figures. Enfin pour les faire mieux connoître, l'Editeur a donné une explication des noms des Acteurs. Un court éloge de Monſignor Fortiguerra termine cette Préface. La Traduction Italienne m'a paru élégante & ingénieuſe & cependant très-littérale. Le génie des 2 Langues fait qu'elles ſe copient avec grace. Les figures des Acteurs feront rechercher cette édition par les Sçavans. Je les ai conſiderées avec un plaiſir infini; il y a tant de force dans leur attitude & leur mouvement, qu'en les raprochant de leurs diſcours, on croit entendre ce qu'ils diſent.

Tableaux expoſez dans le Salon du Louvre.

Le Miniſtre qui préſide aux beaux Arts, objets des yeux, à la Peinture, à la Sculpture, à la Gravure, à l'Architecture, a vou'u, pour exciter l'émulation parmi les Artiſtes, que l'A-

cadémie de Peinture exposât cette en-née au yeux du Public les travaux de ses Membres, comme l'année derniere. Le génie, le talent, le goût, l'application de l'Ecole Françoise, qui est presque aujourd'hui la seule qui se distingue, ont parû avec éclat.

On a admiré l'expression de l'Antiquité & le vrai goût de l'Histoire dans la *Toilette d'Esther*, & plus encore dans le grand tableau du *Couronnement* de cette Reine, Ouvrages excellens de M. de *Troy*. * On a remarqué l'esprit poëtique qui regne dans l'invention de M. *Coypel*. ** M. *Rétout*, le digne neveu du célébre *Jouvenet*, a montré dans sa *Guerison du Boiteux par S. Pierre*, le talent superieur que la nature lui a donné, de travailler avec succès non seulement dans l'Histoire profane, mais ce qui est plus difficile, dans l'Histoire Sacrée. La *Défaite de Porus* par M. *Carlo Van-lo*, tableau destiné pour sa Majesté Catholique, a fait dire qu'il n'appartenoit qu'à un Peintre de sa force, d'oser entrer en lice avec le

* Professeur, Ecuyer, Chev. de l'ordre de S. Michel, Directeur de l'Académie de France à Rome.

** Ancien Professeur Ecuyer, premier Peintre de M. le Duc d'Orléans.

fameux *Le Brun*. Entre plusieurs tableaux de ce grand Peintre moderne, on a surtout admiré unanimement le *Castor & Pollux*, Ouvrage qui semble rappeller tout ce que l'Ecole d'Italie a autrefois produit de plus achevé. M. *Tremollieres*, malgré sa mauvaise santé, a sçu soutenir sa réputation par quelques tableaux, dont l'Hymen *d'Hercule & d'Hébé* a paru le meilleur. M. *Boucher*, si recommandable par la grace & la touche qui distinguent tous ses Ouvrages, ne s'est point démenti dans son tableau des *trois Graces qui enchainent l'Amour*. On a vû avec beaucoup de satisfaction la *Bacchanale* de M. *Natoire*, tableau à qui il ne doit pas la moindre partie de sa réputation.

M. *Parocel* a paru faire revivre le *Bourguignon* dans ses *deux Batailles*. M. *Oudry*, dans ses Bas-reliefs & ses Païsages, a excellé à son ordinaire, ainsi que M. *Lancret*, à qui le fin, l'aimable, l'ingénieux, le badin, semblent avoir été donnez par Momus & par les Graces. M. *Chardin* s'est montré l'heureux imitateur de la Nature dans ses compositions simples. Dans les Portraits de M. *Nattier*, le gracieux

& le goût délicat n'ont point échappé aux spectateurs.

Le portrait de M. Rousseau par M. *Aved* a attiré tous les regards. Plusieurs personnes qui ont vû depuis peu ce grand Poëte, l'ont trouvé fort bien représenté, & cette représentation a semblé soulager la douleur que cause à la Nation le fatal éloignement de celui qui en est la gloire. » Tous les hommes ont une » curiosité naturelle de connoître les » personnes qui se sont distingués dans » le monde, par leurs vertus, par leur » génie & par leurs rares talens. On » contemple leur image avec un plaisir » qui naît de l'estime & de l'admira» tion. Il semble que nous leur sup» posions, outre un corps différent, » une ame superieure à celle des au» tres hommes, & refusée au vulgaire. » Et comme l'ame est, pour ainsi dire, » peinte dans les yeux, & répanduë » sur tout le visage, nous nous imagi» nons en quelque sorte la voir dans » les traits de cette partie du Corps, » qui est en effet la plus animée. De» là vient, que non-seulement on a » autrefois érigé aux grands hommes » des Statuës, pour les faire vivre en » quelque sorte après leur mort, pour

» perpetuer leur mémoire, & pour
» exciter l'émulation de la postérité,
» mais qu'on s'est le plus souvent con-
» tenté de conserver précieusement
» leur buste, qui avec la représenta-
» tion des parties principales de leur
» Corps, sembloit peindre encore aux
» yeux de l'esprit, leur génie, leur
» caractere, & toutes les sublimes qua-
» litez de leur ame. « J'emprunte ces
paroles de la *Préface* qui est à la tête
du Recüeil des *Portraits* des *Personnes
Illustres*, & je crois qu'en faveur de la
justesse de l'application, le Lecteur me
pardonnera de m'être cité moi-même.
Un portrait tel que celui du célébre
Rousseau, indépendemment du mérite
de l'ouvrage, a donc du nécessaire-
ment frapper tous les yeux. Le même
Peintre s'est fait honneur par plusieurs
autres portraits de différent genre, ex-
posez cette année dans le Sallon, où
il a montré de grands progrès. On voit
que dans ses Portraits en pié, dans ses
portraits jusqu'aux genoux, dans ses
Bustes & dans la façon de les orner,
de les historier, de les colorier, il s'at-
tache, suivant le goût Flamand, à la
seule nature, & qu'il sçait allier tou-
jours la noblesse & la vérité.

Entre les bons Tableaux de M. *des Portes le Pere*, on a beaucoup estimé son *gibier*, & ses *fleurs*. M. *Tocqué* a continué de faire voir, qu'il est capable de soutenir toujours la réputation qu'il s'est acquise par ses beaux Ouvrages exposez l'année derniere. On lui souhaite toujours de beaux modeles. M. *de la Tour*, très-célébre Peintre en pastel, a paru cette année plus admirable que jamais, par ses Portraits excellens, qui respirent la vie, & sont d'une expression au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. On a surtout admiré un de ses deux morceaux de reception à l'Académie; je veux dire le portrait de *Rétout*. M. *Servandoni*, si estimé dans son genre, n'a rien perdu, par ses trois Tableaux, de la haute réputation qu'il s'est acquise pour la Perpective, & l'Architecture imitée.

M. *Bouchardon*, ce digne successeur des *Girardons* & des *Pugets*, a paru admirable dans le portrait en marbre de M. le Marquis de G.... Finesse de traits, correction de dessein, légereté de ciseau, tout y est comparable à l'Antique, & chacun avoüe qu'il n'est pas possible de mieux travailler le marbre. Les deux

Meſſieurs *Adam* ſe ſont auſſi fort diſtinguez, ſoit par le S. *Gregoire*, qui eſt de l'aîné, ſoit par le *Promethée*, ouvrage du cadet pour ſa reception à l'Académie. On y a admiré une hardieſſe de compoſition juſqu'ici inconnuë, & preſque inconcevable. M. l'Epicier, aujourdhui l'un des premiers Graveurs de Paris, a auſſi beaucoup plû par la délicateſſe de ſon burin, ainſi que M. Larmeſſin &c. Je ne finirois point ſi je donnois des éloges à tous ceux qui en ſont dignes, proportionément au mérite de leurs Ouvrages. On ſçait aſſez que tous les Artiſtes qui compoſent l'Académie de Peinture, ont des talens ſuperieurs, & decidez; & l'on me pardonnera de n'avoir fait ici mention, que de ceux dont les Ouvrages m'ont le plus frappé, & qui ont été loüés le plus généralement.

Les Gens de Lettres en particulier ſe ſont intéreſſez à une Eſtampe de M. l'Epicier d'après M. Coypel. Le Sujet eſt *Thalie chaſſée par la Peinture*; Allegorie imaginée au ſujet *d'une perſonne qui a ſacrifié à l'étude de la Peinture le goût qu'elle avoit à compoſer des Piéces de Théatre*. On devine aiſément quelle

eſt cette *perſonne*, par les différens titres des Ouvrages ; que Thalie, & les Génies qui l'accompagnent, emportent avec eux dans leur déroute ; tels que *Cardenio. Les bons Procedés*, &c. On voit ſur le devant un monceau de Piéces, ſans compter une foule de titres de Comédies faites ou à faire. Un petit Génie caché ſous la table tient encore un gros *in-fol.* intitulé : *Plans à remplir*. Le Portrait du Poëte-Peintre eſt placé avantageuſement dans le lieu de la Scene.

Deſcription raiſonnée.

Outre l'*Explication* des Peintures, Sculptures, Gravures, &c. qui s'eſt diſtribuée dans le Sallon, il y a encore paru une *Deſcription raiſonnée* des Tableaux, en forme de Lettre, qui commence ainſi : » Enfin Madame, vous » voulez donc que je ſois l'homme » d'affaires de votre eſprit ; cette con» fiance me fait trop d'honneur pour » m'y refuſer. Je vais ſans tarder, me » mettre en exercice de cet emploi. « Le ſpirituel *Homme d'affaires* parle en connoiſſeur dans ſa Lettre ; il donne de juſtes loüanges aux Tableaux & aux Peintres, & il caractériſe fort bien la

plûpart de leurs Ouvrages. Je ne citerai que ce qu'il dit du Portrait de M. Rousseau. » On juge par l'attitude, & » surtout par le caractere de sa tête, » de tout l'esprit & de toute la facilité » qu'ont le Peintre & le Modele. C'est » un visage rond, haut en couleur, & » veiné admirablement. Tout le feu » de ses Ouvrages est dans ses yeux, » qu'il a plus petits que grands. Il y a » à parier qu'il est dans un moment » d'Epigramme.

Estampes colorées.

J'ai fait mention dans une de mes Lettres du nouvel *Art d'imprimer des Estampes colorées*, dont nous sommes redevables à M. *le Blond*. Quoique cet art admirable, qui ne fait que de naître, soit encore éloigné de la grande perfection à laquelle il pourra atteindre dans la suite, les premiers travaux des Eleves, nommés pour l'exécution de l'entreprise, ont produit depuis peu deux Ouvrages curieux, que je me fais un plaisir d'annoncer. Le premier est le portrait de *M. le Cardinal de Fleuri*; le second est celui de *Van-dyck*. Ils se trouvent l'un & l'autre à Paris chez la veuve *Boivin*, ruë S. Honoré; à la Regle d'or, chez *Gauterot* & *Jou-*

lain, Quai de la Mégisserie, à la Ville de Rome ; & chez *Paillard*, Marchand Papetier, ruë Neuve des petits Champs, près l'Hôtel de Toulouse, à la petite Romaine. Les curieux qui voudront aprofondir la Mécanique du nouvel art, trouveront chez les mêmes Marchands des épreuves séparées des differentes couleurs, qui concourent à rendre, par l'impression, les contours & le coloris des portraits qui sont en vente. Sçavoir 1°. Une épreuve bleüe. 2°. Une épreuve jaune. 3°. Une épreuve qui réunit le bleu & le jaune pour composer le vert. 4°. Une épreuve rouge. Cette suite d'épreuves se vend neuf livres, ainsi que le Portrait de M. *le Cardinal*, collé sur toile & tendu sur chassis : le Portrait de *Van-dyck* sept livres quatre sols. Les Marchands qui voudront tirer en droiture du Sieur *Le Blond*, adresseront leurs lettres franches de port chez le Sr. *Paillard*, ci-dessus indiqué.

Nouvelles du Théatre.

Les Comédiens Italiens ont donné depuis peu quelques représentations de la Comédie en un acte du *Philosophe Dupe de l'Amour*, joüée pour la premiere fois en 1727. Cette Piéce

ingénieuſe, inſerée dans le Recüeil de Briaſſon, eſt de M. *Sebire des Saudrais*, Avocat au Conſeil, qui l'a autrefois compoſée, dans un tems, où moins lié par des occupations ſérieuſes, il pouvoit ſe livrer aux amuſemens de la Poëſie, & aux matieres du bel-eſprit. Les mêmes Comédiens ont donné Jeudi dernier 11 du mois la premiere repréſentation de l'*Ecole du tems*, Piéce épiſodique & en vers, par M. *Peſſelier*, jeune Clerc au Conſeil, dont elle eſt le coup d'eſſai. Ce petit Ouvrage a été applaudi univerſellement, pour la juſteſſe des penſées, pour la legereté du ſtyle, & pour les agrémens de la verſification. Le ſuccès de la Piéce a été encore augmenté par celui du divertiſſement, bien imaginé & parfaitement exécuté. Les Comédiens François continuent de jouer depuis plus d'un mois, avec un ſuccès qu'ils n'avoient point eu depuis long-tems, *Le Conſentement forcé*, Comédie en un Acte & en Proſe, par M. de *Merville*. Elle paroîtra inceſſamment imprimée, & nous en rendrons compte.

Buſtes de Marbre.

On m'a prié d'avertir que chez M. *Doublet* Secretaire du Cabinet du Roi,

dans la cour des Filles de S. Thomas au bout de la ruë Vivienne, il y a douze beaux Bustes de marbre à vendre qui representent les 12 premiers Empereurs. Les Têtes sont du plus beau marbre blanc de Carrare; les Draperies sont d'albâtre d'Orient. Chaque Buste est porté sur son pié-destal de différens marbres d'Italie. Les pié-destaux ont quatre piés deux pouces de haut, & les Bustes sont de grande nature.

Le Tite-Live de M. Crevier.

Le troisiéme & dernier volume de la belle & correcte édition de *Tite-Live*, par M. Crevier Professeur de Réthorique au College de Beauvais, paroît depuis quelque tems, & mérite le même éloge que j'ai fait des volumes précédens. C'est chez les sieurs Quillau & Desaint, que se vend cette édition du *Tite-Live* in 4°. qui peut servir de modéle à tous les éditeurs des Auteurs classiques, soit par rapport aux Notes courtes & aux variantes au bas des pages, soit par rapport à la beauté des caracteres, & à l'exactitude de l'impression. L'Editeur a poussé la correction si loin; que s'étant trouvé deux fautes en tout dans le second volume, il a fait faire deux Cartons, que les Libraires donnent à ceux qui achetent le troisiéme volume. Le petit nombre des Notes qui accompagnent cette édition, me rappelle par contraste le *Tite-Live* nouvellement imprimé en Hollande chez les Vesteins, *cum omnibus omnium interpretum notis.*

Je suis &c.

Ce 13 *Septembre* 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCIX.

Revolutions de France.

MOnsieur, l'Histoire des *Révolutions de France* par M. de la *Hode*, imprimée à la Haye 1738. 4. vol. *in*-12. est une mauvaise compilation de plusieurs lambeaux de l'Histoire de France, cousus ensemble par de longues refléxions dépourvuës de jugement. Les évenemens sous la premiere Race de nos Rois y sont très confus. L'Auteur se montre le premier & le seul artisan que le Harduinisme ait jamais fait paroître au grand jour. » On peut voir, dit-il, ce qu'a » écrit sur ces matieres le Sçavant & » Ingénieux Hardouin. Les Jesuites, » appuyez de l'autorité roïale, font » les derniers efforts pour empêcher

» que ſes Ouvrages ne paroiſſent en
» France. « On ſçait que les Jeſui-
tes ont toujours condamné les opi-
nions abſurdes de cet Ecrivain, dont
toute la vie a été un ſçavant délire. *
Si ſes *Ouvrages* imprimez en Hollande
n'ont point de cours en France, c'eſt
qu'en vérité de pareilles rêveries ne
méritent pas d'avoir place dans nos
Bibliothéques : elles deshonorent la
ſcience & la raiſon. » Les demi-ſça-
» vans, continuë notre judicieux Hiſ-
» torien, qui ſont prévenus des ſenti-
» mens communs, décrient ce Jeſui-
» te, mais aucun ne le réfute : ils ſe
» contentent de dire que c'eſt un vi-
» ſionnaire, qui détruit toute l'ancien-
» ne Hiſtoire. « C'eſt que des viſions
& des extravagances palpables ſe ré-
futent elles-mêmes, & ne méritent
point d'être combattuës. » Il eſt plus
» aiſé, ajoute-t'il, de répondre de la
» ſorte, que d'entrer dans le détail &
» de ſe donner la peine de ſuivre un
» Auteur pied à pied. Il faut eſperer
» que les préjugez ſe diſſiperont peu à
» peu, qu'on rendra enfin juſtice à ce
» grand-homme, ou que du moins,
» on ceſſera de le condamner ſans l'é-
» tudier & ſans l'entendre. »

* V. ſon Epitaphe dans le *Nouvelliſte du Parnaſſe.*

Comme il est impossible qu'un homme, à qui il reste quelque étincelle de la lumiere naturelle, adopte les idées folles du P. Hardoüin, je ne crains point de les exposer ici d'après M. de la Hode. Ne pourroit-on pàs croire que M. de la Hode lui-même ne donne point dans les idées du P. H. & qu'il ne les fait valoir dans son Livre, que pour piquer la curiosité du public par des paradoxes ? Voilà peut-être ce quil l'a engagé à assurer d'après le P. H. que ce qu'on dit communément de l'origine des François, n'est qu'un tissu de Fables : que ces Peuples ne sont point originaires de la Germanie : que toutes les inondations des Barbares qui ont envahi l'Empire Romain, sont des contes : que *Francus* ne signifie autre chose qu'un homme *Libre*, *Franc* : Que ceux des Gaulois, qui, après les expéditions de Cesar continuerent de se gouverner eux-mêmes, & ne furent assujettis à aucun tribut, furent appellez *Libres* ou *Francs* : Que les autres Gaulois étoient esclaves : Que ce n'est que depuis Loüis Hutin, que le titre de *Roi des Francs* a convenu proprement à nos Rois, parce que c'est alors que les esclaves ont cessé en France : Que dans la suite de

nos Rois, telle que la donne Gregoire de Tours, jusqu'à Pepin, il n'y a de vrais noms que ceux qu'on lit sur les médailles & que les autres sont imaginez : Qu'il en est de même du partage du Royaume entre les enfans de la premiere Race. Ni l'aîné, ni les Peuples selon lui, ne l'auroient point souffert. Pourquoi cela ? « C'est, dit-il, » qu'on ne voit rien de semblable chez » les Israëlites, les Perses, les Macé» doniens, les Syriens, les Egyptiens, » les Espagnols. » Excellente preuve ? mais ce qui suit est encore bien plus merveilleux.

Il y a, (dit M. de la Hode d'après le P. H.) dix Médailles d'or d'Alaric. Sur la premiere est une tête entourée d'un Diademe avec cette Inscription : REX ALARICO. Il n'est pas possible, selon lui, qu'il y ait eu un Ouvrier assez ignorant, pour joindre un ablatif avec un nominatif (comme si le nom barbare d'Alaric ne se trouvoit pas aussi bien latinisé au nominatif, par *Alarico* que par *Alaricus.*) Cependant il conclut que les Lettres qui forment ces mots *Rex Alarico*, sont des Lettres initiales, & il les explique ainsi : *Restituta Edua Decimam Alarico Imperii Conser-*

vatori obtulit, voilà le *ſçavant & ingénieux* Hardoüin.

On n'a qu'une Médaille de Clovis, qui y eſt répréſenté avec un Bandeau Roïal. Autour ſont ces mots *Pariſius Civitas*, qui forment un ſens trop clair & trop naturel, pour que le P. Hardoüin ait pu s'en contenter. Auſſi les explique-t'il ainſi par la méthode admirable de ſes lettres initiales. *Perſolverunt Auguſtodunenſes Reſtitutori Imperii Sexageſimam. Indixere Mercatores Chlodovao Invicto Viceſimam.* C'eſt-à-dire, *les Habitans de la Ville d'Autun ont payé au Reſtaurateur de l'Empire le ſoixantiéme Denier : Les Négocians ont aſſigné le vingtiéme à l'invincible Clovis.* Mais pourquoi les Directeurs des Monnoyes de ce tems-là trompoient-ils ainſi, en aſſemblant des lettres initiales, qui priſes enſemble formoient un ſens naturel? Le P.H. vous répond que *tel étoit le plaiſir des Directeurs des Monnoyes.* Eh pourquoi ceux d'Autun alloient-ils chercher la Ville de Paris pour tirer du mot *Pariſius* les lettres initiales de ce qu'ils vouloient exprimer ſur leurs monnoyes? *Tel étoit leur plaiſir* : point d'autre réponſe. Mais en partageant quelque mot que ce ſoit

avec l'Inscription. Or cette supercherie, selon le P. H. prouve que l'Histoire de France, telle qu'elle est aujourd'hui, étoit alors ignorée. Si elle avoit été connuë, dit-il, les Dominicains n'auroient pas supposé qu'un Odoïn avoit regné en France l'an 700. Ils auroient sçu que c'étoit Childebert. Comme s'il n'y avoit jamais eu de faussaires ignorans ou étourdis. * Voilà pourtant sur quel fondement le P. H. s'est avisé de traiter d'Auteurs supposés, non seulement Gregoire de Tours, mais tous les anciens Ecrivains de l'Histoire de France, & les plus autentiques.

Ce qu'il y a de singulier est que le Sr. de la Hode, qui adopte ces rêveries, n'a pas fait refléxion qu'il s'ensuivoit que presque tout le premier tome de son Histoire des Revolutions de France, n'étoit qu'un Roman, & un Roman ennuyeux. Il semble en convenir lui-même, à la p. 266. T. 1. Tout ce qui lui paroît singulier & étonnant dans notre Histoire est, selon lui, incroyable & faux. Avec ce beau principe on peut aller loin. Aussi traite-t'il

* Clovis III. regnoit alors, l'ignorant Auteur de l'inscription a pu mettre *Odoïno*, pour *Clodovao*, ou *Clodoïco*.

de conte, l'action barbare de Fredegonde, & tous les crimes que l'Histoire impute à cette méchante Princesse, & il ne veut pas qu'il soit vrai qu'elle ait été tirée à quatre chevaux. Il ne croit rien non plus des incursions & des ravages des Normands. Il semble supposer que le Royaume de France a toujours été dans le même état où il est aujourd'hui, & qu'il ait eu de tout tems les mêmes ressources. Il ne croit rien de l'autorité des Maires du Palais, de la rebellion des Peuples, & de la confusion des affaires sous Charle le-Simple & ses Successeurs. Tout cela est étonnant aujourd'hui, donc tout cela est faux. Ainsi raisonne notre Auteur d'après le P. H. Les Capitulaires de Charlemagne, & les autres actes de nos Rois, & même les loix Romaines sont apocryphes selon lui, & n'ont été inventés que dans le 14e. siécle.

Voila bien des extravagances, qu'il seroit honteux d'entreprendre de refuter. Mais ce qui concerne Philippe I. fils de Henri I. & arriere-petit fils de Hugue Capet annonce une démence, dont il n'y a plus moyen de douter. Je ne puis m'abaisser à l'exposition du systéme Hardoüinien, si fidelement copié par le Sr. de la Hode. J'en ai déja dit quelque chose dans la Lettre 207.

p. 271. au ſujet du Livre des *Généalogies Hiſtoriques*, dont le ſçavant Auteur a pris la peine de réfuter cette pitoyable viſion, vers le milieu de ſon troiſiéme tome. Enfin ſi on en croit le Pere H. & ſon Sectateur, les principales circonſtances de la vie de Loüis le Gros, & preſque tous les Actes juſqu'au tems de S. Loüis, rapportez par les PP. Mabillon & l'Abbe, ſont autant de fauſſetez. La vie de Loüis le Gros n'a point été écrite par le vrai Abbé Suger, ni celle de S. Loüis par Joinville. Les petites difficultez, les chicanes les plus pueriles ſont pour eux des argumens ſolides qui renverſent tout ce qu'il y a de plus certain & de plus inconteſtable dans notre Hiſtoire. Ce qui eſt à remarquer, eſt qu'on voit avec ſurpriſe dans tous les raiſonnemens du P. Hardoüin la plus rare érudition mêlée de l'ignorance la plus craſſe. C'eſt ce que M. Crévier a ſi bien fait voir dans la ſçavante & ingénieuſe Critique qu'il a publiée des Commentaires ſur Pline par le P. H. Par exemple ce Sçavant ne veut pas croire que les Princes de la Maiſon d'Evreux, ni ceux de la Maiſon de Dreux fuſſent du Sang Royal de France. Pourquoi ? C'eſt que leurs ſignatures ne ſe

trouvent pas les premieres dans certains Actes. Il ignore que jusqu'à Henri III. les Princes du sang n'avoient d'autre rang que celui que leur donnoient leurs Titres ou leurs Charges. Enfin tout ce qu'il y a de plus insensé & de plus outré dans le Pyrrhonisme Historique se trouve recüeilli dans le Livre de M. de la Hode. La moitié du premier tome est une espece de traduction de l'Ouvrage du P. H. & a plus l'air d'une Dissertation que d'une Histoire. Et voilà ce qu'on appelle les *Révolutions de France.* Voilà aussi l'Auteur de l'Histoire promise de Loüis XIV.

Traduction des Transactions Philosophiques.

Voici un projet des plus grands & des plus utiles pour notre Nation; p[illegible], qui auroit du être formé & exec[illegible] il y a long-tems. C'est la Traduction Françoise des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres.* Peut-être auroit-il été plus avantageux aux Lettres, & même au Libraire chargé de l'Edition, que la Traduction eût été en Latin, plûtôt qu'en François. Ces sortes d'Ouvrages ne sont point faits pour les Ignorans, & presque tous ceux qui sont en état d'en profiter, sçavent la Langue Latine.

Combien de Sçavans des Païs étrangers ne gagneront rien à cette Traduction ! Quoiqu'il en soit, la France au moins, où peu de sçavans entendent la Langue Angloise, en retirera un grand avantage. On verra, comme dans la source même, ce que contient ce sçavant Recüeil qui est si estimé, & on ne sera plus réduit à n'en connoître que quelques parties par les Journaux, ou par les citations de quelques Auteurs. C'est sans doute faute d'encouragement, qu'un travail si avantageux a été jusqu'ici négligé. Mais quand le verrons-nous achevé ? Que peut un seul homme, quelque habile & quelque laborieux qu'il soit, lorsqu'il s'agit de traduire une si grande multitude de gros volumes ? Le Traducteur convient lui-même qu'il faudra beaucoup de tems, pour donner cette Collection. Ne seroit-il pas à souhaiter qu'il se formât une Société pour la prompte exécution de ce dessein. Encore si M. *de Bremond*, qui vient de nous donner la Traduction de deux volumes, nous en promettoit autant pour chaque année (ce qui ne seroit pas difficile) l'entreprise feroit beaucoup plus de plaisir au Public, & l'accomplissement de ses vœux lui paroîtroit moins éloigné. Est-

il même à présumer, qu'une seule personne puisse réunir assez de connoissances pour être au fait de tant de matieres différentes qui composent le Récüeil des *Transactions Philosophiques* ? Pour bien rendre d'une Langue dans une autre ces sortes d'Ouvrages, il est nécessaire de connoître encore plus les choses, que la Langue qui les exprime. Je conçois néanmoins qu'un Traducteur judicieux & éclairé, en consultant les Sçavans lorsqu'il en est besoin, sur chaque matiere, peut reussir dans ce travail, malgré la diversité des sujets ; & c'est ce qui donne lieu d'attendre beaucoup & des lumieres & des soins de M. de Bremond. Il sçait lui même à combien d'objets son entreprise s'étend, puisqu'il nous dit, dans le *Prospectus* pour les *Souscriptions*, que « les » Mémoires de la Société Royale de » Londres renferment non seulement » des recherches très-profondes & » très-sçavantes sur toutes les parties » des Mathématiques, de la Physique, » de l'Histoire naturelle & de la Me» décine, mais encore des Disserta» tions fort curieuses sur les Belles-» Lettres, sur la Chronologie, & sur » l'Histoire. « Il ajoute que la Société Royale d'Angleterre a commencé à

publier cet Ouvrage en 1665 ; que depuis elle l'a continué presque sans interruption ; & que le Recueil entier monte présentement à 40. vol. *in-4°*. la plûpart fort épais.

Comme il a paru en Anglois un *Abregé des Transactions*, commencé d'abord par M. *Lowthorp*, & continué par d'autres, c'est encore un autre sujet d'étonnement que personne n'ait jusqu'ici pensé à traduire cet Abregé en François, comme il l'a été en Italien. C'est que la plûpart de ceux qui s'apliquent aux Sciences aiment moins le Public qu'ils ne s'aiment eux-mêmes : ils sçavent que ces sortes de Traductions ne font pas le même honneur dans le monde, que les Traductions des Ouvrages de Belles-Lettres, où il faut presque au-tant d'esprit & de goût pour les bien rendre dans une autre Langue, qu'il en a fallu pour les composer dans la Langue originale ; ce qu'on ne peut pas dire de ces Livres, où il s'agit de Mathématique, de Physique, de Médecine, & de Dissertations sur la Chronologie ou sur l'Histoire.

Le Traducteur nous annonce deux volumes de sa Traduction, qui paroî-

sont incessamment. » Le premier con-
» tiendra la Table Chronologique de-
» puis 1665. jusqu'en 1735. inclusive-
» ment. La Table par ordre de matie-
» res, & la Table par noms d'Auteurs.
» Ce volume sera d'environ 800 pag.
» A la tête il y aura une Préface Histo-
» rique pour tout le Recüeil. Le 2e.
» volume sera d'environ 550. pag. &
» plus. Il renfermera la Traduction
» des années 1735. & 1736, les der-
» nieres qui ayent paru en Angleterre,
» & sera chargé d'un grand nombre de
» Planches gravées.

» On donnera la liberté de choisir
» les épreuves les plus parfaites (des
» Planches gravées) & les meilleures
» feüilles d'impression, à ceux qui
» voudront donner 6. liv. de plus pour
» ces deux volumes seulement. On
» leur en tiendra compte sur le 6e.
» Tome de l'Ouvrage qui paroîtra en
» 1740. « Le prix sera de 12. liv. pour
chaque volume en feüilles. On souf-
crit chez *Piget* Libraire Quai des Au-
gustins.

Dixieme Epitre de M. Rousseau.

La Xe. Epitre de M. *Rousseau*, sur la
Religion, adressée à M. Racine, & im-
primée depuis quelque tems à Amster-

dam, n'eſt pas de ces Piéces de Poëſie ; où l'on ne ſent que la longue habitude de verſifier, où l'on s'aperçoit que la Rime a fait naître les images, & que les mots ſeuls ont amené les idées, ſans progreſſion & ſans enchaînement. La Logique doit regner par tout, & même dans la Poëſie, où l'on veut ſeulement qu'elle ſoit plus parée, plus brillante, plus libre que dans la Proſe. Quoique le Poëte ſoit immédiatement ſoumis à l'empire de l'imagination, tantôt ſublime, tantôt enjoüée, il doit ſçavoir que l'imagination eſt elle-même eſſentiellement ſubordonnée à la premiere Faculté de l'ame, & qu'elle n'eſt faite que pour la rendre plus aimable aux yeux des perſonnes ſenſées. Le Poëte le plus brillant que la raiſon ne guide point, n'eſt qu'un homme qui ſçait arranger des mots, méſurer des ſyllabes, & ajuſter des conſonances.

L'Epitre dont il s'agit, eſt une exortation que M. R. fait à M. Racine, pour l'engager à mettre au jour ſon Poëme ſur la Religion. On y voit une parfaite unité de deſſein, & un raiſonnement ſuivi, auquel les ornemens du langage poëtique ne font rien per-

dre de sa solidité, de sa justesse, & de sa clarté. Tout le monde connoît cette moralité, que les égaremens de l'esprit commencent toujours par ceux du cœur. *Je voudrois*, dit la Bruyere, *voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt.* Si l'esprit est la dupe du cœur, c'est principalement en matiere de Religion.

C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la celeste voute ;
L'esprit docile y vole sur sa route ;
Si de la Terre il fuit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.

Lorsqu'il s'agit de guérir un Incrédule, il faut donc commencer par la guerison de ses passions.

Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidelle ;
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur.

Jamais il ne fut plus nécessaire qu'en ce tems-ci, d'écrire en faveur de la Réligion, oubliée ou dédaignée par les Mondains, & combattuë par les prétendus Esprits forts.

Dans quelle nuit, helas ! plus déplorable
Pourroit briller sa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offusque tout de ses broüillards affreux ?
Où franchissant le sterile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils Mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux ?

. . . .

Car ce n'est plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste & vertueux.

. . . .

Mais en ce siécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert ;
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courant de toutes parts,
Ces légions, ces bruyantes Armées
D'Esprits subtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassez,
Contre le Ciel burlesquement haussez,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades,
Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité ; &c.

La raison humaine sent ses bornes & sa foiblesse, par raport à mille choses. Les Mysteres de la Nature sont pour elle aussi incomprehensibles que ceux de la Révélation. Cependant en matiere de Religion l'esprit fort

ofe rejetter ce qu'il ne comprend point.

Y fongez-vous, Infenfez que vous êtes ?
Votre Raifon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obfcurité, *
Et qui rampant à peine fur la Terre,
Veut s'élever au deffus du Tonnerre,
Au moindre écüeil qu'elle trouve ici bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas:
Et vous voulez, fiers de cette étincele,
Chicaner Dieu fur ce qu'il lui révéle ?

C'eft ici que M. R. offre dans un nouveau jour la penfée de la Bruyere, raportée ci-deffus. Le morceau eft trop long, pour que je le puiffe citer en entier. Le Poëte, après avoir interrogé les Incrédules, & leur avoir demandé compte de leur éducation, & de la vie qu'ils menent, leur dit :

Je vous ai vûs à titre de bel air,
Diviniferdes Idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures

. . . .

* Je prie M. R. de me permettre de remarquer, que l'expreffion de ces deux vers n'eft point jufte. Dire que l'Efprit ne *flotte* jamais que dans le trouble & l'obfcurité, c'eft comme fi on difoit qu'un Corps ne *nage* jamais que dans le liquide. Pourroit-il *nager* ailleurs, De même l'efprit peut-il *flotter* autrement que dans l'incertitude. Cette Critique eft peut-être une chicane. Si elle eft fondée, il ne s'agit que d'une tache imperceptible.

Mais au milieu d'un si gracieux songe ;
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge ;
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens
Vous exposoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer cette crainte,
Tout sentiment d'un facheux avenir,
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir.

. . . .

De là sont nez, Modernes Aristipes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptez du corps
Bornent aussi votre ame & ses efforts,
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De là sont nez, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systémes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'homie
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris, &c.....

Jusqu'ici toutes les idées sont liées. Dans ce qui suit le Poëte ne cesse pas un instant d'être Philosophe, & le Philosophe est toujours Poëte. L'Esprit fort, comme l'on sçait, ne se contente pas de nier en secret les dogmes de la Religion ; il se plaît follement à communiquer ses idées aux autres. L'Auteur parle ainsi à ceux qui sont parade de leur irréligion.

Mais c'est trop peu. De si belles lumieres
Luiroient en vain pour vos seules paupieres ;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,

En faire part du moins par vanité ;
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautez si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes ;
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces argumens émaillez d'antithéses,
Ces riens pompeux avec art enchassez,
Dans d'autres riens fiérement énoncez,
Où la raison la plus speculative,
Non plus que vous, ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourriçons
Dejà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord, comme vous-
mêmes,
Tous vos sécrets, vos dogmes, vos Problêmes,
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux Neophytes,
Faire à leur tour de nouveaux Proselytes,
Leur enseigner, que l'Esprit & le Corps,
Bien qu'àgitez par differens ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiére éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essain
D'êtres divers, émanez de son sein, &c.

Il faut lire dans l'*Epître* même tout ce que l'Auteur, bien instruit du systéme des Incrédules modernes, met dans la bouche de cette secte d'hommes temeraires, qui (pour me servir des ex-

preſſions de ſa Préface) avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vûë que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne le ſyſtéme affreux du Spinoſiſme & du Materialiſme. On leur fait dire ici poëtiquement ce que nous ne leur entendons dire que trop ſouvent en langage vulgaire. Enſuite on oppoſe ironiquement à leur bel eſprit aveuglé la docilité des plus ſçavans Docteurs de l'Egliſe qui étoient inconteſtablement de grands génies.

Tous ces objets de la credulité :
Dont s'infatuë un myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Leons, des Baſiles :
Mais quant à vous, grands hommes, grands
eſprits,
C'eſt par un noble & génereux mépris,
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Epouvantail d'enfans, & de grand'meres.

Le Poëte n'abandonnant point le principe capital qu'il a d'abord établi, touchant la vraie ſource de l'incrédulité, finit par exhorter l'Homme qui ne croit point, à reformer ſes mœurs. Cet endroit eſt pathétique & plein d'une pieuſe onction. Il faut avoir ſenti la choſe, pour avoir pu l'expri-

mer si vivement & si naturellement. Après avoir supposé que l'Incrédule dit qu'il est impossible de dompter ses passions, & d'acquerir de la Religion & de la piété, on lui répond, très catholiquement :

Vous le croyez : mais malgré tant d'obstacles ;
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles,
Il peut changer nos glaçons en buchers ,
Briser la pierre , & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaine ,
N'écoute plus que sa voix souveraine ,
Et de lui seul faisant son entretien ,
Voit tout en lui , hors de lui ne voit rien ,
Qui , comme vous , commençant sa carriere ;
Ferma long-tems les yeux à la lumiere ,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autre fois plus coupable que vous.

Cette supposition n'est point chimerique. Je connois plusieurs Incrédules, qui ayant beaucoup d'esprit avec une véritable probité, finiront, je crois, ainsi que d'autres que j'ai connus, par être des Chrétiens vertueux & soumis, lorsqu'ils auront renoncé à leurs pernicieuses sociétés, & que l'âge aura affoibli leurs passions.

Histoire du Vicomte de Turenne.

L'Histoire du *Vicomte de Turenne*, par l'Abbé Raguenet, nouvellement imprimée à la Haye, * est un exposé

* Se trouve à Paris chez Huart, ruë Saint Jacques à la Justice.

sechement exact de toutes les actions militaires de ce célébre Capitaine. Dans cet Ouvrage le Maréchal de Turenne a presque toujours les Armes à la main, & on ne le voit que se battre. Quoiqu'il remporte un grand nombre de Victoires très-glorieuses pour notre Nation, l'uniformité des objets & la monotonie du style peuvent causer de l'ennui ; d'autant plus qu'il s'agit de faits connus de tout le monde, & qui ne sont presque accompagnez d'aucune réflexion. On passe donc assez volontiers de la dixiéme page du premier tome aux dernieres du second, où se trouvent de suite & en peu de mots quelques exemples des Vertus morales & chrétiennes du Héros Guerrier de la France : Exemples admirables, mais peu ignorés. Il me semble qu'il y avoit beaucoup plus de particularitez à dire de M. de Turenne. Quand on compose la Vie d'un grand Capitaine, il faut peindre l'homme encore plus que le Général ; un Lecteur ne soutient pas long-tems des détails de Guerre, si, à l'exemple de Jule Cesar, on n'a l'art de les varier par des évenemens curieux, par des Episodes de politique, & par des réflexions intéressantes. C'est aussi ce que Plutar-

que dans ses Vies des célébres Capitaines de l'antiquité a eu l'adresse d'observer. Que ne suivons-nous ce modéle dans les vies de nos grands Hommes ? Croit-on que des Journaux de Siéges, & de pures Gazettes puissent se lire cinquante ans après que les choses sont arrivées ? Après-tout, il est bon que ces détails, s'ils sont fidèles, soient consignez dans quelques Livres : l'Homme de guerre y trouve de quoi s'instruire. En considerant de ce côté-là l'Ouvrage posthume de l'Abbé Raguenet, je le trouve digne d'estime. Quoique les faits qu'il raconte soient trop abregés & ne satisfassent pas assez la curiosité d'un Militaire, il est certain qu'ils sont racontés avec beaucoup de netteté & d'exactitude. D'ailleurs le stile en est pur & correct, & conforme à la noblesse & à la simplicité de l'Histoire.

Je suis &c.

Ce 20 Septembre 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre précédente.

Page 289 lig. 15 en Hollande, *lisez*, à Genéve.
Ibid. lig. 17 Franco-Batave, *lisez* négligé.
Pag 304 lig. 12 distingués, *lisez* distinguées.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CCX.

Histoire Romaine de M. Rollin.

DEux Histoires Romaines d'une forme & d'un goût fort differens, qui ont paru en François depuis quelques années, ne faisoient pas esperer, Monsieur, qu'il en dût si-tôt paroître une troisiéme. Sans parler ici de la grande Histoire des PP. C. & R. vous sçavez que l'autre, par son élégante précision, a plu à tout le monde; & il a été aisé de voir que ce n'étoit pas une pure traduction de l'Anglois. Cependant, à bien considerer le mérite des deux Ouvrages modernes, on a pû prévoir qu'une troisiéme Histoire Romaine, qui tiendroit le milieu entre les deux premieres, si elle étoit d'une bonne plume, réuniroit

tous les suffrages. C'est ce qui vient d'être heureusement exécuté par le célébre M. Rollin. Le premier volume de son *Histoire Romaine* paroît depuis quelque tems, & en fait souhaiter la suite à tout le monde. Le nouvel Historien, dans un stile ni diffus ni laconique, expose avec une judicieuse exactitude les faits tirés des plus pures sources de l'Antiquité, & il a soin de choisir les circonstances qui peuvent intéresser & instruire, pour les traiter avec quelqu'étenduë. L'usage qu'il a fait des Harangues des Anciens, est une preuve de son jugement & de son goût. Tantôt il se borne à en fondre les pensées, & à en former un tissu délicat & historique; tantôt il traduit ce qu'il y a de plus brillant & de plus propre à dévoiler le génie des Romains. Il a imprimé ces morceaux détachés en caractere italique, pour faire voir qu'il n'est que traducteur.

On reproche à cet Ecrivain d'avoir trop répandu de réflexions morales dans son *Histoire ancienne*. Mais M. R. est un Historien philosophe: il ne prend le ton ni de l'Erudit, ni du Chroniqueur, ni de l'Annaliste. Il se plaît à démêler utilement ce qui tient de la

vertu ou du vice dans les actions éblouïssantes des Héros ; & de plus, tous ses jugemens sont l'ouvrage d'une sagesse épurée par la Religion. Comme il a étudié en homme d'esprit les excellens Auteurs de l'Antiquité, il insere de tems en tems dans sa narration des moralités & des pensées, que sa mémoire heureuse lui rappelle, & qui par leurs tours ingénieux font une impression délicieuse.

Sa maniere de narrer est tout ensemble douce & rapide ; il peint avec feu & avec énergie les querelles, les séditions, les combats ; & il n'y saisit que les détails qui attachent. Le plus grand mérite d'un Historien est de bien choisir ses materiaux, & de leur donner ensuite une forme agréable. C'est en quoi M. R. m'a paru exceller. Le plus souvent il ne fait que traduire Tite-Live, & il ne perd aucun de ses traits brillans. Mais il sacrifie tout ce qui est incapable de former l'esprit ou le cœur, & surtout il s'abstient des portraits dangereux. Enfin, il est si attentif à ne rien dire de trop, qu'il se garde de répéter les événemens qui pourroient se ressembler. » Ces broüilleries entre le Senat » & le Peuple, dit-il, reviendront

» ſouvent. J'en abregerai le récit au-
» tant qu'il me ſera poſſible, & ne
» rapporterai que ce qui me paroîtra
» de plus important & de plus curieux,
» évitant un détail de petites circonſ-
» tances & de faits preſque toujours
» pareils, qui ne pourroit qu'ennuyer
» le Lecteur. « Cela s'appelle pren-
dre ſon parti en homme de goût.
Celui qui penſe ainſi, ne ſeroit pas hom-
me à reprocher à l'Hiſtorien des *Revo-
lutions de Pologne*, pluſieurs omiſſions
de faits uniformes & ennuyeux, dont
un Cenſeur s'eſt aviſé de lui faire un
crime.

M. Rollin employe toujours l'éru-
dition avec une judicieuſe économie.
A meſure que s'établit une Magiſtra-
ture, une Loi, une Coutume, il en
donne une idée exacte. Ces digreſſions
néceſſaires & utiles mettent de la va-
riété dans ſon Ouvrage, & le font lire
plus agréablement. Sans ces éclairciſ-
ſemens, le Lecteur ſeroit ſouvent ar-
rété ; & ils ſervent à faire connoître le
génie des Romains. L'Auteur s'eſt auſſi
attaché à découvrir les reſſorts de leur
politique, les motifs de leurs réſolu-
tions & leurs paſſions dominantes.
Enfin l'on voit dans cet Ouvrage qu'il

a étudié & écrit l'Histoire, conformément aux vûës de l'Abbé de S. Real. » Sçavoir l'Histoire, dit cet Ecrivain, » c'est connoître les hommes qui en » fournissent la matiere, c'est juger » de ces hommes sainement : étudier » l'Histoire, c'est étudier les motifs, » les opinions & les passions des hom- » mes, pour en connoître tous les res- » sorts, les tours & les détours, enfin » toutes les illusions qu'elles sçavent » faire aux esprits, & les surprises qu'el- » les font aux cœurs. « Les personnes qui liront avec attention l'Ouvrage de M. R. reconnoîtront facilement qu'il a parfaitement exécuté ce plan.

Comme l'Histoire Romaine est connuë de toutes les personnes qui ont quelque goût pour la lecture, j'ai cru qu'il étoit inutile de citer ici aucun morceau de l'Ouvrage dont il s'agit, & qu'il étoit plus à propos de me borner à en representer l'art, le plan, & l'exécution. Je m'imagine que cette Histoire a les graces de la nouveauté dans le récit des faits les plus connus. Je ne sçai si elle ne fera pas même plus de plaisir que son *Histoire ancienne.* Les faits y tiennent les uns aux autres, & se rapportent à une même Nation. La

Préface dont M. R. a orné son Histoire, est le tableau en grand le plus achevé qu'on ait jamais fait des Romains : Le voici en petit.

Les foibles commencemens de l'Empire Romain, son élevation & sa puissance étonnent & éblouïssent l'esprit le plus Philosophe. » Qu'étoit Rome dans » ses commencemens, dit M. Rollin, » sinon un amas confus de Pâtres, » d'Avanturiers, d'Hommes obscurs, » inconnus pour la plûpart, que le » mauvais état de leurs affaires, ou » l'amour de la nouveauté avoient réünis ensemble dans l'étroite enceinte » d'une Ville pauvre & méprisée ? Cependant dès le berceau, c'est-à-dire, » sous le gouvernement de Romulus, » le premier de ses Rois, elle commença à se faire craindre & à se faire » admirer, par le courage indomptable de ce Prince, & par les sages » Réglemens qu'il établit dèslors, soit » pour la Religion, soit pour la Guerre & la Police. « Les Rois ses successeurs, presque tous d'un caractere different, concoururent par differentes voyes, excepté le dernier, à perfectionner les vûës de Romulus. » Il » est à remarquer, dit M. R. (après

» Cicéron dans sa quatrieme *Tusculane*)
» que presque tous les principes de la
» politique Romaine furent établis
» sous les Rois, & que ces principes
» ne firent dans la suite que se dévelop-
» per avec plus de force & d'étenduë.«
Si M. de Saint Evremond avoit lû cet
endroit de Cicéron, il n'auroit pas dit
mal-à-propos, que *les Rois ont eu peu
de part à la grandeur du Peuple Romain.*

Pendant près de deux cens cinquante ans, les Romains ne firent que se battre contre leurs voisins, qui les attaquant les uns après les autres, les tinrent toujours en haleine, & les auroient forcés à se rendre habiles dans l'art militaire, quand ils n'y auroient pas été portés par leur inclination naturelle. Leur patience & leurs ménagemens soumirent ces peuples, qu'ils firent leurs amis, & non leurs esclaves; ils se les attacherent par une soumission volontaire, se faisant une loi de n'ôter aux vaincus que le pouvoir de nuire. Cet âge, qu'on nomme l'enfance de Rome, s'étend jusqu'au commencement de la République. M. R. dans le corps de son Histoire, blâme *Echard*, je ne sçai pourquoi, qui a comparé l'Etat de ces Rois à la République de Lucques,

aux Duchés de Modene, de Parme ou de Mantouë. » Il est vrai, dit M. R. » qu'à ne juger de Rome que par l'é- » tenduë des païs qu'elle a conquis jusqu'ici, on n'en peut pas concevoir » une grande idée. Mais Athénes, » Lacédémone, Corinthe, Tyr, a- » voient-elles plus de terrain ? Ce » qu'il faut considerer dans cet Etat, » encore foible & presque naissant, » c'est l'étenduë & la justesse des vûës » que l'on y voit régner; c'est la pré- » voyance pour l'avenir, c'est ce cou- » rage intrépide dans les combats, cette » modération dans la victoire, cette » fermeté d'ame dans les événemens » les plus capables d'ébranler la cons- » tance. « Il faut voir dans l'Ouvrage même le reste du portrait des Romains de ce tems-là. Mais au lieu de faire ces reproches à Echard, M. R. auroit dû les faire à Saint-Evremond, dont il est l'éco.

Le second âge de Rome, ainsi que le premier, dura deux cens cinquante ans; il fut riche en vertus & en grands hommes. Ce ne furent que prodiges de courage, de fermeté, de sagesse, de désintereſſement, & sur-tout d'amour de la patrie. C'est avec de telles

armes qu'elle apprit à mépriser tous les dangers, & à surmonter les obstacles qui s'opposoient à sa grandeur, & qu'après avoir soumis toute l'Italie, elle se vit en état de s'étendre au loin.

Dans le troisiéme & dernier âge de la République, qui ne dura qu'un peu plus de deux cens ans, ce ne sont que victoires & conquêtes. Ici commencent les guerres Puniques, qui se font avec tant d'acharnement, que chacun des deux peuples fait dépendre son salut de la ruine de l'autre. Rome prête à succomber triompha de Carthage, par la sagesse & la constance du Sénat. La ruine de cette Ville, ajoûte M. R. fut comme le signal de la défaite des autres Peuples, qui tous, chacun à leur rang, vinrent subir le joug & se soumettre aux Maîtres de l'Univers.

M. Rollin regarde avec raison cet enchaînement de conquêtes, comme le fruit d'un dessein & d'un plan formé dès le commencement, suivi dans tous les tems avec une constance admirable, & conduit à sa fin par des routes qui ne se sont jamais écartées du but; ouvrage superieur à la prudence humaine. Cette Ville, sous ses

Rois, n'avoit pas ſans doute formé le deſſein de conquérir l'Univers ; mais toujours animée du même eſprit, elle a toujours voulu conquérir & dominer, employant les mêmes moyens pour arriver à cette fin ; ſes eſperances & ſes deſſeins ſe ſont aggrandis & étendus avec ſes forces. » C'eſt cet objet, » pourſuit M. Rollin, qui doit faire » une des principales parties de l'étude » de l'Hiſtoire Romaine, parce qu'elle » en eſt l'ame ; & que la vûë des dates, » des faits, des ſiéges, des batailles, » & de tous les autres événemens, ſi » elle eſt deſtituée de la connoiſſance » des reſſorts ſecrets qui mettent tout » en mouvement, ne nous préſente à » proprement parler qu'un ſquelete, » qui a tous ſes os, tous ſes nerfs, & tou- » tes les parties du corps, mais qui » eſt ſans vie. « Pour M. R. il eſt aiſé de voir par la peinture qu'il fait des principaux caractéres du Peuple Romain, de ſon gouvernement & des moyens qui ont contribué à ſa grandeur, combien le génie des Romains lui eſt connu. On diroit que ſon Hiſtoire a été écrite par un ancien Romain.

Les Romains, dès l'origine & la naiſſance de leur Ville, établirent pour

principe fondamental de leur politique, la crainte des Dieux & le respect pour la religion. De-là cette multitude de temples, d'autels, de sacrifices ; de-là ces vœux si fréquens formés dans les besoins de l'Etat, & si religieusement accomplis ; de-là ce respect si grand pour les sermens, qui se font comme sous les yeux de la Divinité, que les soldats, quelques mécontens & emportés qu'ils fussent, n'osoient quitter leurs Généraux. Dans une longue suite de siécles personne ne donna jamais au Censeur une fausse déclaration de ses biens. La Religion arrêtoit la fougue des grandes passions ; elle rendoit les hommes plus dociles & plus soumis à l'autorité légitime. C'étoit un lien qui unissoit étroitement les citoyens d'une même ville, les sujets d'un même Etat. En un mot, ajoûte M. R. c'étoit le plus puissant motif qu'on pût employer, pour inspirer du courage dans les combats & dans les dangers.

Après les Dieux, ce que les Romains avoient de plus cher, étoit la patrie. Tous les hommes aiment naturellement le lieu qui leur a donné naissance ; mais cet amour a été plus vif &

plus animé chez les Romains que dans aucune autre Nation. Ils étoient toujours prêts à tout entreprendre & à tout souffrir pour son salut. Biens, repos, vie, gloire même, amis, parens, enfans, ils se croyoient obligés de lui tout sacrifier. La part que chacun avoit au Gouvernement, son interêt personnel à la prosperité de l'Etat, source de sa sureté & de son bonheur, la gloire d'être associé aux succès publics qui étoient son ouvrage, & ausquels il contribuoit en plusieurs manieres, inspiroient cette extrême vivacité de l'amour de la Patrie; car rien n'est plus naturel que d'aimer son ouvrage, de s'applaudir sur le succès de ses entreprises, & de s'intéresser vivement à la conservation de tout ce qui nous appartient. Cet amour imprimé par la nature dès la naissance, & fortifié par l'éducation, n'étoit jamais alteré par aucun mauvais traitement. Ce qui l'entretenoit, étoit l'union des citoyens entr'eux; union cimentée par les Rois, soit en distribuant les artisans en différens corps qui les réunissoient tous ensemble, chacun selon leur profession, soit en attachant les grands & les petits par les devoirs réciproques des patrons & des cliens.

Un lien encore plus fort étoit l'amour de la liberté. Les Romains, dit M. R. aimoient la patrie, parce qu'elle étoit ennemie déclarée de toute servitude & de tout esclavage. Ils se figuroient sous ce nom de liberté, un état où personne ne fût sujet que de la loi, & où la loi fût plus puissante que les hommes. Ce goût républicain né avec Rome subsista sous les Rois, parce que leur autorité étoit temperée par le pouvoir du Sénat & du Peuple. Mais ce ne fut alors qu'un foible essai de la liberté : cet amour ne fut vivement réveillé que par les mauvais traitemens de Tarquin le Superbe : les Romains en devinrent jaloux à l'excès, quand ils en eurent goûté toute la douceur sous les Consuls. On vit alors Brutus sacrifier ses enfans pour la conserver. Coriolan, sur un léger soupçon d'y avoir donné atteinte, fut banni de Rome, malgré ses grandes qualités & les services rendus à sa patrie. Sp. Melius, pour ses liberalités, & Manlius Capitolinus accusé d'avoir voulu se faire Roi, furent punis de mort. » Le fond » d'un Romain, pour ainsi parler, dit » M. R. étoit l'amour de la liberté & » l'amour de la patrie. Joignez à ces

» deux caractères le désir de la gloire » & l'envie de dominer, vous aurez le » Romain tout entier. « C'est la passion pour la gloire qui fut la source des merveilleux accroissèmens de la République, depuisqu'elle se fut mise en liberté. Comment n'auroit-elle pas operé des prodiges, à la vûë de tant d'exemples d'amour de la patrie & de dévouëment au bien public recompensés d'une maniere si éclatante? Elle inspira aux Romains par une suite naturelle le désir de dominer, qui s'irritoit par les conquêtes, & qui étoit le mobile de toutes leurs guerres. Mais ils couvroient leur ambition d'un voile d'équité, de modération, de sagesse, qui lui ôtoit tout ce qui pouvoit la rendre odieuse. Injustes pour conquerir, ils gouvernoient avec douceur les Nations subjuguées, & elles ne furent jamais plus heureuses que sous leur domination.

Ces qualités si propres à faire des conquérans étoient aidées & soutenuës par la constitution même de l'Etat, & par les principes de politique, sur lesquels rouloit le gouvernement des Romains. Deux corps partagerent l'autorité, le Sénat & le Peuple, tou-

jours aux prises l'un contre l'autre, & animés d'une jalousie mutuelle, fondée d'un côté sur le désir de dominer dans la République, de l'autre sur celui de se conserver libres & indépendans. Ces dissensions, loin d'affoiblir les forces de l'Etat, ne servirent qu'à affermir la liberté. L'autorité toute entiere confiée au Sénat auroit pû dégénerer bientôt en tyrannie & en pouvoir despotique, mais possedée en partie par le peuple, elle demeura dans une espece d'équilibre, qui fut le salut de la République. Ces dissensions formerent encore une multitude de gens d'un grand mérite & en perpetuerent la succession & la durée. Les Patriciens jaloux des commandemens, des honneurs & des magistratures, & ne pouvant les obtenir que par les suffrages des Plebeiens, étoient obligés de s'en montrer dignes par des qualités supérieures, par des services réels & multipliés, & par des actions d'éclat dont leurs adversaires étoient témoins, & ausquelles ils ne pouvoient refuser leur estime & leurs loüanges. Cette nécessité de dépendre du jugement du peuple pour entrer dans les charges, étoit pour la jeunesse Patricienne la source

du vrai mérite. Les Plebeiens de leur côté, en prétendant aux premieres dignités de la République, se virent contraints de prouver à leurs citoyens qu'ils étoient en état de les bien remplir, en signalant leur prudence, leurs talens politiques & militaires; en un mot il falloit faire preuve d'un mérite complet & du moins égal à celui des Patriciens. Ainsi ces divisions produisoient une vive émulation entre les deux Ordres, & une heureuse nécessité de mettre en œuvre des talens, qu'une union & une paix continuelle auroit amortis & peut-être rendus inutiles. C'est à ces divisions qu'Antoine, ce fameux Orateur, attribuoit l'expulsion des Rois, la création des Tribuns du Peuple; le frein mis à la puissance Consulaire, & l'établissement de l'Appel, qui étoit le plus ferme appui de la liberté, & le salut de l'Etat. Enfin ces dissensions mettent dans un beau jour la sagesse du Sénat & du Peuple; leur extrême vivacité, & les interêts les plus délicats qui en étoient l'objet, ne firent pas répandre une goutte de sang pendant près de quatre siécles. Le Sénat sçavoit arrêter les excès du Peuple en se relâchant à pro-

pos de ſa fermeté, & en lui accordant en tout ou en partie ce qu'il demandoit. Et le Peuple par un trait de généroſité ſe contentoit de la bonne volonté du Sénat, & n'en uſoit point. On ſçait avec quelle ardeur le Peuple prétendit au Conſulat : le Sénat conſentit qu'au lieu des Conſuls, on nommât des Tribuns militaires, qui pourroient être indiſtinctement choiſis entre les Patriciens & les Plebeiens. Le Peuple, ſi fier lorſqu'il s'agiſſoit de défendre ſa liberté, ſe montra ſi moderé après que la chaleur des débats fut paſſée, qu'il nomma trois Tribuns militaires, tous Patriciens.

Une retenuë ſi rare & ſi admirable venoit, comme le remarque M. R. de ce que ces deux Ordres ſe reſpectoient ſérieuſement ; & qu'ils étoient réellement reſpectables par un caractere & un mérite non communs. Mais d'où naiſſoit ce reſpect ? de l'intime conviction qu'ils étoient mutuellement néceſſaires à l'Etat, & que l'un ne pouvoit ſubſiſter ſans l'autre. L'Auteur ajoûte qu'il ne faut pas juger du Peuple Romain par certains accès de violence & de fureur, auſquels le portoient les intrigues d'un Conſul am-

bitieux, où les harangues séditieuses de ses Tribuns; cette guerre domestique venoit de la mauvaise disposition de ceux qui se trouvoient en place. Son vrai caractere paroît dans les conjonctures difficiles, lorsqu'il déliberoit sur les affaires de sang froid & sans passion, & qu'il se laissoit conduire aveuglément par le Sénat. M. Rollin fait ici un magnifique éloge du Sénat Romain, si célébre pour sa sagesse, sa prudence, & si respecté des Rois. Ce morceau est digne de l'éloquence de M. R. » Mais quelle ressource pour » une Nation, dit-il, si l'on en con» noissoit l'avantage, qu'un Conseil » toujours subsistant, où par une tra» dition vivante se conservent sans al» teration & sans dépérissement les an» ciennes maximes, & l'esprit, pour » ainsi dire, de l'Etat: c'est la plus » juste idée qu'on se puisse former du » Sénat Romain. «

L'Auteur expose ensuite les grands principes de la Politique Romaine. Le premier fut de bien peupler Rome, & d'incorporer pour cela parmi les Citoyens Romains, en tout ou en partie, les habitans des Villes prises par force; industrie qui manqua à Sparte

& à Athenes. Lorſque la multitude des Citoiens s'accrut avec les nouvelles Conquêtes, on eut ſoin de ſe décharger par le moyen des Colonies, d'un grand nombre de Citoiens, la plûpart pauvres, qui gardoient en même tems les poſtes principaux, & accoutumoient les étrangers aux mœurs Romaines. Ces maximes obſervées par Romulus même furent une des principales cauſes de la grandeur de la République. Un grand principe de ſa politique étoit encore de gagner les Peuples vaincus par la douceur & par la clémence. M. Rollin fait voir par l'exemple des Latins les avantages qu'elle en retiroit.

Il vient de-là aux vertus guerrieres du Peuple Romain, que nourriſſoient les guerres continuelles, le labour qui faiſoit leur occupation ordinaire, le travail & divers exercices pénibles, auſquels on les accoutumoit dès la jeuneſſe, l'émulation jettée parmi les troupes, par les loüanges, par des récompenſes qui ne coutoient rien au Public, comme une Couronne de chêne ou de laurier, & par l'eſperance de parvenir aux premieres Charges de la République, & d'obtenir les honneurs

du Triomphe. Quoique cette matiere ait été déja traitée, M. R. l'expose avec tant d'esprit, & dans un si beau jour, qu'elle paroît comme neuve dans son Ouvrage.

Il remarque que la lenteur des conquêtes donna le tems aux Romains de se fortifier dans les bons principes de probité, d'équité & de désintéressement, & par des guerres successives de porter l'art militaire à sa plus haute perfection. Il place l'altération des mœurs à l'époque funeste de la ruine de Carthage. On s'éloigna alors des mœurs antiques, & les grands Hommes distingués par leur merite, & attachés aux anciennes maximes, devinrent moins communs. Ce morceau est écrit avec toute la force & l'éloquence imaginable.

M. R. après avoir observé en homme d'esprit le caractere & les mœurs du Peuple Romain, considere avec les yeux de la Religion l'étenduë de sa puissance, ses vertus politiques, militaires & morales, & découvre dans cet assemblage merveilleux pour les desseins de la Providence l'établissement de l'Empire de J. C. La piété de l'Auteur lui fait dire que Dieu voulut que

Rome devînt si puissante, afin qu'elle fût un jour la capitale du Monde Chrétien, & le centre de la Foi.

L'Ecole du Tems, Comédie.

La Comédie épisodique de M. Pesselier, intitulée l'*Ecole du Tems*,* est une des plus jolies piéces en ce genre, qui ayent paru depuis plusieurs années. Je suis faché que les differentes Scenes qui la composent, ne forment pas une unité de dessein, & n'aboutissent pas à une conclusion qui ait quelqu'air de dénoüement. C'est cependant ce qu'il est à propos d'observer toujours dans ces sortes de Comédies, dont le *Momus fabuliste*, le *Procureur arbitre*, & le *Triomphe de l'Interêt* sont les meilleurs modeles. Quoiqu'il en soit, cette petite Piéce en un Acte & en vers, a fort bien réüssi sur le Théatre Italien, & elle se fait lire avec plaisir depuis qu'elle est imprimée. Le Prologue modeste, dont une Fable fait le sujet, prévient favorablement. Le *Tems* dans la premiere Scene exhorte la *Vérité* à le justifier auprès des Hommes, qui abusent de lui & s'en plaignent sans raison. La Vérité se charge de cet em-

* A Paris chez Prault 1738. *in*-8°.

ploi, & c'est le sujet de la Piéce. Un Mondain désœuvré se presente d'abord : il étale ses goûts & ses passetems ; homme oisif & inutile, cherchant sans cesse à tuer le tems, trop à son aise pour être heureux, il a toute sorte d'amusemens & de plaisirs, & il est pourtant assiégé par l'ennui. Après avoir dépeint tout ce qui l'amuse depuis son lever, il ajoute,

Sur le soir chacun se disperse
J'aime les spectacles, j'y vais ;
J'y vois du bon & du mauvais ;
A travers tout cela quelquefois l'ennui perce ;
Ce tyran de notre loisir
Dans le sein de la joye & m'assiege & me glace:
Caché derriere le plaisir
Il est à chaque instant prêt à prendre sa place.

Une jeune beauté inquiete sur l'avenir, & qui craint que son amant ne devienne inconstant, vient consulter la Vérité, qui lui fait voir l'avantage de l'incertitude sur ce point. La Morale dans cette Scene est traitée naturellement & finement. La *Vérité* se trouve aux prises avec un Poëte, dans la Scene suivante, où il y a plus d'un portrait d'après nature. Le Poëte se plaint du tems present, où tout le monde, dit-il, se mêle de juger des Ouvrages d'esprit.

C'eſt un Financier ſans étude,
Qui ſur le bel eſprit tranche du Potentat:
Avantageux par habitude,
Ignorant par nature, & bruſque par état,
Il juge par article: avec ſoin il calcule
D'un air gravement ridicule
Mes vers, comme dans un bureau
Il feroit quelque Bordereau.
Arrive-t'il alors qu'une phraſe le choque;
Sur le tout il met un zero;
Dans mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relegue au dernier numero.

La Scene du Gaſcon qui ſe plaint du tems, qui coule trop vîte par rapport à ſes dettes, & trop lentement par rapport à une ſucceſſion, eſt très-agréable. Damon ſon ami ſe plaint de la lenteur du tems, parce que ſa Maîtreſſe eſt abſente. Enfin la Scene d'Arlequin, qui eſt toujours ſatisfait, & qui, quoiqu'il arrive, ſçait profiter du tems & joüir du preſent, forme un ingénieux contraſte avec les autres Scenes. C'eſt de la ſolide Philoſophie, bien exprimée. Cependant il eſt à ſouhaiter que l'Auteur apprenne à faire des vers un peu plus difficilement, comme Racine l'apprit autrefois de Deſpreaux. Il a la fécondité des idées & la facilité de l'expreſſion, le juge-

ment, le discernement, le goût ; il ne lui manque que d'être un peu severe pour lui-même.

Je suis, &c.

Ce 27 Septembre 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre précédente.

Pag. 313. lig. 11. artisan, *lisez*, partisan.
p. 315. lig. 12. quil *lisez*, qui
p. 316. lig. 13. preuve ? *lisez*, preuve !
p. 320. lig. 4. qu'elle, *lisez*, que Brunehaut.
p. 329. lig. 18. courant, *lisez*, courent.

Dans la Lettre 181, qui est la premiere du Tome XIII.

p. 18. lig. dern. Strasbourg, *lisez*, Saltzbourg.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Observations sur les Ecrits modernes*, & j'ai crû qu'on en pouvoit permettre l'impression. A Paris le 28 Septembre 1738.

Signé, TRUBLET.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT.







